


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

PIERRE LOTI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ramuntcho

PIÈCE EN CINQ ACTES, DOUZE TABLEAUX

MUSIQUE DE SCÈNE

DE

GABRIEL PIERNÉ

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

RAMUNTCHO

Représenté pour la première fois, à Paris, le 29 février 1908

au Théatre national de l'Odéon.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

AU MAROC . . . . 1 vol.
AZIYADÉ . . . . 1 —
LES DERNIERS JOURS DE PÉKIN . . . . 1 —
LES DÉSENCHANTÉES . . . . 1 —
LE DÉSERT . . . . 1 —
L'EXILÉE . . . . 1 —
FANTÔME D'ORIENT . . . . 1 —
FIGURES ET CHOSES QUI PASSAIENT . . . . . . 1 —
FLEURS D'ENNUI . . . . 1 —
LA GALILÉE . . . . 1 —
L'INDE (sans les Anglais) . . . . 1 —
JAPONERIES D'AUTOMNE . . . . 1 —
JÉRUSALEM . . . . 1 —
LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT . . . . 1 —
MADAME CHRYSANTHÈME . . . . 1 —
LE MARIAGE DE LOTI . . . . 1 —
MATELOT . . . . 1 —
MON FRÈRES YVES . . . . 1 —
PAGES CHOISIES . . . . 1 —
PÊCHEUR D'ISLANDE . . . . 1 —
PROPOS D'EXIL . . . . 1 —
RAMUNTCHO . . . . 1 —
REFLETS SUR LA SOMBRE ROUTE . . . . 1 —
LE ROMAN D'UN ENFANT . . . . 1 —
LE ROMAN D'UN SPAHI . . . . 1 —
LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE . . 1 —
VERS ISPAHAN . . . . 1 —

En collaboration avec Émile Vedel

LE ROI LEAR . . . . 1 vol.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

PÊCHEUR D'ISLANDE, illustré de nombreuses compositions de E. RUDAUX . . . . 1 vol.
LES TROIS DAMES DE LA KASBAH, format in-16 colombier. Illustrations de GERVAIS-COURTELLEMONT 1 —
LE MARIAGE DE LOTI, format in-8° jésus. Illustrations de l'auteur et de A. ROBAUDI . . . . 1 —

PARIS, IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. — 16516-4-08.

Viaud

PIERRE LOTI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RAMUNTCHO

PIÈCE EN CINQ ACTES, DOUZE TABLEAUX

MUSIQUE DE SCÈNE

DE

GABRIEL PIERNÉ



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

PERSONNAGES :

RAMUNTCHO, Raymond Paez, contrebandier et joueur de pelote,.......	MM. ALEXANDRE.
ARROCHKOA, Jean Detcharry, contrebandier et joueur de pelote, vingt à vingt-cinq ans, blond............	VARGAS.
ITCHOUA, José-Maria Gorosteguy, chef de contrebandiers et chantre à la paroisse......................	BERNARD.
M. LE CURÉ D'ETCHEZAR.........	MOSNIER.
LE VISITEUR AMERICAIN.........	DESFONTAINES.
M. LE VICAIRE D'ETCHEZAR......	ROLLAND.
FLORENTINO, contrebandier et laboureur...........................	CRÉTILLAT.
UN TOURISTE PARISIEN..............	MAUPRÉ.
UN VIEUX CONTREBANDIER...........	DEGEORGE.
UN VIEUX.........................	MITRECEY.
PREMIER DOUANIER.................	FABRE.
UN JOUEUR........................	DE GUINGAND.
DEUXIÈME DOUANIER................	DULLIN.
UN CONTREBANDIER.................	TISSERAND.
LE MARQUEUR......................	COURTADE.
GUITARISTE.......................	SARRABLO.
TAMBOURINAIRE....................	NAVARRO.
MANDOLINISTE.....................	CALVETTE.

Équipe de pelotaris basques :

MM. CARRÈRE, AMERICANO junior, ODRIEZOLA BRUEL, COLLET AÎNÉ.

PERSONNAGES :

GATCHUTCHA, Gracieuse Detcharry, fiancée de Ramuntcho.............	Mmes SYLVIE.
FRANCHITA, Françoise Paez, mère de Ramuntcho	DUX.
LA BONNE MÈRE, du couvent d'Amezqueta............................	GRUMBACH.
PILAR DOYAMBORU, servante......	LUCE COLAS.
DOLORÉS DETCHARRY, mère de Gatchutcha et d'Arrochkoa............	G. FLEURY.
SŒUR VALENTINE, du couvent d'Amezqueta	TAILLADE.
LA BONNE MÈRE, du couvent d'Etchezar..........................	KERWICH.
PANTCHIKA, jeune fille d'Etchezar...	LUDGER.
CATHALINE — — ...	LUKAS.
CONCEPTION — — ...	CÉCILE DIDIER.
MARIE-JOSÈPHE — — ...	PAZ-FERRER.
SŒUR PRUDENCE, du couvent d'Etchezar..........................	DARSENNE.
MADAME SALABERRY, aubergiste d'Etchezar	MARLEY.

Danse : Mmes PILAR et MENDEZ.

La scène se passe de nos jours, un peu avant 1902, dans le pays basque français, près de la frontière d'Espagne.



ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Dans la maison de Ramuntcho, la grande salle d'en bas, qui sert de chambre à sa mère Franchita. (Le détail de cette chambre se trouve en tête de l'acte IV.) C'est le soir. Une flambée de branches dans la cheminée. Au milieu de la scène, une table recouverte d'une rude nappe blanche, avec un couvert préparé ; assiette de faïence, verre miche ronde et bouteille de cidre. Franchita, qui est seule, surveille une marmite qui bout dans l'âtre. Une chatte, appelée Rosette, est assise sur une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

RAMUNTCHO, FRANCHITA

RAMUNTCHO, *entrant par la porte du fond, embrasse d'abord sa mère, qui lui tend les bras en souriant.*

Vite, donnez-moi la soupe, ma bonne mère... Je tombe de sommeil... Aussitôt souper j'irai dormir un moment, car nous avons du travail pour cette nuit.

FRANCHITA, *emplissant une assiette de soupe chaude.*

Mon Dieu, encore !... Après tant de fatigue la nuit dernière, encore recommencer !... Et à quelle heure faut-il que tu te réveilles ?.

RAMUNTCHO, *qui s'est assis à table et se coupe des tranches de pain.*

Eh ! bientôt... Dès la lune couchée... A peine le temps de faire un somme... (*La chatte saute sur la table, pour avoir sa part. Raymond la caressant.*) Laisse-moi au moins manger le premier, voyons, Rosette !...

FRANCHITA

Et qu'est-ce que vous porterez, cette fois ?

RAMUNTCHO, *mangeant avidement sa soupe.*

Des ballots de soie et des ballots de velours.

FRANCHITA, *versant du cidre dans le verre de son fils.*

Et avec qui vas-tu ?

RAMUNTCHO

Les mêmes que d'habitude : Arrochkoa, Florentino et les frères Iragola. C'est, comme la nuit dernière, pour le compte d'Itchoua, avec qui je viens de m'engager... On passera par le col de Mendiazpi... Oh ! nous ne serons pas longtemps en route, et, sûr, je reviendrai avant le jour levé...

On frappe à la porte du dehors.

FRANCHITA

Entrez !

Entre M. le curé d'Etchezar. Il est très vieux, la chevelure blanche.

SCÈNE II

LES MÊMES, M. LE CURÉ

M. LE CURÉ, *gaîment.*

Bonsoir, Franchita !... Bonsoir, mon garçon !...

FRANCHITA ET RAYMOND, *qui se lève.*

Bonsoir, monsieur le curé !

M. LE CURÉ, *s'asseyant dans le fauteuil qu'on lui offre près de la cheminée.*

Hein, c'est tard dehors, pour un vieux Mathusalem comme moi ?... Vous vous dites ça, je parie ?... Surtout, continue de souper, mon enfant... Les appétits de ton âge n'aiment guère les vieux qui les dérangent.

FRANCHITA, *gaîment aussi.*

L'heure est toujours bonne pour vous recevoir, monsieur le curé. Mais le fait est qu'on ne vous voit pas souvent, à nuit close, dans les chemins.

M. LE CURÉ

Eh bien, oui. J'étais chez le vieux Olaçabal qui... (*A Ramuntcho.*) Toi, mon garçon, rassieds-toi tout de suite et finis ta soupe, sans quoi je m'en vais...

RAMUNTCHO, *se rasseyant.*

Alors, avec votre permission, monsieur le curé...

Il se remet à manger sa soupe.

FRANCHITA, *désignant Ramuntcho.*

Regardez-moi cette figure, monsieur le curé, ces pauvres yeux qui se ferment de sommeil... Allons vite, mange ta soupe, mon petit, et va te coucher ; on te permettra...

M. LE CURÉ

Mais oui, bien sûr... Oh ! le pauvre enfant, bien sûr... A cet âge-là... Je vous disais donc que j'étais chez votre voisin, le vieux Olaçabal (*Franchita s'assied en face de M. le curé.*) qui n'ira plus bien loin... Sa femme était venue me chercher à la tombée du jour... Alors je passais devant chez vous (*A voix plus basse et désignant Ramuntcho du coin de l'œil.*) et comme vous aviez hâte, je sais, de causer avec moi...

FRANCHITA, *à voix basse, aussi.*

Hélas ! oui... Tant de choses à vous dire, tant de choses qui me tourmentent. Dès qu'il sera couché, lui, si vous pouvez disposer d'un moment pour m'entendre... (*Ramuntcho vient de s'endormir à table, la tête dans sa main. La chatte Rosette mange dans son assiette. Franchita, les apercevant, se lève. Avec un éclat de*

rire.) Ramuntcho !... Tu n'as pas honte, devant monsieur le curé !...

Elle va lui frapper sur l'épaule, pour achever de le réveiller.

RAMUNTCHO, *ouvrant les yeux, effaré.*

Faites excuse, maman !... Faites excuse, monsieur le curé !...

FRANCHITA, *lui allumant un petit bougeoir de cuivre.*

Allons, vite au lit, mon Ramuntcho, vite !...

RAMUNTCHO, *s'en allant d'un pas mal assuré, avec son petit bougeoir.*

Vous faites excuse, hein ?... Bonsoir, tous !...

Il entre dans sa chambre.

SCÈNE III

FRANCHITA, M. LE CURÉ

FRANCHITA

Cette nuit, il a couru jusqu'à trois heures, pour des chevaux qu'ils ont fait passer en Espagne,

de plus, après vêpres, dansé jusqu'au soir ; et, dans un moment, repartir pour l'Espagne encore, avec un ballot de soie sur les épaules... Voilà sa vie, à mon fils, à présent !... Comme tant d'autres, il a commencé pour s'amuser, par bravade, un jour que votre Itchoua était venu l'embaucher... Ensuite, peu à peu, il s'est fait un besoin de cette continuelle aventure, et il déserte de plus en plus l'atelier du charpentier où je l'avais mis en apprentissage... Voilà donc ce qu'il sera dans l'avenir, mon Ramuntcho, pour lequel j'avais fait tant de rêves autrefois... là-bas, quand je le veillais dans son beau berceau de satin blanc : contrebandier, rien de plus !

M. LE CURÉ, *souriant.*

Chez nous autres, Basques, ma fille, je crois que la contrebande est un péché que le bon Dieu aisément pardonne : c'est si bien dans le sang de notre vieille race !

FRANCHITA

Oh ! je n'ai pas à en mal parler, de la contrebande. C'était le métier de mon père...

M. LE CURÉ

Ma chère enfant, je puis vous dire de même : c'était le métier du mien... Et je n'ai point pour cela d'inquiétude au sujet de son âme... Notre bon saint Pierre, au paradis, a dû recevoir une consigne, voyez-vous, pour ouvrir toujours la porte aux braves contrebandiers de l'Euscualerria...

On frappe à la porte du dehors.

FRANCHITA

Entrez !... Qui donc nous dérange encore, quand je voulais tant causer...

La porte s'ouvre. Entre un homme à figure basanée, aspect d'ancien coureur de mer, enrichi, et dans des vêtements cossus.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE VISITEUR « AMÉRICAIN »

LE VISITEUR

Bonsoir, madame Franchita et la compagnie !...

Vous ne me reconnaissez pas, je pense bien... Je suis José Bidegarray, d'Hasparitz...

FRANCHITA, *lui présentant une chaise.*

Ah ! José !... Mais c'est qu'il y a bien dix ans, quinze ans, qu'on ne vous avait vu au pays... Et qui donc vous amène ?...

LE VISITEUR. *Pendant qu'il parle, on commence à voir des éclairs à travers les vitres, à entendre le bruit du vent et de l'orage.*

Dix ans, oui, dix ans, que je naviguais aux Amériques... (*Il prend place dans la chaise.*) Voilà quelle commission l'on m'a chargé de vous faire. Une fois, à Rosario de l'Uruguay, comme je causais sur les docks, avec d'autres Basques émigrés là-bas, un homme, qui pouvait avoir cinquante ans environ, s'est approché de moi, en m'entendant parler d'Etchezar. « Vous en êtes, vous, d'Etchezar ? m'a-t-il demandé. — Non, mais du bourg d'Hasparitz, qui n'en est guère loin. » Alors il m'a fait des questions sur toute votre famille. J'ai dit : « Les vieux sont morts, le frère aîné a été tué à la contrebande, le second a disparu aux Amé-

riques ; il ne reste plus que Franchita, avec son fils Ramuntcho, un beau jeune garçon qui peut avoir dans les dix-huit-ans aujourd'hui. » Il était tout songeur en m'écoutant parler. « Eh bien, m'a-t-il dit pour finir, vous leur souhaiterez le bonjour de la part d'Ignacio. » (*Franchita se lève, toute émue et tremblante.*) Et, après m'avoir offert un verre à boire, il s'en est allé.

FRANCHITA, *à M. le curé.*

Ah ! monsieur le curé, Ignacio, mon frère Ignacio !... Le plus aventurier de toute la famille, celui-là !... Depuis quinze ans, parti aux Amériqués, sans donner de ses nouvelles, jamais !... Je disais toujours son nom, le soir dans mes prières... Mais je le croyais mort... (*Au visiteur.*) Et comment était-il, dites ? Quelle figure ? bien mis, bien habillé ?... Avait-il l'air d'un homme heureux... ou bien non ?...

LE VISITEUR

Oh ! il marquait bien encore, malgré ses cheveux gris ; pour le costume, il paraissait un homme à son aise, même riche, avec une belle chaîne d'or à sa ceinture...

FRANCHITA

Et ce qu'il fait, où il demeure, vous n'avez personne là-bas qui pourrait me dire ?

LE VISITEUR

Ça non, par exemple. De tous ceux qui étaient avec nous, cette fois-là, aucun ne le connaissait... Non, vous en dire plus, je ne saurais pas... (*Il se lève pour partir.*) A présent, je me sauve, pour arriver à Hasparitz avant la pluie qui menace... Et puis, le temps me dure, de revoir mes vieux... C'est que je suis débarqué à Bordeaux de ce matin, vous savez... Et, de me sentir si près du pays, les pieds me brûlent chez vous, quoique vous êtes bien aimable...

FRANCHITA

Au moins vous boirez un verre de cidre avant de vous remettre en route.

Elle se hâte de remplir un verre.

LE VISITEUR

Ça, pour ne pas vous refuser, oui... (*Il vide le verre.*) Allons, bonsoir, madame Franchita et la compagnie.

FRANCHITA

A vous revoir, José, et merci.

Il sort. Le bruit du vent et de l'orage redouble.

SCÈNE V

FRANCHITA, M. LE CURÉ

FRANCHITA

Et dire que je ne saurai peut-être plus jamais rien d'Ignacio, jusqu'à sa mort... Oh ! ces Amériques, monsieur le curé, qui nous prennent nos frères, nos fils, tant d'hommes de nos villages... Et c'est une bénédiction, tenez, que mon Ramuntcho n'ait pas été là pour l'entendre : il en aurait eu la tête à l'envers. Il tient de son oncle Ignacio, hélas !... et de son père aussi... Il tient des deux : voyages, aventures, c'est tout le temps ce qu'il rêve !... Restez un peu, monsieur le curé, je vous en prie ; j'ai tant besoin de vos conseils, au sujet de mon fils... Restez... à moins que cet orage qui arrive...

M. LE CURÉ

Oh ! la cure n'est pas très loin... Et j'ai ma soutane de tout aller, qui en a bien vu d'autres... Parlez, ma chère fille, je vous écoute.

FRANCHITA, *après s'être rassise près de lui, parle timidement, la tête à moitié cachée dans ses mains.*

Votre Itchoua, monsieur le curé, votre Itchoua qui les mène tous, qui prend sur eux tant d'autorité, votre Itchoua est un homme qui me fait peur...

M. LE CURÉ

Itchoua, mon enfant... peut-être, en effet, a-t-il le visage sombre. L'âme, je n'en sais trop rien, car elle est impénétrable. Mais, depuis plus de dix années qu'il est chantre à notre paroisse, ponctuel, pratiquant sans reproche, je ne cesse de l'observer, et ne trouve point de motif à le juger mal... Je ne crois pas que votre fils, avec lui, puisse courir grand péril. Mais, j'imagine, ce n'est pas seulement pour me parler d'Itchoua que vous m'avez retenu. Quelque autre chose inquiète votre conscience?...

FRANCHITA

Oui...

M. LE CURÉ

Eh bien, je vous entendrai, ma pauvre enfant, comme au confessionnal.

FRANCHITA, *après un silence.*

Ma faute, monsieur le curé, vous la connaissez... Comment j'ai quitté notre village pour suivre cet homme qui n'était pas de ma classe ; comment j'ai vécu dans le luxe des riches ; comment j'ai...

M. LE CURÉ, *l'interrompant.*

Tout cela, ma fille, vous l'avez racheté par quinze années de vie exemplaire. Dieu vous le pardonne, j'en suis sûr. Oubliez-le, comme nous l'oublions tous.

FRANCHITA

Tous, vous dites !... Dolorès Detcharry ne l'a point oublié, tenez !... Il faut entendre comme elle traite mon Ramuntcho, depuis qu'il a l'air de songer à sa fille Gracieuse...

M. LE CURÉ

Ne vous tourmentez pas d'avance. Au besoin, quand ils seront en âge de se marier, ces deux braves enfants, j'userai de mes conseils sur madame Detcharry, une femme un peu entêtée, je sais, mais qui a beaucoup de religion. D'où vient donc, entre vous deux, cette grande rancune dont je me suis souvent aperçu? Avez-vous eu ensemble quelque contestation?

FRANCHITA

Jamais, monsieur le curé. Mais cela date de bien loin. Déjà, quand nous étions petites filles à l'école des sœurs, elle ne me supportait pas. Et à mon retour au pays, après ma faute, elle est la seule qui n'a jamais voulu me parler.

M. LE CURÉ

C'est étrange que ces rancunes d'enfance, sans cause connue, soient presque toujours les plus tenaces...

FRANCHITA, *après un silence, encore la tête dans ses mains.*

Pour vous dire toute la vérité, monsieur le

curé, si je suis revenue ainsi au village, je crains que ce soit presque autant par orgueil que par repentir... Et puis surtout, j'avais peur pour mon fils, dans cette grande ville où, peut-être, avec l'âge, il serait devenu un déclassé... Mais à présent, je tremble, voyez-vous, d'avoir pris une responsabilité trop grave en le ramenant au pays. Si je l'avais laissé auprès de son père, si j'étais restée, il ne serait pas pauvre et ignorant comme je suis moi-même, et obligé à de si rudes métiers pour vivre...

On entend de plus en plus le vent et l'orage.

M. LE CURÉ, *se levant pour partir.*

Si c'est là toute votre lourde inquiétude, rassurez-vous bien, ma fille... (*Gravement.*) Laissez-le être pauvre, ignorant, et même contrebandier, votre cher Ramuntcho. Il sera plus heureux ainsi, avec la foi que nous lui avons donnée et qu'il ne perdra point, la foi dans les promesses de notre sainte religion chrétienne. (*Reprenant le ton gai de son arrivée.*) Je reviendrai demain en causer avec vous. Ce soir, il est prudent que je me sauve, car j'entends que ça se gâte tout à fait là-haut. Et c'est tout de même

mon devoir, de ménager ma vieille dépouille terrestre, pour un peu de bien que je serai peut-être encore capable de faire...

FRANCHITA

Prenez mon parapluie, monsieur le curé : je crois que ça commence à tomber. (*Elle va prendre son parapluie pour le lui offrir.*) Et une lanterne, voulez-vous une lanterne?

M. LE CURÉ, *acceptant le parapluie.*

Non pas, non pas... J'ai hérité des yeux de mon pauvre défunt père, qui y voyait la nuit dans la montagne, comme les renards... Allons, dormez en paix, ma fille. Sans hésiter, votre vieux prêtre vous le dit : en tout cela, vous avez bien fait, et je sens que le Seigneur vous approuve... Adieu, et à vous revoir...

Il sort en ouvrant son parapluie et retrousse haut sa soutane. Quand la porte est ouverte, on entend le bruit de l'orage et de l'averse. Franchita, après avoir refermé la porte, vient s'asseoir près de la table, accoudée, la tête dans ses mains et songeuse. Un instant de silence, et puis on entend deux coups de sifflet dehors.

FRANCHITA

Déjà !...

SCÈNE VI

FRANCHITA, ITCHOUA

FRANCHITA, *allant rouvrir la porte.*

Entrez, Itchoua, entrez !... (*Itchoua n'entre pas. Franchita reprend, très accueillante.*) Mais entrez donc ! Par un temps pareil, rester dehors !...

ITCHOUA, *qui entre avec hésitation.*

Excusez-moi... C'est que, d'habitude, vous ne me faites pas tant d'accueil...

FRANCHITA

Eh bien, sans doute que j'ai changé d'idée, voilà tout. Entrez, chauffez-vous pendant que je vais aller moi-même réveiller le fils.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RAMUNTCHO

RAMUNTCHO, *qui arrive en se frottant les yeux.*

Me voilà, me voilà... Je ne dormais que d'un œil, et j'ai entendu le cri du chef.

ITCHOUA, *regardant Ramuntcho.*

Un garçon taillé comme le vôtre, madame Franchita, de si bons jarrets, de si bonnes épaules, ce serait grand dommage de ne pas en faire un contrebandier.

FRANCHITA, *presque gaîment.*

Eh bien, mais, on ne vous le conteste plus, emmenez-le !...

Elle tend les bras à son fils.

RAMUNTCHO, *embrassant longuement sa mère.*

A vous revoir, ma bonne mère, à demain matin.

FRANCHITA, *reprise d'inquiétude, en reconduisant les deux hommes jusqu'à la porte, par où ils vont disparaître dans le noir.*

Quel temps vous allez trouver dans la montagne !... Ça me fait peur, ce temps-là, tout de même...

RAMUNTCHO, *très gaîment.*

Eh bien, c'est ce qu'il faut, maman ! Des nuits comme ça, c'est tout à fait notre affaire !... Quand la montagne est bien noire, la montagne est à nous !...

Il disparaît dans le noir avec Itchoua. Grand bruit de vent et de pluie. Franchita reste tristement appuyée dans l'embrasure de la porte, regardant du côté où ils sont partis.

DEUXIÈME TABLEAU

La place d'Etchezar, devant l'église. Un beau jour d'automne, vers midi. Grand soleil et grande lumière. Au fond, la pointe de la Gizune montant très haut dans le ciel bleu. A gauche et tout près, l'église entourée de tombes sur lesquelles fleurissent des roses ; porte ogivale menant dans le chœur ; escalier placé extérieurement pour mener aux tribunes. A droite et venant jusque sur le devant de la scène, une rangée de maisons basques avec des platanes formant berceau devant les portes. La maison la plus près de la rampe est une cidrerie, elle a des porches sous lesquels des bancs et des tables sont dressés. Des marchands d'espadrilles ont leur étalage par terre. Des mendiants espagnols, hommes et femmes, sont là, prêts à chanter avec une guitare et un tambourin. On attend la sortie de la grand'messe. Au lever du rideau, une marche de sortie jouée par les orgues résonne gaîment au fond de l'église. Les hommes sortent en masse des tribunes, descendent par l'escalier extérieur et se recoiffent tous de leur béret. Les femmes sortent par la porte du rez-de-chaussée, la porte du chœur. Toutes ont la tête couverte d'une mantille de drap noir. Quelques-unes aussi sont enveloppées de la grande cape de deuil avec une sorte de béguin noir qui leur cache entièrement le visage. Les mendiants se mettent à chanter la chanson d'*Iru Damacho*, s'accompagnant de la guitare et du tambourin.

SCÈNE PREMIÈRE

RAMUNTCHO, FRANCHITA

Ramuntcho, descendu de la tribune, s'approche de Franchita, sa mère, qui est sortie par la porte du chœur, la tête haute, sous sa mantille noire, l'air fier et ne regardant personne.

FRANCHITA, *souriant à son fils.*

Allons, il faut te dire adieu à présent pour jusqu'à ce soir, n'est-ce pas, mon Ramuntcho? Et à quelle heure rentreras-tu?

RAMUNTCHO

Avec votre permission, ma bonne mère, je dînerai à la cidrerie, car je suis invité par Itchoua et les camarades. Comme d'habitude, je rentrerai après qu'on aura fini de danser, c'est-à-dire vers les huit heures ou huit heures un quart.

FRANCHITA, *en riant.*

Mauvais petit sujet, va !... Ta pauvre maman y est déjà accoutumée, à se passer de toi tous les dimanches... Et la partie de pelote, en es-tu, aujourd'hui?

RAMUNTCHO

Dame, je pense que oui... Les anciens vont arranger ça tout à l'heure avec le vicaire.

FRANCHITA

Tâche seulement de jouer aussi bien que

dimanche passé, et ne te fatigue pas trop surtout.

Elle s'éloigne vers la droite, lui envoyant un adieu de la main à la manière espagnole.

RAMUNTCHO

A tantôt, ma bonne mère !

Il s'éloigne vers la gauche, tout en continuant de surveiller les groupes de femmes qui sortent de l'église. Franchita disparaît par la droite.

SCÈNE II

DOLORÈS, LA BONNE MÈRE,
puis GRACIEUSE

Derrière Franchita étaient sorties Dolorès Detcharry, en grande cape de deuil, et la Bonne Mère d'Etchezar, en voile et béguin noirs.

DOLORÈS, *à la Bonne Mère, en regardant Franchita s'éloigner.*

En a-t-elle un air fier, celle-là !... A la voir, qui croirait que dans sa jeunesse...

LA BONNE MÈRE

Oh ! Ce que j'ai été étonnée, madame Detcharry, quand j'ai appris ça !... Elle a un air de dignité !... C'est un Parisien, m'a-t-on dit, qui l'avait séduite dans les temps...

DOLORÈS

Oui, un homme riche à ce qu'il paraît... C'est pour ça qu'elle persiste à faire sa grande dame, depuis une douzaine d'années qu'elle nous est revenue.

LA BONNE MÈRE

Eh bien, puisque nous en parlons, madame Detcharry, voilà bien des jours que j'ai un mot à vous dire au sujet de votre fille Gracieuse. Nous nous étonnons beaucoup, nos bonnes sœurs et moi, je ne vous le cacherai pas, que vous la laissiez danser comme ça, tous les dimanches, avec le fils de cette femme... ce Ramuntcho... (*Se signant.*) un fruit du péché, après tout.

GRACIEUSE, *qui est sortie de l'église un peu en arrière de sa mère, à deux bonnes sœurs qui cheminent avec elle.*

Je vous dis, ma sœur, notre jardin en est

plein de chrysanthèmes, et presque rien que des blancs. Nous allons en faire toute une nappe blanche pour l'autel de la sainte Vierge... ce que ça va être joli !

DOLORÈS, *à la Bonne Mère.*

Mon Dieu, elle ne danse pas plus souvent avec lui qu'avec un autre, j'imagine... (*Pincée.*) du reste, pour ce qui est de bien élever ma fille, je crois que... Non, personne ne m'en remontrerait, je vous assure... (*Tout à fait vexée.*) Au revoir, ma mère !

LA BONNE MÈRE, *de même.*

Je vous salue bien, madame Detcharry.

Petites révérences, la Bonne Mère s'en va.

DOLORÈS, *à Gracieuse.*

Allons, viens, Gracieuse, viens, rentrons !

GRACIEUSE

Mais je vous suis, maman... Et voici sœur Prudence et sœur Jacqueline qui viendront aussi pour m'aider à couper des chrysanthèmes... Nous en avons tant, j'ai idée d'en faire une nappe

toute blanche en offrande à la sainte Vierge avant l'heure des vêpres.

DOLORÈS

Ah ! très bien, Venez, mes sœurs, venez.

SCÈNE III

LES MÊMES, RAMUNTCHO

RAMUNTCHO, *s'approchant, très timide, son béret à la main.*

Bonjour, madame Detcharry et la compagnie.

DOLORÈS, *presque aimable.*

Bonjour, bonjour, mon garçon.

RAMUNTCHO, *à Gracieuse.*

Ce soir, à sept heures, dis, on se trouvera sur la place pour danser?

GRACIEUSE, *après l'avoir regardé un instant avec une tendresse grave.*

Oui,

RAMUNTCHO

Mais sûr?

GRACIEUSE, *en riant.*

Mais oui, sûr!... Tu sais que, quand je dis une chose, moi... J'ai une tête, va, pour vouloir ce que je veux.

RAMUNTCHO

C'est que j'ai toujours peur, vois-tu.

GRACIEUSE, *à voix plus basse.*

Et moi aussi, tu penses, j'ai peur... Mais pour cette fois encore, c'est oui, et parole donnée...

DOLORÈS

Allons, ma fille, allons... Assez causé, rentrons chez nous.

Dolorès, sa fille et les deux bonnes sœurs sortent par la droite. Dans un groupe qui s'était formé à gauche près de l'église et où l'on semblait discuter d'importantes questions, on appelle Ramuntcho.

SCÈNE IV

RAMUNTCHO, ARROCHKOA, LE VICAIRE,
LES PELOTARIS

ARROCHKOA

Ramuntcho, écoute ici, donc !

RAMUNTCHO, *qui arrive en sautant.*

Voilà !

UN VIEUX

Eh bien, mon petit Ramuntcho, ça te va d'en être, de la partie de pelote, ce soir? Voici ce qu'on propose : monsieur le vicaire, Arrochkoa et toi, d'un côté ; dans l'autre camp, Joachim d'Hasparren, Vincent et Jean Pierre d'Espelette. Au bled, en cinquante. Ça va?

RAMUNTCHO

Mais oui, ça va !

M. LE VICAIRE

C'est ma soutane, voyez-vous... Je crains

toujours de vous faire perdre... On ne se figure pas ce que ça gêne, autour des genoux, pour courir.

LE VIEUX

On ne le dirait toujours pas, monsieur le vicaire, à vous voir sauter comme un cabri, sitôt que vous êtes devant le fronton. On ne le dirait pas, non, que ça vous gêne. J'en connais plus d'un qui n'a pas de soutane et qui serait fier de sauter comme ça, tenez.

LE VICAIRE, *à Ramuntcho et Arrochkoa.*

Enfin, vous voulez bien encore de moi dans votre camp, vous êtes sûrs?... Que ce ne soit pas pour me faire plaisir, mes amis.

RAMUNTCHO

Je crois bien, que nous voulons de vous !

ARROCHKOA

Où trouverions-nous plus beau joueur, pour vous remplacer, monsieur le vicaire?

LE VICAIRE

Alors, entendu.

RAMUNTCHO

Et on commencera à quelle heure?

LE VICAIRE

Comme d'habitude, si vous voulez, aussitôt les vêpres. Le temps d'enlever mes ornements et j'arriverai... Vous me laisserez le coin de gauche comme les autres fois ; j'aurai à courir moins, et puis ça me connaît, ce coin-là. Au revoir mes amis, à tantôt !

TOUS

A vous revoir, monsieur le vicaire !

Il rentre dans l'église. Tout le groupe se dirige vers la cidrerie qui est à droite.

SCÈNE V

Les Mêmes, ITCHOUA

ITCHOUA, *sortant de l'église et se raclant la gorge.*

Hum ! hum ! Vous êtes tous là, les enfants?

ARROCHKOA

On est tous là, oui !

ITCHOUA

Alors, ralliement chez madame Salaberry. On va boire un verre de cidre avant la soupe. Vous ne vous figurez pas, vous autres, ce que ça dessèche le gosier de chanter la grand'messe comme je viens de faire.

Ramuntcho, Arrochkoa, Florentino, les deux Iragola et deux autres contrebandiers entrent sous les porches de la cidrerie à la suite d'Itchoua. Les autres hommes du groupe s'éloignent après des petits saluts et se dispersent.

ITCHOUA, *à madame Salaberry qui sort de la maison pour les servir.*

Du cidre, madame Salaberry, du cidre pour toute ma bande.

MADAME SALABERRY

Du bouché?

ITCHOUA

Bien sûr ! Est-ce que nous avons l'air de gens qui boivent à quatre sous le litre par hasard? (*Ils s'asseyent. Itchoua, Florentino et les deux Iragola à la table du fond. Ramuntcho, Arrochkoa et les deux autres à la table sur le devant de la scène.*) Et qu'est-ce que vous nous donnez pour le dîner, madame Salaberry?

MADAME SALABERRY, *après avoir fait signe à deux petites servantes restées sur la porte de service d'apporter le cidre.*

De la bonne soupe, d'abord. Et puis, je vous ai fait sauter deux lapins au vin blanc. Pour finir, du jambon aux choux et des châtaignes. Et je m'en vais surveiller ma cuisine, à présent. Faites excuse, monsieur Gorosteguy.

Elle entre dans la maison. Les petites servantes versent le cidre.

ITCHOUA, *se grattant la gorge.*

Hum ! hum ! (*Il chante.*) *Sanctus, sanctus Dominus*. J'ai tout de même retrouvé ma bonne voix au sanctus, hein, vous avez vu ça... Mais,

dame, ce matin, en arrivant, je ne pouvais plus piauler du tout...

UN CONTREBANDIER, *de la table de Ramuntcho.*

Aussi, après une nuit pareille !... La sueur, la rosée, la pluie, la grêle, on était tous mignons et bien frisés, au retour, à peu près comme si on était tombé dans la Bidassoa !

ITCHOUA, *en fausset moqueur.*

Vrai, tu étais défrisée, ma petite demoiselle?... Fallait donc penser à commander le temps avant de partir, pour être sûr d'avoir le poil sec.

ARROCHKOA

Dame, mon pauvre garçon, si tu t'es mis dans la contrebande pour soigner tes douleurs, ça ne te vaudra rien, tu peux m'en croire... (*A Ramuntcho.*) As-tu parlé à Gracieuse pour danser ce soir?

RAMUNTCHO

Oui, à la sortie de la messe, je lui ai parlé... Elle m'a promis.

ARROCHKOA

Ah ! A la bonne heure ! C'est que j'avais crainte que la mère... Oh ! mais, j'aurais arrangé ça, moi, dans tous les cas, tu peux me croire.

SCÈNE VI

Les Mêmes, UN AUTRE VIEUX CONTREBANDIER, *venu du haut pays. Le vieux, habillé en paysan cossu, s'approche d'Arrochkoa, qu'il dévisageait depuis un moment.*

LE VIEUX CONTREBANDIER, *à Arrochkoa.*

Vous ne seriez pas le fils de Detcharry, par hasard, vous, jeune homme?

ARROCHKOA

De Detcharry qui était, de son vivant, brigadier des douanes? Oui, je suis son fils.

LE VIEUX

Aussi, je me disais, en vous regardant : celui-là lui ressemble trop.

ARROCHKOA

Ah ! Vous vous en souvenez de mon père?

LE VIEUX

Detcharry ! Si je m'en souviens, de Detcharry? Il m'a pris dans les temps plus de deux cents ballots de marchandises, tel que vous me voyez... C'était quand il était brigadier à Sauveterre... J'en suis, moi, de ce pays-là, et de passage ici pour la journée seulement... (*Tendant la main à Arrochkoa.*) Ça ne fait rien, tenez, touchez là tout de même, si vous êtes son fils ! (*Il fait signe à une des petites servantes.*) Du cidre, hein, qu'on trinque ensemble. (*Il s'assied à leur table. On remplit de nouveau les verres. Il reprend plus bas sur un ton goguenard.*) Vous ne seriez pas aussi dans la douane comme votre défunt père était, vous, peut-être?

ARROCHKOA, *en riant.*

Oh ! non, pas précisément... Tout le contraire, même !

LE VIEUX

Ah ! bien !... Compris !... Alors, touchez là

encore une fois... Et ça me venge de ce pauvre Detcharry, tenez, de savoir que son fils s'est mis dans la contrebande comme nous autres... (*Ils boivent et choquent les verres. Le vieux reprend, conciliant.*) Mon Dieu ! la douane et la contrebande, dans le fond, ça se ressemble ; tout ça, c'est jouer au plus fin, n'est-ce pas, et au plus hardi? Même, entre nous, là, je vais vous dire mon opinion à moi, c'est qu'un douanier un peu décidé et un peu matois, un douanier comme était votre défunt père, par exemple, eh bien, vaut presque autant que n'importe quel contrebandier comme nous...

Pendant le dialogue précédent, les mendiants au fond de la scène raclaient leur guitare, en tendant la main aux passants. Et Itchoua racontait aux gens de sa table une histoire qu'on n'entendait pas. Les buveurs du premier plan ayant fini de parler, on commence d'entendre l'histoire d'Itchoua.

ITCHOUA, *continuant de conter son histoire.*

... Tout au fond des gorges d'Andarlaza, je vous dis, et vous pensez s'il devait faire noir,

là, à une heure du matin, une nuit sans lune... Dans la première minute, je croyais que c'étaient des branches, des racines, qui venaient de m'accrocher au passage... Pas du tout, c'étaient des bras, deux paires de bras, des bras de carabinier... N'est-ce pas, je tire mon couteau pour piquer au hasard dans une poitrine. D'abord je sens que ça résiste, le drap de l'uniforme, la chair, ou peut-être une de ses côtes... Et puis crac ! Ça entre, un jet de sang tout chaud me pisse sur la main, les bras se desserrent, un des gars tombe... Et moi, vous pensez si je me défile à toutes jambes dans les rochers. (*Scrutant des yeux son auditoire.*) Dame ! quand on est pris, n'est-ce pas?... Qu'est-ce que c'est que la vie d'un homme dans ces cas-là? Vous n'hésiteriez pas non plus, je pense bien, vous autres, si vous étiez pris.

ARROCHKOA, *sur un ton de bravade enfantine.*

Bien sûr ! Dans ces cas-là, pour la vie d'un carabinero, hésiter ! Ah ! par exemple !

ITCHOUA, *à Ramuntcho.*

N'est-ce pas? Dans ces cas-là, tu n'hésiterais pas, toi non plus, hein?

RAMUNTCHO, *sans conviction.*

Bien sûr, oh ! non, bien sûr...

FLORENTINO, *songeur.*

Eh bien ! moi... (*Il secoue la tête négativement.*) Porter de la marchandise sur mon dos, tant qu'on voudra ; mais tuer... Non, moi, je ne le ferais pas...

Silence des autres contrebandiers.

ITCHOUA, *comme qui veut redevenir bonhomme.*

Allons, tout ça, c'est des histoires. Aujourd'hui, on est là, tous pour s'amuser. (*Regardant les frères Iragola*) et, puisque nous avons deux si fameux improvisateurs avec nous, là, on va les faire chanter un peu. (*A l'un des deux frères.*) Voyons, toi, Marcos, tu serais un marin qui veut passer sa vie sur l'Océan et chercher fortune aux Amériques. (*A l'autre Iragola.*) Toi, Joachim, tu serais un laboureur qui préfère ne pas quitter son village et sa terre d'ici. Et, en alternant, tantôt l'un, tantôt l'autre, tous deux vous discuterez, en couplets de longueur égale, les plaisirs

de votre métier, sur l'air... sur l'air de : *Pello Joseppe*... Allez !

Gracieuse et les deux bonnes sœurs reparaissent au fond de la scène, revenant vers l'église, toutes trois chargées de gerbes de chrysanthèmes blancs..

RAMUNTCHO, *qui les aperçoit et se lève, aux improvisateurs.*

Attendez, attendez-moi une minute, hein, pour commencer !

Il court vers Gracieuse.

ITCHOUA

Qu'est-ce qu'il a vu, qu'est-ce qui lui prend, ce petit-là ? (*Il aperçoit Gracieuse.*) Ah ! mon Dieu ! sa bonne amie qui passe !... Quel malheur s'il l'avait manquée. ..

SCÈNE VII

LES MÊMES, GRACIEUSE ET LES DEUX BONNES SŒURS

RAMUNTCHO, *à Gracieuse, qui s'approche.*

A la partie de pelote, tu viendras, Gatchutcha, ce soir, après vêpres ? Je joue.

GRACIEUSE

Si tu joues, je ne manquerai pas, non... Mais toi, mon Ramuntcho, puisque je te tiens, je t'emmène.

RAMUNTCHO

Bon! Et veux-tu que je te porte tes bouquets?

GRACIEUSE

Non pas, par exemple! Les garçons, ça ne sait pas tenir des fleurs, ça casse tout.

RAMUNTCHO

Jusqu'à l'église, alors, avec plaisir, je vais te faire la conduite.

GRACIEUSE

Jusqu'à l'église et même dedans, aussi, tu entreras.

Ils ont traversé lentement la scène et arrivent à gauche, près de l'église, parmi les tombes enguirlandées de roses où ils s'arrêtent.

RAMUNTCHO

Entrer ! Mais je sors tout juste de la grand'-messe !

GRACIEUSE

Je ne dis pas. Mais c'est une pénitence que j'ai à te commander, pour ton bien.

RAMUNTCHO

Une pénitence, moi ? Et qu'est-ce que j'ai fait, Gatchutcha ?

GRACIEUSE, *aux bonnes sœurs.*

Il a juré, sacré, blasphémé, comme un païen, mes bonnes sœurs, auriez-vous cru ça de lui ?

RAMUNTCHO

Et quand donc ?

GRACIEUSE

Il ne s'en souvient même plus ! Eh ! ce matin, à propos de la voiture de ces Espagnols, quand tu t'es mis dans une colère noire.

RAMUNTCHO

Voilà-t-il pas une affaire parce que j'ai dit : « Bon Dieu de bon Dieu, les cornes du diable, le ventre de saint... »

GRACIEUSE, *lui mettant la main sur la bouche pour le faire taire.*

Ah ! ne va pas recommencer surtout ! Ça serait pire... Et devant les sœurs... Tu vas venir réciter deux fois les litanies de la sainte Face, dans le petit coin, tu sais, près du baptistère... N'est-ce pas, mes sœurs, dans son cas, c'est ce qui convient ?

SŒUR PRUDENCE

Pour les blasphèmes, en effet, c'est ce que notre sainte Église commande.

RAMUNTCHO

Mais je ne les sais pas, moi, Gatchutcha, les litanies de la sainte Face.

GRACIEUSE

Tu ne les sais pas, mais tu sais lire, peut-être. Eh bien, la Benoîte te les donnera par écrit,

tu n'auras qu'à suivre. Et tu les recommenceras deux fois de bout en bout, tu m'entends ?

RAMUNTCHO

Et combien ça va-t-il durer ?

GRACIEUSE

Un quart d'heure, le plus.

RAMUNTCHO

Alors, pour te faire plaisir...

GRACIEUSE

Ah ! ne dis pas : pour me faire plaisir, ça n'aurait plus de mérite du tout.

RAMUNTCHO

Aïe ! Ce que c'est difficile d'être un bon chrétien... Un quart d'heure ; alors, je vais prévenir les autres de ne pas compter sur moi pour la soupe. (*Il revient en deux sauts près des buveurs.*) Ne m'attendez plus pour chanter, hein ! Et puis, commencez de dîner, vous ; je vous rattraperai. Il faut que j'aille faire une pénitence que Gracieuse m'a commandée.

ARROCHKOA, *s'amusant.*

Elle t'a commandé une pénitence, ma sœur ! Et tu la feras !

RAMUNTCHO, *de même.*

Eh ! sûr ! Bien forcé je suis... Elle ne voudrait point de moi pour le fandango, ce soir !...

Il part en riant et en sautant pour rejoindre Gracieuse et les bonnes sœurs qui l'attendent à la porte de l'église avec leurs bouquets.

GRACIEUSE

Allons, entre à présent, si tu as fini de rire.

RAMUNTCHO

Après toi, après vous, mes sœurs.

Elles entrent. Ramuntcho, avant d'entrer lui-même, se retourne pour regarder en riant ses camarades qui s'esclaffent.

ARROCHKOA

Non, ce qu'elle serait capable de lui faire faire cette petite !...

Le rideau tombe. Il se relève aussitôt sur le tableau suivant.

TROISIÈME TABLEAU

Même décor qu'au deuxième tableau, mais il fait nuit, la lune brille, non loin du sommet de la Gizune. Des petites lanternes (pas vénitiennes) sont accrochées çà et là aux troncs des arbres et à l'estrade des musiciens. Tout le monde danse le fandango, au son des fifres et des tambourins. Dans chaque couple, le danseur et la danseuse se font face sans se toucher, et dansent, l'un devant l'autre, les bras en l'air, en faisant avec les doigts un bruit de castagnettes. Ramuntcho et Gracieuse dansent ensemble sur le devant de la scène ; près d'eux, Arrochkoa avec Pantchika, et Florentino avec sa fiancée. Après quelques mesures, musiciens et danseurs s'arrêtent, pour un temps de repos. Alors, dans chaque couple, la fille prend le bras du garçon, et l'on se promène ensemble, pour attendre le fandango suivant. Ramuntcho et Gracieuse, bras dessus, bras dessous, font les cent pas sur le devant de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

RAMUNTCHO, GRACIEUSE

GRACIEUSE

Oh ! ce qu'il fait doux, ce soir, pour un temps de novembre !

RAMUNTCHO

Le vent d'Espagne, qui ne tardera pas à nous

amener la pluie. Tant de monde chez nous ne peuvent pas le supporter, ce vent chaud. Tu l'aimes, toi, Gatchutcha ?

GRACIEUSE

Je l'adore. Ça me change tout, dès qu'il souffle. Ainsi regarde : ce soir, on se croirait au mois de mai. Et puis, ça apporte l'odeur de la montagne, ça sent bon la fougère...

RAMUNTCHO

Je suis comme toi, je l'aime bien, le vent du sud... Et puis, il me fait penser à ces pays de là-bas, où c'est l'été toute l'année... La contrebande ne doit pas être dure à faire, par là... Ce que je voudrais les connaître !...

GRACIEUSE

Oh ! toi, d'abord, voyager, tu n'as pas d'autre idée. Moi aussi, un peu, bien sûr, mais au moins je sais me raisonner, je n'en parle pas tout le temps comme tu fais... On dirait que tu étouffes dans ton pays...

Ils passent. Un autre couple les remplace.

LE GARÇON DE L'AUTRE COUPLE, *les regardant s'éloigner.*

Gracieuse avec Ramuntcho... Ils ont l'air joliment d'accord tous les deux.

LA FILLE

Oui, mais je crois que la maman Dolorès, qui n'est pas commode, leur fera la grimace, avant de les conduire devant monsieur le curé.

Ils passent. Ramuntcho revient avec Gracieuse.

GRACIEUSE

Alors, mon Ramuntcho, c'est de ça que tu penses faire ton avenir, n'est-ce pas ? Du jeu de pelote ?

RAMUNTCHO

Dame, oui !... Et puis, le travail de nuit pour l'Espagne, aussi, bien entendu... Le jeu de pelote, chez nous, c'est un métier comme un autre, où l'on gagne bien sa vie, tant que la force est là... Et on peut aller, de temps en temps, faire une tournée aux Amériques, tu sais, comme Irun et Gorosteguy, rapporter des vingt, des trente mille

francs pour une saison, gagnés honnêtement sur les places de Buenos-Ayres.

GRACIEUSE, *dans un élan de joie étourdie.*

Oh ! les Amériques... les Amériques, quel bonheur ! Ç'avait toujours été mon envie, à moi ! Traverser la grande mer, pour voir ces pays de là-bas !... Et nous irions à la recherche de ton oncle Ignacio, puis chez mes cousins Bidegaïna, qui tiennent une ferme au bord de l'Uruguay, dans les prairies...

RAMUNTCHO, *se penchant sur elle, la voix très douce.*

Nous irions ? C'est bien comme ça que tu as parlé : nous irions, toi avec moi ? Ça signifie donc que tu serais consentante, un peu plus tard, quand nous serons d'âge, à nous marier tous deux ?

GRACIEUSE, *le regardant, avec une expression de reproche.*

Alors... tu ne le savais pas ?

RAMUNTCHO

Je voulais te le faire dire, tu vois bien... C'est

que tu ne me l'avais jamais dit, sais-tu... (*Ils se serrent l'un contre l'autre et prennent, pour marcher, une allure beaucoup plus lente. Les autres couples, de temps en temps, les regardent et sourient. Ramuntcho timidement, après un silence.*) Mais, est-ce que tu crois qu'elle voudra, ta mère ?

GRACIEUSE, *avec un soupir d'inquiétude.*

Ah ! voilà... Arrochkoa, mon frère, sera pour nous, c'est bien probable. Mais, maman ?... Maman, voudra-t-elle ?... Et puis, ce ne serait pas pour bientôt, dans tous les cas... Tu as ton service à faire à l'armée.

RAMUNTCHO

Non, si tu veux ! Non, je peux ne pas le faire, mon service ! Je suis Guipuzcoan, moi, comme ma mère ; alors, on ne me prendra pour la conscription que si je le demande... Donc, ce sera comme tu l'entendras ; comme tu voudras, je ferai...

GRACIEUSE

Çà, mon Ramuntcho, j'aimerais mieux plus longtemps t'attendre et que tu te fasses natu-

raliser, et que tu sois soldat comme les autres. C'est mon idée, à moi, puisque tu veux que je te le dise.

RAMUNTCHO

Vrai, c'est ton idée ?... Eh bien, tant mieux, car c'est la mienne aussi. Oh ! mon Dieu, Français ou Espagnol, moi, ça m'est égal. A ta volonté, Gatchutcha ! J'aime autant l'un que l'autre : je suis Basque, comme toi, comme nous sommes tous ; le reste, je m'en fiche ! Mais, pour ce qui est d'être soldat quelque part, de ce côté-ci de la frontière ou de l'autre, oui, je préfère ça : d'abord on a l'air d'un lâche quand on s'esquive ; et puis, c'est une chose qui me plaira, pour te dire franchement. Ça et voir du pays, c'est mon affaire tout à fait !

GRACIEUSE

Eh bien, mon Ramuntcho, puisque ça t'est égal, alors, fais-le en France, ton service, pour que je sois plus contente.

RAMUNTCHO

Entendu, Gatchutcha !... Tu me verras en pantalon rouge, hein ? Je reviendrai au pays,

comme Bidegarray, comme Joachim, te rendre visite en soldat. Et, sitôt mon service fini, alors notre mariage, dis, si ta maman nous permet !

SCÈNE II

Les Mêmes, et Trois Jeunes Filles de quinze à seize ans; CONCEPTION, CATHALINE et MARIE-JOSÈPHE.

Les trois filles, bras dessus, bras dessous, viennent se planter devant eux

CONCEPTION, *gaîment.*

Voyons, Ramuntcho, pas toujours avec la même, que diable !

CATHALINE

Ça ne se fait pas, mon cher ami !

MARIE-JOSÈPHE

Pense un peu à nous, qui n'avons pas de galant !

CONCEPTION

Laisser trois pauvres filles danser entre elles, si c'est permis !

RAMUNTCHO, *en riant.*

Bon ! La première danse après celle qui va venir, avec toi, Conception. La troisième, avec toi, Marie-Josèphe. La cinquième avec toi, Cathaline. Les autres, par exemple, avec Gracieuse ; nous avons besoin de causer ensemble, ce soir.

Les trois jeunes filles éclatent de rire.

CONCEPTION

Oh ! alors, si vous avez à causer...

Elle leur fait une grande révérence, et les deux autres de même après elle. Toutes les trois s'éloignent, bras dessus, bras dessous, en chantant l'air d'Irulia : la Fileuse de lin.

CATHALINE, *se retournant.*

Ne m'oublie pas pour la cinquième, hein, Ramuntcho ?

MARIE-JOSÈPHE, *se retournant.*

Et n'allez pas vous promener trop loin, par là, sous les arbres.

CONCEPTION

Il y a des loups...

Elles s'éloignent en chantant.

SCÈNE III

RAMUNTCHO, GRACIEUSE

GRACIEUSE

Tu as vu, ces effrontées...

RAMUNTCHO

Bah ! Laisse-les ! Qu'est-ce que ça nous fait, les autres...

Ils recommencent leur promenade à petits pas, en se donnant le bras.

GRACIEUSE

Écoute-moi bien, mon Raymond... Je suis comme toi, tu penses : j'ai peur d'elle, de ma mère... Mais, écoute-moi bien... si elle nous refusait, nous ferions ensemble n'importe quoi, tout ce que tu voudras, car ce serait la seule chose au monde pour laquelle je ne lui obéirais pas...

RAMUNTCHO

Sais-tu, Gatchutcha, ta maman, depuis quelques jours, elle est bien mieux pour moi, je trouve... Ainsi, aujourd'hui, tu t'en souviens, quand je t'ai demandée pour danser...

GRACIEUSE

Oh ! ne t'y fie pas, mon Ramuntcho !... Tu veux dire ce matin, à la sortie de la messe ?... C'est qu'elle venait de causer avec la Bonne Mère, n'as-tu pas vu ?... Et la Bonne Mère avait tempêté pour que je ne danse plus avec toi sur la place ; alors, rien que dans le but de la contrarier, tu comprends... Mais ne t'y fie pas, non...

RAMUNTCHO, *découragé.*

Ah !... c'est vrai, qu'elles ne sont pas très bien ensemble...

GRACIEUSE

Bien ensemble, maman et la Bonne Mère ?... Comme chien et chat, oui !... Depuis qu'il avait été question de mon entrée au couvent, tu ne te rappelles donc pas l'histoire ?

RAMUNTCHO, *songeant, après un silence.*

Gatchutcha, tu es toujours chez les sœurs ou avec elles ; pourquoi si souvent ; explique-moi : elles te plaisent donc bien ?

GRACIEUSE

Les sœurs ? Non, mon Ramuntcho, celles d'à présent surtout, qui sont nouvelles au pays et que je connais à peine, — car on nous les change souvent, tu sais... Les sœurs, non... Je te dirai même que, pour la Bonne Mère, je suis comme maman, je ne peux pas la sentir.

RAMUNTCHO

Eh bien, alors, quoi ?

GRACIEUSE

Non, mais, que veux-tu, j'aime leurs cantiques, leurs chapelles, leurs maisons, tout... Je ne peux pas bien t'expliquer, moi... Et puis, d'ailleurs... les garçons, ça ne comprend rien...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARROCHKOA

ARROCHKOA, *qui passait avec Pantchika, s'arrête à eux.*

Mon Dieu, ce qu'on se raconte de choses, dans les petits coins, ce soir, hein, les enfants !... Oh ! je me doute bien un peu de quoi il s'agit !... Au moins, n'allez pas manquer la danse, tout à l'heure : ça ferait causer le monde ; vous comprenez...

GRACIEUSE, *riant.*

Oh ! pour ça, Jean, ne crains rien... Nous en aurions trop de regret de la manquer. Ça nous amuse trop.

Arrochkoa s'éloigne avec Pantchika.

SCÈNE V

RAMUNTCHO, GRACIEUSE

RAMUNTCHO

Ça me fait peur, Gatchutcha, ces religieuses... te voir en leur compagnie toujours... Je ne suis

pas sans me demander, va, quelle idée tu gardes au fond de ta tête...

GRACIEUSE, *sur un ton de reproche, très doux, le regardant dans les yeux*

Voyons, c'est toi qui me parles ainsi, après ce que nous avons dit ensemble tout à l'heure !... Si je venais à te perdre, oui, alors, peut-être, j'irais finir chez elles... Peut-être... pour sûr, même !... Mais, jusque-là, oh ! non... oh ! sois bien tranquille, mon Ramuntcho.

RAMUNTCHO *lui souriant, après qu'ils se sont regardés profondément tous deux.*

Pardonne-moi... Je dis des bêtises très souvent, tu sais !...

GRACIEUSE

Ça, par exemple, c'est vrai !... (*Ils rient comme deux enfants. On entend à l'orchestre les premières mesures du fandago.*) Ah ! vite, prenons notre place...

Ils se remettent à danser. Tous les autres couples font de même. — Rideau lentement.

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

Dans le jardin de Gracieuse, devant sa maison. Nuit étoilée. La açade blanche de la maison apparaît au premier plan à gauche. Porte et contrevents sont fermés. Près de la porte, contre le mur, un vieux banc de pierre, sous de grands lauriers-roses. Voûtes d'arbres. Plates-bandes à la mode ancienne. Mur d'enceinte très bas. Dans le ciel on aperçoit la pointe de la Gizune sombre et dominant tout. Un peu de lune permet de voir que les contrevents, la porte, sont peints en vert, et que les lauriers-roses sont couverts de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE

GRACIEUSE, RAMUNTCHO

Au lever du rideau, la scène est vide; on entend chanter les grillons, et les rainettes donnent des petites notes comme des cloches de cristal. Gracieuse ouvre sans bruit, avec mille précautions, un des contrevents du rez-de-chaussée, enjambe l'appui de la fenêtre, et vient s'asseoir sur le banc de pierre, où elle reste un instant seule. Quelques secondes après, Ramuntcho, la veste sur l'épaule, chaussé d'espadrilles, s'approche à pas de loup, en se dissimulant derrière les arbustes.

GRACIEUSE, *apercevant tout à coup Ramuntcho près d'elle.*

Ramuntcho ! Oh ! que j'ai eu peur de toi ! D'où es-tu sorti à une heure pareille? Qu'est-ce que tu veux? Pourquoi es-tu venu?

RAMUNTCHO, *en riant.*

Pourquoi je suis venu? A mon tour, pour te commander une pénitence.

GRACIEUSE

Non, dis vrai, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu viens faire?

RAMUNTCHO, *très gaîment.*

Mais, te voir seulement ! C'est ça que je viens faire... Qu'est-ce que tu veux ! nous ne nous voyons plus jamais !... Ta mère m'éloigne davantage chaque jour. Je ne peux pas vivre comme ça, moi... Nous ne faisons pas de mal, après tout, puisque c'est pour nous marier, dis?... L'autre jour, tu ne te rappelles pas, c'est toi qui m'avais conté ça, que tu restais sur ton banc, le soir, tard, après ta maman couchée. Alors, j'ai essayé de faire cette petite contrebande-là.

Et tu sais, je pourrai venir tous les soirs, si tu veux, sans que personne s'en doute.

GRACIEUSE

Oh ! non !... Oh ! ne fais pas ça, jamais, je t'en supplie.

RAMUNTCHO

A ton idée... Mais pour cette fois, puisque je suis venu, ça ne te fâchera pas que je m'asseye un peu... J'ai à te causer.

GRACIEUSE, *se reculant pour lui faire place, avec hésitation.*

Ah ! tu vois bien que tu as quelque chose à dire !... J'ai connu ça à ton air, moi, dès que tu es arrivé... Dis vite ! Qu'est-ce qu'il y a que tu es si content ?

Elle se donne une tape sur la main pour tuer un moustique.

RAMUNTCHO, *après un silence, comme prélude à la grande nouvelle.*

L'oncle Ignacio a écrit !

GRACIEUSE

Vrai?... l'oncle Ignacio?

RAMUNTCHO

Oui!... Et il dit qu'il a du bien là-bas, dont il faut s'occuper, de grandes prairies, des troupeaux de chevaux ; qu'il n'a pas d'enfants, que, si je voulais aller m'établir près de lui avec une gentille Basquaise épousée au pays, il serait content de nous adopter tous deux... Oh! je crois que ma mère viendrait aussi. Donc, si tu voulais, ce serait dès maintenant que nous pourrions nous marier... Tu sais, on en marie d'aussi jeunes, c'est permis... A présent que je serais adopté par l'oncle et que j'aurais une vraie position, elle consentirait, ta mère, je pense... Et ma foi, tant pis pour le service militaire, n'est-ce pas, dis? (*Gracieuse laisse tomber sa tête vers Ramuntcho qui s'incline aussi vers elle. Ils restent une minute en silence, les fronts appuyés l'un sur l'autre, très chastement, sans même s'embrasser.*) Tu ne me réponds pas, Gracieuse, tu ne dis rien?

GRACIEUSE

C'est la joie, mon Ramuntcho, qui m'em-

pêche... Pour quoi faire, parler? Puisque je pense tout comme toi, ce que je dirais, tu le sais bien sans que je parle...

Un silence.

RAMUNTCHO, *humant l'air.*

Qu'est-ce qui sent si bon dans ton jardin, Gatchutcha?

GRACIEUSE, *le front toujours appuyé sur celui de Ramuntcho.*

Le chèvrefeuille. (*Désignant de la main le mur d'enclos.*) Tu ne vois pas, c'est tout fleuri blanc, là, sur le mur.

RAMUNTCHO

Ah ! le chèvrefeuille... Et puis je crois qu'il y a toi aussi, tiens, qui sens bon. (*Tous deux parlent en tremblant de peur et d'ivresse.*) Alors, à ta mère, si tu lui en parlais dès maintenant, toi, Gatchutcha, pour voir un peu ce qu'elle en penserait? Car enfin, voici que ce n'est plus comme autrefois, tu comprends bien, je ne suis plus un abandonné comme j'étais.

GRACIEUSE, *se redressant.*

Ah ! c'est ça qui me fait tant de peur, tiens, l'idée qu'il faudra toujours en venir à affronter maman ! Quoique à présent, il me semble bien qu'elle devrait être plutôt flattée, puisque te voilà riche... A mon frère, j'en parlerai d'abord, puisqu'il est pour nous, lui ; il se chargera de porter la parole, c'est mieux. Tu es sûr qu'on peut se marier à notre âge?

RAMUNTCHO

Si j'en suis sûr ! Tu vas faire tes quinze ans pour la Saint-Michel, toi, pas vrai ; et moi, je ferai mes dix-huit à Noël... Eh bien, donc !

GRACIEUSE, *sentant la veste que Ramuntcho porte à l'épaule.*

Mais c'est ta veste à toi, qui sent si bon que ça. Parions que tu as couché dans l'herbe, cette nuit, au-dessus de Mendiazpi, où la montagne est toute pleine de menthes et de marjolaines.

RAMUNTCHO

Juste !... C'est le chemin qu'Itchoua nous choisit, les fois où nous n'avons pas des caisses lourdes

à porter. Hier, c'étaient des chapeaux à plumes qu'il y avait dedans pour les dames de Madrid.

GRACIEUSE

Je devinerais par où votre contrebande a passé, rien qu'à sentir tes habits, mon Ramuntcho; chaque fois qu'on vous fait coucher dans l'herbe du marais de Subernoa, ta veste en a pour deux jours à garder l'odeur des absinthes sauvages... Et, dis-moi, pour se marier, réunir les papiers, publier les bans, combien faut-il de temps, le plus?

RAMUNTCHO

Ma foi, je pense bien que cinq à six semaines, ça doit suffire... C'est qu'il a l'air pressé de nous avoir, l'oncle Ignacio, tu sais.

GRACIEUSE

Tant mieux, que ça lui presse! Cinq ou six semaines! (*Elle laisse retomber sa tête sur l'épaule de Ramuntcho.*) Dans cinq ou six semaines — disons à la mi-septembre — on pourrait être ensemble!

Un instant de silence, leurs deux fronts appuyés l'un sur l'autre.

RAMUNTCHO, *se donnant une tape sur la main pour tuer un moustique comme tout à l'heure avait fait Gracieuse.*

Ce qu'il y a de moustiques dans ton jardin, Gatchutcha !

GRACIEUSE

Tant pis pour toi ! Et puis, ce soir, il ne faut pas les tuer, tu sais. Ce soir, c'est fête pour tout le monde, nous avons trop de joie nous deux ; laisse-les te piquer. Dans cinq ou six semaines... Et c'est tout de suite après, dis, qu'il faudrait partir pour les Amériques?

RAMUNTCHO

Dame ! Je pense... Peut-être, ça te chagrinerait de partir si vite?

La lune, sortie d'entre les branches, les éclaire davantage.

GRACIEUSE

Avec toi, avec toi, quelque chose me chagriner? Mon Ramuntcho, comment veux-tu?...

Elle commence, tout à coup, de se mordre la lèvre avec agacement. Ramuntcho, de tout près, la regarde faire.

RAMUNTCHO

Pourquoi mords-tu ta lèvre, Gatchutcha?

GRACIEUSE

Un moustique qui m'a attrapée, juste là, tiens, regarde ! (*Elle montre du doigt le bord de sa lèvre à Ramuntcho, qui regarde de plus près et se recule brusquement pour s'étirer les bras.*) Qu'est-ce que tu as, Raymond, à t'étirer comme un chat?

RAMUNTCHO, *en plus grand trouble.*

Moi, rien. (*Il regarde à nouveau Gracieuse qui continue de se mordre la lèvre.*) Ça te démange encore?

GRACIEUSE

Et oui, j'ai beau mordre...

RAMUNTCHO, *perdant la tête.*

Attends, laisse, je mordraí, moi... Je saurai mieux le faire... (*Il prend la lèvre de Gracieuse entre les siennes. Un silence pendant lequel ils restent embrassés, puis Gracieuse se dégage et s'éloigne sur le banc, avec grande timidité.*) Tu n'es pas fâchée, au moins, dis?

GRACIEUSE, *en toute confusion.*

Non, mon Ramuntcho... oh ! je ne suis pas fâchée, non... (*On entend des pas dans le sentier proche. Avec effarement.*) Vite, va-t'en, mon Ramuntcho, sauve-toi !

RAMUNTCHO, *se levant.*

Quoi? Pour quelqu'un qui passe dans le sentier? Il ne peut pas nous voir, tu penses bien. Et puis, il ne va pas arriver ici.

GRACIEUSE

Mon frère qui n'est pas rentré... c'est à cause de lui que j'ai peur !

RAMUNTCHO

Il est dehors, Arrochkoa? Eh bien ! mais d'abord, il ne nous en veut pas, lui.

GRACIEUSE

Oh ! C'est égal... Tu n'y penses pas... s'il nous trouvait là, ensemble, à une heure pareille... Le couvre-feu qui ne va pas tarder à sonner !...

RAMUNTCHO

Bon. Mais je le connais, moi, son pas. Il a le pied plus vif que celui qui vient de passer, va... Je l'entendrai de loin... Et il n'y a pas plus leste à filer que moi, tu sais, on n'est pas de la bande d'Itchoua pour rien... Donc, n'aie pas peur. Attends, je vais toujours regarder qui passe. (*Il se glisse sans bruit jusqu'au mur, regarde par-dessus les chèvrefeuilles et revient en riant.*) Devine qui c'était?... La vieille Haramburu, qui traîne ses espadrilles... où diable peut-elle aller, si tard que ça, cette vieille sorcière, pour faire peur au monde. (*Il se rassied près de Gracieuse.*) Puisque tu m'as dit, tout à l'heure, que tu n'étais pas fâchée, laisse encore une fois, veux-tu? (*Il recommence le baiser sur les lèvres de Gracieuse. Un instant de silence, pendant qu'ils se tiennent embrassés. Puis, Gracieuse se dégage à nouveau, comme prise d'une autre inquiétude soudaine. Ramuntcho la regarde anxieusement.*) Qu'as-tu, Gatchutcha? Tu paraissais toute contente ; à présent, je vois tes yeux qui ont changé?

GRACIEUSE, *sombrement.*

Tout à coup, je pense à des choses...

RAMUNTCHO

Quelles choses, ma Gatchutcha... Dis vite, voilà que tu me fais peur...

GRACIEUSE

Tes papiers de naturalisation, tu les as déjà reçus, n'est-ce pas?

RAMUNTCHO

Oui, c'est arrivé depuis la semaine dernière, tu sais bien... Et c'est toi, d'ailleurs, qui m'avais commandé de les faire, ces démarches-là.

GRACIEUSE

Et alors, tu es Français, aujourd'hui... Et, alors, si tu manques à ton service militaire, pour te marier et t'établir, à nous deux, en Amérique, tu es déserteur?

RAMUNTCHO

Dame! dame oui!... Déserteur, non, mais *insoumis*, je crois, ça s'appelle... et ça ne vaut pas mieux, du reste, puisqu'on ne peut plus revenir... Moi qui n'y pensais pas!... Sitôt la

lettre arrivée, par le courrier de ce soir, je n'ai plus eu qu'une idée : venir t'en causer, comme un étourdi...

Un silence.

GRACIEUSE, *avec accablement.*

Déserteur, lui, mon Ramuntcho, autant dire un exilé pour toujours de notre pays... Donc, quand on partirait d'Etchezar, tous les deux, il faudrait faire son adieu chez nous comme pour mourir... car moi, quant à revenir seule, sans mon Ramuntcho, non, je ne reviendrais pas... Et penser que je suis cause de tout... puisque tu pouvais rester un Guipuzcoan, comme tu étais de naissance, et ainsi nous étions libres...

RAMUNTCHO

Il n'y a pas de ta faute, voyons... qui pouvait imaginer que l'oncle allait écrire, comme il a fait...

GRACIEUSE

On était libres, on se mariait, on partait dans la joie, pour revenir chaque fois qu'on aurait

voulu... Tandis qu'à présent, que faire? Mon Dieu ! Que faire?

RAMUNTCHO

Que veux-tu? On va penser. On va réfléchir tous les deux.

GRACIEUSE

On peut attendre deux ou trois jours avant de lui répondre, à l'oncle, dis?

RAMUNTCHO

Deux ou trois jours. Oh ! oui, bien sûr. (*Le couvre-feu commence à sonner dans le lointain.*) A cette cloche-là aussi, il faudrait dire adieu, tiens ! On ne l'entendrait plus jamais dans sa vie, le couvre-feu de chez nous. (*Un silence. La cloche continue de sonner.*) Non, déserteur, non, je crois, vois-tu, que je n'en aurais pas le courage.

GRACIEUSE

Je pensais la même chose que toi, mon Ramuntcho... Non, ne faisons pas cela... Mais j'attendais, pour te le laisser dire.

Elle pleure et laisse retomber sa tête sur l'épaule de Ramuntcho.

RAMUNTCHO

Ne pleure pas, Gatchutcha... Nous sommes redevenus comme avant, voilà tout... Nous sommes redevenus des fiancés pour se marier à mon retour du service... Rien de changé, n'est-ce pas ?

GRACIEUSE

Si ! Il y a de changé que, après la courte joie, on sent plus fort sa peine d'être obligé d'attendre, d'attendre des années.

RAMUNTCHO

Ah çà ! la courte joie, oui, nous l'avons eue... Enfin, il nous reste toujours une chose, c'est que l'oncle Ignacio sera content de m'adopter et sans doute qu'il me léguera tout son bien plus tard. Et, à présent que j'aurai une belle position, — car, enfin, des prairies, des troupeaux de chevaux, des fermes, si ce n'est pas une belle position ça ! ta maman n'aura toujours plus de raison pour me mépriser comme elle faisait. Donc, ce n'est pas le moment de pleurer, tu vois bien.

GRACIEUSE

Et, s'il allait se lasser, l'oncle Ignacio, d'attendre comme ça des années?

RAMUNTCHO

Ça oui, ce serait peut-être un peu à craindre, tu as raison...

GRACIEUSE

On pourrait toujours lui répondre une jolie lettre, à ton oncle; tu lui écrirais que tu acceptes, que tu viendras avec beaucoup de plaisir aussitôt après ton service militaire ; ajouter même, si tu veux, que celle avec qui tu es fiancé le remercie comme toi et se tiendra prête à te suivre ; mais que, déserter, tu ne le peux pas... Cela lui fera prendre patience ; il n'aura peut-être pas le cœur assez dur pour ne pas nous attendre.

RAMUNTCHO

Oui, c'est cela... Oh ! dès demain, j'écrirai... Et, à ta maman, fais-lui parler au plus tôt par ton frère... *(On entend de nouveau des pas dans*

le sentier.) Ah ! cette fois, c'est lui, je reconnais son pas.

Il se lève et se jette dans un fourré de plantes.

GRACIEUSE, *hésitante et confuse.*

Et... tu reviendras demain, dis?

RAMUNTCHO, *riant.*

Mais oui, bien sûr !... Demain et tous les soirs ! Tous les soirs où nous n'aurons pas de travail en Espagne... je viendrai... (*Il disparaît un peu plus.*) Et puis, demain matin, on se verra à la partie de pelote... Tu viendras bien, puisque ton frère joue, et tu me garderas ma veste, comme d'habitude.

GRACIEUSE

Oui, je serai là... Et c'est moi qui la tiendrai, ta veste... Sauve-toi !...

Ramuntcho disparaît tout à fait.

SCÈNE II

GRACIEUSE, ARROCHKOA

Arrochkoa entre dans le jardin en tenant à la main sa clef de la maison. Gracieuse va au-devant de lui.

ARROCHKOA

Qu'est-ce que tu fiches dehors à cette heure-ci, petite sœur?

GRACIEUSE

Moi... rien... Je t'attendais... J'ai voulu prendre l'air un peu, après maman couchée... C'est mal, ça?

ARROCHKOA

Pas bien mal, non !... Mais, tout de même, si le monde savait, on jaserait de toi. (*Montrant la fenêtre ouverte.*) Et je parie que tu as sauté par là ; tu n'as pas de clef pour sortir.

GRACIEUSE

Tu ne le diras pas à la mère, au moins?

ARROCHKOA

Non.

GRACIEUSE

Tu me promets?

ARROCHKOA

Mais oui, mais oui... (*Il lui prend le menton et lui place la figure dans un rayon de lune pour mieux l'examiner.*) On dirait que tu as pleuré ! Qu'est-ce que c'est que ces yeux rouges?

GRACIEUSE

Pleuré, moi... non... C'est un moustique qui m'a piquée, là, et j'ai frotté, tu ne vois pas?

ARROCHKOA, *ouvrant la porte avec sa clef.*

Allez, rentrez par la porte, mademoiselle qui êtes sortie par la fenêtre. (*Il la pousse dans la maison.*) Allez ! zou !

Il referme la porte. — Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

La place du jeu de pelote à Etchezar. La place est vue de biais. Le « fronton » est dans la coulisse à gauche. Tout le fond est occupé par les gradins de pierre sur lesquels les spectateurs sont assis. Tous les bancs sont garnis d'hommes en béret, de femmes en cheveux ou coiffées d'un petit nœud de foulard. Çà et là, quelques touristes, mêlés à la foule basque. Au milieu des gradins du fond une petite fanfare de village, les musiciens portant le béret rouge. Au-dessus des têtes des spectateurs, l'église dans le lointain. Et, toujours montant dans le ciel, la pointe de la Gizune dominant tout. Grand soleil et grande lumière. La partie bat son plein. Six joueurs en bras de chemise ou en maillot blanc, large ceinture, béret sur la tête, ayant à la main droite le long gant d'osier attaché par des lanières de cuir, à tour de rôle attrapent ou relancent la pelote contre le mur. Parmi les joueurs, Ramuntcho et Arrochkoa, un jeune prêtre joue aussi, la soutane relevée par des épingles. Tout près de la rampe, Gracieuse et Pantchika. Entre elles deux est assis un jeune touriste parisien, élégamment vêtu. Gracieuse tient sur ses genoux la veste de Ramuntcho, Pantchika celle d'Arrochkoa. Pendant tout le dialogue, on entend confusément la rumeur de la foule.

SCÈNE PREMIÈRE

GRACIEUSE, PANTCHIKA, LE JEUNE PARISIEN

LE PARISIEN, *à Gracieuse.*

Il joue joliment bien votre fiancé, mademoiselle Gracieuse.

GRACIEUSE

Certes, qu'il joue bien ! Et il est tout jeune, vous savez; il n'a pas fait dix-huit ans; les anciens disent que ce sera le plus grand joueur du pays basque, dès qu'il aura pris l'âge.

LE PARISIEN

Ça ne le contrarie pas au moins que je cause avec vous?

GRACIEUSE, *avec candeur.*

Le contrarier ! Et pourquoi donc? Que voulez-vous que ça lui fasse? (*Comprenant.*) Ah ! jaloux, vous pensez qu'il pourrait être?... Non, non, soyez tranquille : dans notre pays, quand on s'est donné parole, entre fiancés, je vous assure, les autres ne comptent plus.

LE PARISIEN

C'est qu'il a été si gentil avec moi, depuis mon arrivée, je ne voudrais pas du tout l'ennuyer.

GRACIEUSE

Nous n'avons guère d'étrangers qui séjournent dans notre village, voyez-vous; alors, quand

il en vient, on les traite en amis... Il paraît qu'il va vous donner des leçons de pelote?...

LE PARISIEN

Oh! ce que je serai maladroit!... Vous ne viendrez pas me regarder, au moins?

GRACIEUSE, *en riant.*

Si! Si! au contraire, nous serons toutes là pour votre début; n'est-ce pas, Pantchika?

On acclame Ramuntcho qui vient de faire un quinze.

DES VOIX

Bravo, Ramuntcho! Vive Ramuntcho!

Des bérets volent en l'air et viennent tomber sur la place aux pieds de Ramuntcho.

LE CRIEUR, *annonçant les points au public, en langue basque, à voix perçante.*

Sakiac hogoy ditu yannac! Erreferac hemeretzi ditu yannac!

LE PARISIEN, *à Gracieuse*

Et l'autre, le blond, là, est un beau joueur, lui aussi.

GRACIEUSE, *désignant Pantchika.*

C'est le fiancé de votre petite voisine. Et c'est mon frère.

LE PARISIEN

Votre frère, mademoiselle Gracieuse! Mais je croyais que vous vous appeliez Detcharry?

GRACIEUSE

Eh bien, mais lui aussi, Jean Detcharry... Arrochkoa, c'est son surnom. Ses camarades le lui ont donné une fois pour rire, et ça lui est resté!... La mode est aux surnoms, chez nous, à Etchezar...

LE PARISIEN

Et ça veut dire?

GRACIEUSE

Le vaniteux, le fier, le fanfaron, je crois vous dites en français. C'est pour s'amuser, bien entendu, car il n'est rien de tout ça, Jean; il est très bon, au contraire, vous verrez, et très doux!

LE PARISIEN

Et vous comptez vous marier bientôt, mademoiselle Gracieuse?

GRACIEUSE

Ce serait notre plus grand désir, vous pensez bien. Mais malheureusement, il a son service à faire, lui ; maman ne consentira jamais avant que son service soit terminé !... Et ce n'est que dans dix-huit mois que sa classe sera appelée ; vous voyez si ça nous pousse loin.

LE PARISIEN

Eh bien, mais, pourquoi est-ce qu'il ne devance pas l'appel?

GRACIEUSE

Devancer l'appel? Qu'est-ce que c'est que devancer l'appel? Partir avant la classe, et finir plus tôt? Ça peut se faire cela?

LE PARISIEN

Ça se fait tous les jours.

GRACIEUSE

Oh ! vous allez lui dire, bien lui expliquer, n'est-ce pas?

On acclame à nouveau Ramuntcho pour un quinze qu'il vient de faire et qui égalise les points des deux camps.

DES VOIX

Bravo, Ramuntcho ! Vive Ramuntcho ! Bravo !

LE CRIEUR, *à voix perçante, annonçant que les points sont égaux de part et d'autre.*

Trebesac, aitzenat ! Pagua zazué, eraterat yueri eta pilotarieri.

SCÈNE II

LES MÊMES, RAMUNTCHO, FRANCHITA

La voix du crieur a donné le signal d'un moment d'arrêt dans la partie. Les joueurs se dispersent. Ramuntcho et Arrochkoa se dirigent vers le petit groupe de Gracieuse, Pantchika et du Parisien sur le devant de la scène. Les deux petites filles jettent sur les épaules des fiancés les vestes dont elles étaient dépositaires.

FRANCHITA, *s'avançant vers son fils.*

Bien, ça, mon fils !... C'est que je suis fière de mon Ramuntcho aujourd'hui. Embrasse-moi, tiens, et puis je vous laisserai, les jeunes ensemble.

Ramuntcho embrasse sa mère qui se retire un peu le laissant avec Gracieuse et le Parisien.

LE PARISIEN, *à Ramuntcho.*

C'est fini?

RAMUNTCHO

Non pas ! (*En riant.*) Faut-il que vous soyez Parisien, encore : ne pas savoir qu'on fait reposer les joueurs et que même on leur offre du cidre, quand les deux camps sont égaux !... Et maintenant, tenez, écoutez bien, notre musique d'Etchezar va jouer : *Guernicaco Arbola*, notre air national basque ; je crois que vous ne l'avez jamais entendu encore.

La fanfare, placée sur les gradins du fond, commence de jouer Guernicaco Arbola, *l'air national basque. à cinq temps ; on apporte des verres de cidre aux pelotaris Ramuntcho et Arrochkoa font desserrer. par leurs fiancées, les lanières de cuir qui tiennent leur gant d'osier ; quelques voix d'abord, et bientôt toute l'assistance, entraînée, chante à l'unisson l'air national ; les dernières mesures finissent dans un immense tumulte, les Basques applaudissent et lancent leurs bérets.*

GRACIEUSE, *quand le silence est à peu près rétabli, à Ramuntcho.*

Tu ne sais pas ce qu'il vient de nous dire, monsieur Armand, pour ton service militaire? Qu'on peut devancer l'appel — il t'expliquera mieux que moi — partir plus tôt, finir plus vite, gagner beaucoup de temps...

RAMUNTCHO

Mais oui, j'ai entendu quelque chose comme ça, moi aussi, tout à l'heure... Irribarren, qui revient du régiment, tu sais, vient de m'en causer. (*Au Parisien.*) Mais vous m'expliquerez en détails, vous, n'est-ce pas?

LE PARISIEN

Oh ! de tout mon cœur. La marche à suivre, quand vous voudrez, je vous la donnerai... Et même il y a encore un moyen de gagner plus de temps si vous voulez. Engagez-vous dans l'infanterie de marine ; vous irez aux colonies, vous verrez du pays — je crois savoir que ça ne vous déplaira pas — et vous serez congédié plus vite que dans la ligne.

RAMUNTCHO

Voir du pays, moi, je ne rêve que ça !...

Puisqu'il faut en passer par le service militaire, au moins que je le fasse en courant le monde !... (*A Gracieuse.*) Crois-tu qu'il en a de bonnes idées, monsieur Armand ! Gagner deux ans, trois ans peut-être, pour notre mariage ; et avec cela, voyager au loin !... Jusque chez les Chinois, on serait capable de m'envoyer, qui sait !... Ainsi, tu vois, je pourrais partir vers le milieu d'août, par exemple, après la fête d'Etchezar, quand la grande saison des parties de pelote serait à peu près finie... (*Gracieuse baisse la tête tristement.*) Qu'as-tu, Gatchutcha, je te vois toute sérieuse, à présent !

GRACIEUSE

Oh ! rien !

RAMUNTCHO

Mais si, ça te chagrine, ce que nous venons de dire.

GRACIEUSE

C'est cette idée des colonies qui me fait un peu peur, oui ! T'en aller si loin, dans ces îles... Et puis, rapprocher comme ça le moment de ton départ, tu t'étonnes si je me sens triste.

RAMUNTCHO

Puisque ça me ferait revenir plus vite, voyons !

LE PLUS ANCIEN DES JOUEURS, *rassemblant les partenaires pour reprendre le jeu.*

Allons, Ramuntcho, Arrochkoa !... Allons, monsieur le vicaire?

RAMUNTCHO, *assurant son gant d'osier.*

Quoi, déjà ! C'était mieux, pourtant, de laisser passer l'Angélus, qui va nous arrêter encore au milieu d'un point... voilà qu'il est presque midi, à l'église.

LE PARISIEN

L'Angélus, dites-vous, l'Angélus va vous arrêter?

RAMUNTCHO

Oui, à cause du signe de la croix... C'est l'usage au pays basque, vous ne saviez pas? Quand on entend l'Angélus, on laisse tomber la pelote pour se signer, tout le monde, vous allez voir. Et même, nous avons presque toujours, dans chaque village, un clairon qui sonne à ce moment-

là, comme pour les grands honneurs militaires ; comment appelez-vous cette sonnerie?

Il donne de nouveau sa veste à Gracieuse.

LE PARISIEN

Aux champs?

RAMUNTCHO

Oui, aux champs. Chez nous, à Etchezar, c'est ce vieux balafré, là-bas, qui a été trompette dans les zouaves d'Afrique au temps de sa jeunesse. (*Il s'en va pour reprendre sa place devant le fronton.*) Allons, à tout à l'heure !

La partie recommence.

SCÈNE III

GRACIEUSE, LE PARISIEN, DOLORÈS

GRACIEUSE, *pendant que la pelote recommence de voler en l'air, au Parisien.*

Ah ! Vous le connaissez déjà bien, mon Ramuntcho ! Lui parler de voyages, c'est tout de suite lui tourner la tête.

LE PARISIEN

Ce que j'en disais de l'infanterie de marine, c'était pour vous faire gagner des années à tous deux... Ça ne vous contrarie pas, au moins, que je lui en aie parlé?

GRACIEUSE

Non... Puisque ça lui fait tant de plaisir, à lui.

LE PARISIEN

Il est si attachant, votre fiancé, mademoiselle Gracieuse !... Son esprit est si ouvert pour tout comprendre. Un peu trop inquiet, même, peut-être. Il diffère des autres garçons d'ici, sa nature est à part.

GRACIEUSE, *avec mystère.*

A part, oui, vous avez raison, monsieur Armand ; vous avez deviné juste... C'est qu'en effet... je ne peux pas vous dire... Mais il n'est pas tout à fait quelqu'un de chez nous.

DOLORÈS, *survenant, arrache avec mauvaise humeur la veste de Ramuntcho des mains de Gracieuse, et la jetant sur une table.*

La veste de Ramuntcho, ça, je parie !... A la

fin j'en ai assez, moi, de vos manèges ensemble... Ce serait à faire croire aux gens que vous ètes des promis, Dieu me pardonne !... Allons, viens, ma fille...

Elle emmène Gracieuse en passant devant Franchita, qu'elle toise insolemment du regard.

L'Angélus commence à sonner. Tous les joueurs s'arrêtent et se découvrent. Le vieux clairon sonne aux champs. Tous les spectateurs se lèvent, les hommes ôtent leurs bérets. Chacun fait le signe de la croix.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

UNE CIDRERIE A ETCHEZAR

Toute petite pièce basse, avec de grosses solives enfumées. Murs blanchis à la chaux, avec des images de saints et de saintes dans des cadres. A gauche, une porte de sortie. Au fond, d'énormes tonneaux de cidre sont alignés. Tables et bancs de bois, grossiers. Itchoua, Arrochkoa, Florentino, les deux frères Iragola et les deux autres contrebandiers de la même bande sont ensemble à une table sur le devant de la scène. D'autres buveurs, dont deux douaniers, avec chacun sa couverture et son fourniment de nuit à ses côtés, sont assis à une table du fond. Des verres de cidre devant tout le monde. Au lever du rideau, tous chantent ensemble, sur un air grave et lent comme un air d'église la complainte de *Pello Joseppe.*

SCÈNE PREMIÈRE

ITCHOUA, ARROCHKOA, LES AUTRES CONTREBANDIERS ET LES DOUANIERS

ITCHOUA, *dès que le couplet de la chanson est achevé.*

C'est qu'il n'arrive pas, ce petit !... Presque une heure que nous l'attendons ; il se fiche de nous, ma parole !

PREMIER DOUANIER

Quel petit?

ITCHOUA

Ramuntcho, parbleu !

PREMIER DOUANIER

Ah ! la petite canaille, celui-là !

ITCHOUA, *avec fierté.*

Ah ! n'est-ce pas, hein? Un rude petit bonhomme ! Il en faudrait beaucoup, de gars comme lui, à Etchezar, pour vous donner du fil à retordre, tas de sales moineaux !

DEUXIÈME DOUANIER

Pour ça, il nous en a fait voir de toutes les couleurs, on ne peut pas dire le contraire !

ITCHOUA

Et faut espérer que c'est pas fini ; à son retour du service, je compte bien qu'il vous en fera voir d'autres !... Il ne crèvera pas dans les colonies, le petit, s'il y a un bon Dieu au ciel...

PREMIER DOUANIER

Ah! c'est vrai, j'ai entendu conter qu'il part pour le régiment.

ITCHOUA

Demain, oui. Et nous sommes venus pour boire à sa santé.

DEUXIÈME DOUANIER

Eh bien, moi aussi, tenez, je boirai à son bon voyage, tout douanier que je suis. C'est un vaillant, ce garçon, et nous trinquerons ensemble, si ça vous va.

ITCHOUA

Je vous crois que c'est un vaillant !... Et dire que c'était né, paraît-il, dans la soie et la dentelle, un gars de cette trempe ! Et que d'un peu plus ça ne servait qu'à faire un de ces petits rien du tout de la grand'ville, qui se mettent des lorgnons sur le nez !... Ç'aurait été trop malheureux tout de même !...

SCÈNE II

LES MÊMES, RAMUNTCHO

RAMUNTCHO, *entrant par la porte qui est au fond à gauche.*

Bonsoir, tous !... Un peu en retard, hein? Excusez-moi.

ARROCHKOA

Ah ! enfin !...

ITCHOUA

Ah ! le voilà pourtant qui arrive, notre soldat ! Assieds-toi, petit.

RAMUNTCHO

Faites excuse, Itchoua et la compagnie. Quand on doit partir pour trois ans, vous savez, on en a des choses à penser !... Et puis, il y a la mère surtout ; je ne voudrais pas la laisser trop longtemps seule, une veille de départ, vous comprenez... Dès que j'aurai bu un verre avec vous, je...

ARROCHKOA, *interrompant.*

Tu fileras, je m'y attendais... Je crois même que je me doute un peu du chemin que tu comptes prendre, en sortant d'ici... (*Ramuntcho le regarde sans répondre.*) Nous verrons ça à nous deux.

ITCHOUA

Trois ans, tu dis, mon fils? C'est long, trois ans d'affilée. Et que diable, pour revenir voir ta bonne amie, on te donnera bien une permission de temps en temps...

RAMUNTCHO

Oh! l'infanterie de marine, vous savez... Une fois parti, là-bas, dans ces îles...

ITCHOUA

On t'enverra loin tout de suite, tu crois?

RAMUNTCHO

A peu près sûr qu'on va m'envoyer à Madagascar, où il y a la guerre...

ITCHOUA, *à l'aubergiste, qui paraît sur la droite.*

Allons, je repaye une tournée de cidre. Envoyez, ma bonne dame... et à ces fichus douaniers aussi... faut que tout le monde vive !...

Madame Salaberry disparaît pour aller chercher le cidre.

PREMIER DOUANIER, *à Itchoua.*

C'est parce qu'on veut boire à la santé de ce garnement-là, qu'on ne vous refuse pas, sacré vaurien de fraudeur. Après, on va vous quitter, parce qu'il se fait temps d'aller prendre notre garde.

ITCHOUA

Ah ! pour ce que vous pincerez cette nuit, autant rester ici, vous pouvez m'en croire.

PREMIER DOUANIER

Qu'est-ce que vous en savez? Il n'y a pas que votre bande dans le pays, monsieur Itchoua, malgré qu'elle soit déjà de trop.

ITCHOUA

Rien ce soir, c'est moi qui vous le dis. Restez donc tranquilles où vous êtes. Nous sortirons,

nous autres, tout à fait sur le tard, quand madame la lune sera couchée ; mais ça ne vous regardera pas du tout ; c'est des choses que nous porterons en Espagne, et vous n'avez pas à fourrer votre nez là-dedans.

PREMIER DOUANIER

Ça, d'accord, ce n'est pas notre affaire ; c'est à débrouiller entre vous et les carabiniers.

DEUXIÈME DOUANIER

Qu'est-ce que vous porterez, s'il n'y a pas d'indiscrétion ?

Pendant le dialogue précédent, madame Salaberry a rempli tous les verres de cidre.

ITCHOUA

Des grandes caisses, mon vieux, qui ne pèseront pas ; la charge d'une petite demoiselle ; des falbalas de Paris, des modes, je ne sais quoi, des chapeaux à plumes pour les belles dames de Madrid.

Les deux douaniers se sont levés, avec leur verre à la main, et se sont approchés de la table des contrebandiers.

PREMIER DOUANIER, *choquant son verre contre celui de Ramuntcho.*

Allons, à ta santé, Ramuntcho ; à ton bon voyage !

Les deux douaniers choquent leurs verres à la ronde contre les verres des contrebandiers.

ITCHOUA, *tapant sur le ventre des douaniers.*

C'est pourtant vrai qu'ils ne sont pas trop vermines ces deux-là, pour des douaniers. (*S'adressant aux gens de la bande.*) Ainsi, tenez, vous me croirez si vous voulez, vous autres, eh bien, si, des fois, une nuit, au détour d'un chemin, je me voyais dans l'obligation de leur allonger un coup de couteau, ça me ferait tout de même quelque chose.

LES DOUANIERS, *chacun chargeant sur le dos son paquetage de nuit et sa couverture.*

Allons, bonsoir, messieurs, et merci de votre politesse.

LES CONTREBANDIERS

Bonsoir. Bonne chasse !

ITCHOUA

Couvrez-vous bien surtout : la nuit va être fraîche ; un rhume de cerveau est si vite pris...

Les douaniers sortent.

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* LES DEUX DOUANIERS

ITCHOUA, *à l'aubergiste, qui vient de reparaître.*

Madame Salaberry, donnez du cidre, donc ! Ne laissez pas, comme ça, nos verres vides. Il a l'air triste comme tout, ce petit, ce soir. Que diable, quand on est un soldat qui part pour la guerre, il faut faire meilleure figure !... Qu'as-tu, mon fils ? (*Moqueur.*) Je parie que c'est le chagrin de me quitter, pas vrai ?

RAMUNTCHO, *en riant.*

Ça d'abord... Mais autre chose avec, Itchoua, je vous l'avoue !

ITCHOUA

Trois ans, je comprends bien que c'est un peu long, oui... Et tu vas en trouver du change-

ment dans la bande, à ton retour, avec la maladie de se fiancer qui les a pris tous. Ton ami Arrochkoa sera père de famille, je parie, quand tu reviendras. Mais lui, du moins, il a du pain sur la planche... Tandis que Florentino, qui se marie, le mois prochain, tu te représentes ce mariage?...

FLORENTINO, *candide.*

Non, nous venons de décider, ma petite et moi, d'attendre le printemps, parce que nous n'aurons pas besoin, comme ça, d'acheter une couverture de laine pour notre lit...

ITCHOUA

Pas possible, vous avez eu cette prévoyance !... Ces petits-là, ça se marie comme les moineaux, qui font leurs nids sans penser à rien. Pas le sou plus l'un que l'autre. Pas trois chemises dans l'armoire pour changer quand il faut... Ah ! bast, ça se marie tout de même...

FLORENTINO

Ça ne nous empêchera pas d'être contents ensemble, allez !... D'abord, on ne peut plus se

passer l'un de l'autre, ainsi !... En travaillant bien tous deux, on arrivera toujours. (*Ramuntcho le regarde, tout songeur, la tête dans sa main. Florentino s'en aperçoit.*) Il ne fallait pas causer de nos mariages devant lui, qui va s'en aller, Itchoua. Vous voyez bien, ça lui fait de la peine...

ITCHOUA, *à Ramuntcho.*

Non, vrai, ça te chagrinerait ce que nous disons, mon pauvre Ramuntcho?... Est-ce que par hasard tu aurais eu en tête d'épouser déjà ta petite, qui doit jouer encore à la poupée?... Ah! par exemple!... Va-t'en donc aux colonies, ça te sera bien plus sain, à ton âge!... D'ici trois ans, ton goût aura eu le temps de changer, et le sien aussi, peut-être... C'est que je crois qu'il va pleurer, cet enfant, regardez-moi ces yeux!...

RAMUNTCHO, *avec impatience.*

Mais non, je ne pleure pas, non!...

ITCHOUA

Dame, mon pauvre petit diable, tu as voulu être Français, tu en portes la peine. Si tu

étais resté un sans-patrie comme avant, ça ne te serait pas arrivé. Regarde, on n'est jamais venu m'embêter pour le service militaire, moi qui te parle.

RAMUNTCHO

Possible, mais ce qui est fait est fait. Et si c'était à recommencer, je le ferais sans doute encore. D'ailleurs, Gracieuse l'a voulu comme ça, c'est pour lui obéir que je suis Français... Et puis, est-ce que je me plains de quelque chose, voyons !...

UN AUTRE CONTREBANDIER, *tout jeune, ton navré.*

Et moi qui serai marié avant la Noël ! J'aimerais pourtant bien mieux m'en aller avec Ramuntcho à Madagascar, tenez !

ITCHOUA, *ton de commisération profonde.*

Avant la Noël, marié !... Et, à vingt ans, faire une chose pareille !... Ah !... mon pauvre garçon !...

Il lui serre la main en condoléance.

LE CONTREBANDIER

Dame, il faut bien ! Le père m'avait dit « Toi,

mon aîné, tant que tu ne te marieras pas, je te préviens que je te donnerai un petit frère chaque année. » Et c'est qu'il l'aurait fait, savez-vous ! Or, nous sommes déjà quatorze, tous en vie.

ITCHOUA

Ah ! alors, oui, je comprends... Mais c'est égal, un qui se marie et qui ne voudrait pas, un qui voudrait se marier et qui ne peut pas, c'est trop de malheurs à la fois dans ma bande. Envoyez-nous d'autre cidre, madame Salaberry, pour effacer tout ça !

RAMUNTCHO, *à une petite servante qui vient pour remplir son verre.*

Non, merci !... Assez pour ce soir, je n'ai pas envie de me griser... Du reste, voici le temps que je rentre, pour aller retrouver la mère.

ARROCHKOA, *refusant à son tour.*

Pour moi de même, c'est assez ! (*Regardant Ramuntcho.*) J'ai besoin d'y voir bien clair, moi aussi, tout à l'heure.

La petite servante remplit les verres des autres.

ITCHOUA

Mais j'y pense : lui, Arrochkoa, qui est Français comme Ramuntcho, pourquoi donc ne fait-il pas de service militaire?

ARROCHKOA

Étant fils unique, je suis dispensé.

ITCHOUA

Dispensé? Eh bien, alors, celui-là, (*Il désigne Ramuntcho.*) pourquoi ne l'est-il pas?

ARROCHKOA, *avec embarras.*

C'est que... ce n'est pas la même chose, nous deux...

RAMUNTCHO

Ah ! tu peux dire, va, Arrochkoa, tu peux expliquer, je n'ai pas honte de ce que je suis. Ce n'est pas la même chose, nous deux, parce que, à l'état civil, moi, je n'ai pas eu de père ; alors, que maman reste seule, qu'elle n'ait plus de quoi vivre sans son fils, ça n'a pas d'importance, vous comprenez : c'est la loi qui est comme ça !

FLORENTINO *très bon.*

On ne parlait pas de ces choses pour te faire de la peine, Ramuntcho, je t'assure...

RAMUNTCHO

De la peine?... Oh ! vous ne m'en faites aucune, je suis fier et content de la mère que j'ai. Et, croyez bien, je ne la changerais pas pour la plus belle dame d'Etchezar, ni même de Saint-Jean-de-Luz !... (*Il se lève pour partir.*) Allons, je vais la retrouver à présent ! (*Il donne des poignées de main à la ronde.*) Bonsoir, tous, et merci !

ITCHOUA, *lui serrant la main.*

On te reverra encore demain, mon petit.

FLORENTINO, *de même.*

On ira te faire la conduite à la voiture.

Il se dirige vers la porte.

ARROCHKOA, *se levant pour le suivre.*

Moi aussi, je m'en vais. Bonsoir, tous ! (*A Ramuntcho qu'il arrête au seuil de la porte.*) Toi, où vas-tu ?

RAMUNTCHO

Eh bien, mais... chez moi, je rentre...

ARROCHKOA

Dis la vérité, ça vaudra mieux... Je le sais, va, je le sais depuis hier, où tu es si pressé d'aller...

RAMUNTCHO

Eh bien, oui, là, je vais où tu penses... lui faire mes adieux, à Gracieuse... (*Violent.*) Tu ne vas pas m'empêcher d'y aller au moins, quand je pars demain !...

ARROCHKOA

T'en empêcher, non ; mais j'irai avec toi, voilà tout... A présent, file, je te suis...

Ils sortent.

ITCHOUA, *moqueur.*

Qu'est-ce qu'ils ont, ces deux enfants? Ça ne va déjà plus entre beaux-frères?...

Il commence à chanter Pello Joseppe, *que tous les autres reprennent en chœur.*

Rideau.

La chanson de *Pello Joseppe*, continuée à l'orchestre, se noie dans le prélude du tableau suivant.

DEUXIÈME TABLEAU

LE JARDIN DE GRACIEUSE

Même décor qu'au premier tableau du deuxième acte. C'est la nuit La grande pleine lune est dans le ciel, près du sommet de la montagne Au lever du rideau, Gracieuse est seule, regardant, comme quelqu'un qui attend, du côté gauche par où Ramuntcho a coutume de venir et de s'en aller. Mais Ramuntcho et Arrochkoa arrivent ensemble du côté opposé, par la droite, et, marchant à pas de loup, viennent la surprendre.

SCÈNE PREMIÈRE

RAMUNTCHO, ARROCHKOA, GRACIEUSE

ARROCHKOA, *gaîment, à Gracieuse.*

Ce n'est pas de ce côté que tu l'attendais à paraître, hein, petite sœur?... Et, de me voir arriver avec lui, j'imagine que tu en es pas mal attrapée... Ah ! vous m'avez roulé pendant des mois tous les deux, et, si ce n'était pas qu'il va partir, ton Ramuntcho, je lui aurais donné une belle chasse, je t'en réponds. Moi qui vous

prenais pour des petits saints, jusqu'à hier où j'ai entendu tout...

GRACIEUSE, *en grande confusion.*

Tu as entendu, quoi, mon frère?

ARROCHKOA

Tout, je te répète... Tout ce que vous disiez, pas perdu un mot. Assis là, bien à mon aise, dans les touffes de buis... Et c'est justement parce que j'ai *tout* entendu — tu me comprends bien, Gracieuse — que je vous tiens quand même pour de braves enfants et que je ne me fâche qu'à moitié...

GRACIEUSE

Pas même à moitié, ne te fâche pas, Jean, mon frère. Ne sois pas méchant pour lui, pour moi, puisque c'est notre dernier soir.

ARROCHKOA

Du diable si j'ai l'air de quelqu'un qui fait le méchant, par exemple, quand c'est moi qui te l'amène... Eh ! je le sais bien, parbleu, que c'est votre dernier soir, sans quoi il ne serait

plus entré ici, ce farceur-là, non, pour sûr !... De plus, comme je comprends que je vous gêne, je veux bien vous laisser seuls un petit moment.

GRACIEUSE

Tu ne nous gênes pas, Jean... et je te remercie d'être venu avec lui, au contraire.

ARROCHKOA, *en riant.*

Au contraire, dis-tu?... C'est bien gentil à toi, ça, mais je ne m'y laisse pas prendre.

RAMUNTCHO

Tu peux le croire, Jean, tu ne nous gênes pas. Nous ne voulons rien faire de mal, rien dire de mal... Que tu sois là, au contraire, ça prouve que tu consens, pour ta part, à notre mariage et que tu nous regardes comme des promis... Tu permettras bien qu'on s'embrasse, devant toi, au moment de se quitter pour si longtemps, et nous ne demandons rien de plus...

ARROCHKOA

Allons, vous êtes deux petits enjôleurs... Mais, c'est égal, comme je me sens de trop dans

vos adieux, je vais vous donner cinq minutes pour vous conter vos jolies histoires ; j'ai confiance en vous pour cinq minutes, vous m'entendez... (*A Gracieuse.*) La mère est couchée depuis longtemps, sans doute?

GRACIEUSE

Oh ! tu penses !

ARROCHKOA

Donc, je rentre dans ma chambre, le temps d'allumer une cigarette et puis je reviens, et je le mets à la porte, ton galant, mais cette fois pour tout à fait.

Il ouvre doucement la porte de la maison avec sa clef.

GRACIEUSE

Merci, Jean, tu es bon...

Elle et Ramuntcho se tiennent maintenant par la main.

RAMUNTCHO

Merci, Jean.

Arrochkoa est rentré et a refermé la porte derrière lui.

SCÈNE II

RAMUNTCHO, GRACIEUSE

GRACIEUSE

Comment a-t-il pu se glisser, là, dans le buis, sans que je n'aie rien entendu, moi qui veillais depuis neuf heures, hier au soir.

RAMUNTCHO

Oh ! pour ce qui est d'arriver sans faire de bruit, il est de la bande d'Itchoua, c'est tout dire... Ça nous connaît, ça, de marcher en tapinois, tu dois bien penser... C'était celui dont j'avais tout le temps peur, rien que de lui... Heureux encore qu'il ne nous ait pas pris plus tôt, tiens, depuis quatre mois que ça dure !... Et il a été bien gentil, on ne peut pas dire le contraire...

GRACIEUSE

Gentil, oui... Mais quand même, comme elle va être raccourcie notre soirée d'adieu !... Sans lui, nous aurions pu rester tard ; l'air est si doux justement, on se croirait en plein été.

RAMUNTCHO

Ah çà ! oui, ça nous écourte bien notre causerie, qui cependant n'est pas près de recommencer... Tout de même, on s'assied un peu sur notre banc, pour la dernière fois, Gatchutcha?... On a le temps, si tu veux.

GRACIEUSE

Oui, mon Ramuntcho, on s'assied, pour la dernière fois, je veux bien... Passe ton bras comme d'habitude... (*Ramuntcho passe le bras derrière la taille de Gracieuse.*) et que j'appuie encore ma tête, là, sur ton épaule.

Gracieuse appuie la tête sur l'épaule de Ramuntcho. Ramuntcho penche la tête, pour appuyer la joue sur le front de Gracieuse.

RAMUNTCHO, *après un silence.*

Eh bien, lui as-tu enfin parlé, à ta maman, de l'oncle Ignacio, comme tu m'avais si bien promis hier?

GRACIEUSE

Non, je ne lui ai pas parlé...

RAMUNTCHO

Oh !... moi qui aurais tant voulu savoir un peu, avant de m'en aller du pays... Avec une parole pas trop mauvaise de ta mère, je serais parti moins triste, vois-tu...

GRACIEUSE

J'ai eu peur, mon bien-aimé... Lui parler moi-même, ou lui faire parler par mon frère, je n'ai osé ni l'un ni l'autre... C'est que, comment lui expliquer que je sais toutes ces choses, moi, puisque je suis censée ne plus causer avec toi jamais, et qu'elle m'en a fait défense?... Je lui aurais donné soupçon, tu vois bien, et songe un peu, si elle m'avait enfermée pour ce dernier soir...

RAMUNTCHO

C'est vrai, Gatchutcha. C'est toujours toi qui as raison, tiens !...

GRACIEUSE

Oh ! demain, je n'hésiterai plus... car, alors, quand tu auras quitté le pays, tout me sera

égal. Et je ne lui ménagerai rien, je t'assure ; même nos rendez-vous du soir, je les lui conterai s'il faut, pour lui donner un peu plus à penser...

RAMUNTCHO

C'est ça ! Et tu me feras savoir, tout de suite, sur une lettre, ce qu'elle aura dit... On pourra s'écrire souvent, puisque ton frère a promis de nous les faire passer, nos lettres. C'est déjà un grand point, tu ne trouves pas, qu'il soit décidément pour nous, Arrochkoa.

GRACIEUSE

Il est si changeant, mon pauvre frère, si peu sûr, quoiqu'il soit bien bon, je ne dis pas. A la pelote, voilà deux dimanches que tu joues comme les tout à fait grands joueurs de notre pays ; alors, ça le passionne, il est tout feu tout flamme pour toi, dans ce moment... Mais, suppose que tu perdes ta force et ton adresse, ou bien que ça aille mal pendant ton service militaire, qu'il t'arrive des ennuis... Dans ce cas-là, plus personne. Il est juste l'opposé de moi, car tu sais bien, plus tu serais malheureux ou malade, ou abandonné, moi au contraire,

plus je t'aimerais. (*Ils s'embrassent.*) Je n ai aucun espoir, mon Ramuntcho, que tu reviennes ici en permission, pendant ton temps de service... Si on t'envoie dans ces colonies, là-bas, comment veux-tu?...

Gracieuse, depuis le commencement du dialogue, a coupé une longue tige d'herbe avec laquelle elle joue, chasse les moustiques de ses mains et de son visage.

RAMUNTCHO

Moi de même, pour te dire vrai, je n'y crois plus beaucoup, à ces permissions... D'ailleurs, on dit qu'il y a la guerre du côté de Madagascar ; on y envoie toute l'infanterie de marine, ce sera le pays où j'irai sans doute, et c'est si loin !...

GRACIEUSE

Non, j'en ai fait mon deuil, va !... C'est pour trois ans qu'on va se dire adieu... Toi, tu auras le voyage qui te changera les idées : toutes ces choses nouvelles que tu vas voir, qui te tourneront la tête...

RAMUNTCHO, *interrompant.*

Et tu te figures que je n'aurai pas le mal du

pays... les soirs, quand je me sentirai perdu, de l'autre côté de la terre...

GRACIEUSE

Un peu, je ne dis pas... Mais les garçons, ça n'est jamais comme nous autres... Tandis que moi, toute seule, dans Etchezar où tu ne seras plus... Trois fois voir fleurir les arbres, trois fois voir tomber les feuilles et arriver l'hiver... Dire que j'aurai presque dix-neuf ans faits quand tu reviendras...

RAMUNTCHO

Et moi vingt-deux... Quand on y pense trop, on se dit que ça n'arrivera jamais, ce retour... Une chose dont je voulais te parler, Gatchutcha, avant de partir... Quand nous serons mariés, nous irons, comme nous en sommes convenus, chez l'oncle, aux Amériques, où j'aurai mon plus grand travail. Mais je ne voudrais pas faire comme tant d'autres « Américains » de par ici, qui ne reparaissent au pays que quand ils sont vieux. J'en aurais trop de chagrin. Nous reviendrons souvent, dis ?

GRACIEUSE

Bien sûr.

RAMUNTCHO

Alors, je voudrais que nous gardions une maison à Etchezar pour y être encore chez nous, si c'est ton idée comme la mienne.

GRACIEUSE

Bien sûr, c'est mon idée.

RAMUNTCHO

Alors, où demeurerons-nous dans le bourg ?

GRACIEUSE

Mais chez toi, puisque la maison de maman sera pour mon frère et Pantchika ; chez toi, j'avais déjà pensé.

RAMUNTCHO

Ah ! oui, moi aussi, j'avais pensé de même... Seulement, je craignais que tu ne te trouves bien triste d'être, comme ça, un peu loin de la paroisse et de la place.

GRACIEUSE

Oh !... avec toi, trouver quelque chose triste ?

RAMUNTCHO

Alors, on renverrait ceux qui demeurent en haut, dis, et on prendrait la grande chambre qui regarde la route d'Hasparitz. Cela me fait tant de plaisir, tiens, que tu veuilles de ma vieille maison. C'est que, pour dire vrai, je l'aime, cette maison, comme on aimerait une personne, j'aurais un chagrin trop grand de la quitter pour tout à fait. A présent, ne parlons plus, Gatchutcha, si tu veux, ne disons plus rien. Les minutes sont bientôt passées, ton frère va venir. A quoi bon parler, puisque nous pensons toujours de même sur toutes choses, c'est du temps perdu pour s'embrasser, et voilà tout... Et puis, on pourra s'écrire, tandis que s'embrasser, on ne pourra plus.

Il serre Gracieuse dans ses bras. Tous deux restent enlacés, bouche contre bouche, pendant un moment de silence. Et puis, de l'intérieur de la maison, on frappe deux coups avec le doigt contre la porte. Alors, ils se séparent et se redressent, corrects sur leur banc.

SCÈNE III

LES MÊMES, ARROCHKOA

ARROCHKOA, *qui avait frappé, ouvre la porte.*

Allons, mes petits, voilà Croquemitaine qui arrive... et qui a frappé bien gentiment, s'il vous plaît, avant de paraître... En route, Ramuntcho, les minutes de grâce sont dépassées... Embrassez-vous, quoique... je m'imagine bien, c'était déjà ce que vous étiez en train de faire... Enfin, embrassez-vous une fois de plus, je permets... et puis, toi, file...

GRACIEUSE, *à Arrochkoa.*

As-tu quelque chose à faire à cette heure-ci, Jean ?

ARROCHKOA

Moi ? Me coucher, c'est tout...

GRACIEUSE

Eh bien, allons tous deux le reconduire un peu, Ramuntcho, jusqu'à moitié chemin de chez lui.

Ne me refuse pas cela, Jean, pour notre dernier soir. Nous nous donnerons le bras comme des promis et tu marcheras à côté de nous... Les autres fiancés d'Etchezar font tant qu'ils veulent leurs promenades, au beau soleil, sur les routes. Nous qui devons nous cacher, hélas ! ce sera à la belle lune ; mais au moins nous nous serons promenés bras dessus, bras dessous, une fois dans notre vie, et après ce sera fini pour trois années. (*Elle prend le bras de Ramuntcho.*) Dis, tu veux bien, Jean ?

ARROCHKOA

Ce qu'ils me font faire, ces deux enfants-là... Soit !... Mais, jusqu'à la croix, au tournant du chemin, pas plus loin, vous m'entendez ?...

GRACIEUSE

Pas plus loin, non... Mais on ira tout doucement, tout doucement, pour que cela dure un peu...

Elle jette sa tige d'herbe dans l'allée.

RAMUNTCHO

Oh ! où l'as-tu jeté, ton brin d'herbe ! Moi,

qui le voulais, pour l'emporter aux colonies... Ah ! le voilà.

Il se baisse et le ramasse par terre. Arrochkoa et Gracieuse, au bras de Ramuntcho, s'acheminent très lentement dans l'allée pour sortir par la droite.

GRACIEUSE, *à son frère.*

Tu nous as donné ta parole pour les lettres, Jean, et sans toi, tu sais, nous ne pourrions même pas nous écrire. Maintenant, si tu veux nous faire tout à fait plaisir, promets-nous, dis, de les laisser cachetées.

RAMUNTCHO, *à Arrochkoa.*

Oui... sans cela, tu comprends, ce n'est plus la même chose du tout...

ARROCHKOA, *en riant.*

Voilà une autre histoire : il faut qu'elles soient cachetées, à présent !... Oh ! je me figure ce que ça doit être, ces grands secrets : « Je t'embrasse, tu m'embrasses, nous nous embrassons, je te rembrasse. » (*Ils sont tout près de disparaître tous les trois dans les feuillages, s'en allant très doucement.*) Eh bien, oui, je ne les ouvrirai pas vos lettres ; je promets ça, encore...

Rideau.

TROISIÈME TABLEAU

Devant la maison de Ramuntcho. Sorte de petite terrasse au bord de la route, entourée d'un mur très bas sur lequel on peut s'asseoir. Elle est plantée de quatre platanes, aux branches arrangées en berceau. A gauche, la maison. A droite un petit portillon de sortie donnant sur la route qui est en contre-bas d'environ un mètre. Dans le fond on aperçoit les montagnes, les bois, la cime de la Gizune. La maison est blanchie à la chaux, porte et contrevents verts ; elle est entourée de dahlias, d'hortensias, de géraniums grimpants, de toutes sortes de plantes fleuries très soignées. Au premier étage un balcon de bois peint en vert et tout enguirlandé de graines qui sèchent au soleil, chapelets de piments rouges, etc. La chatte Rosette est endormie sur le petit mur. Deux paquets de voyageur, dans des mouchoirs noués, et un bâton sont posés près d'elle. Il est environ cinq heures du soir, un jour d'août, par beau temps.

SCÈNE PREMIÈRE

RAMUNTCHO, FRANCHITA

RAMUNTCHO, *retirant divers objets des paquets.*

Non, c'est trop d'affaires, ça, maman... Quel besoin ? Avec un rechange, j'en aurai bien assez, allez, puisqu'on va me donner mes habits de soldat aussitôt que je serai arrivé au corps... Et des provisions de voyage, c'est trop aussi : je

n'aurai pas beaucoup d'entrain à manger, pas grand appétit, non, vous pouvez croire... (*Tout en parlant, il a continué de réduire les paquets et il les réunit en un seul.*) Là, ceci et mon bâton, j'en ai tant qu'il m'en faut.

FRANCHITA, *les yeux rougis de larmes.*

Où t'attend-il, Arrochkoa, avec sa voiture ?

RAMUNTCHO

Au coin de la place, devant l'église... Je suis content qu'il ait eu cette idée, de me conduire lui-même, à mon grand départ du pays ; cela fera bon effet, tu comprends, pour le monde, de nous voir ensemble. Mes camarades y viendront, je pense, sur la place, me serrer la main... C'est vers sept heures que mon train passe à Saint-Jean-de-Luz... A cinq heures, j'ai promis à Arrochkoa d'être prêt. (*Il regarde sa montre.*) Nous avons encore quelques minutes, maman, cinq ou six minutes tranquilles, devant nous. (*Ils s'asseyent tous deux sur le petit mur, près de la chatte et du paquet de voyage.*) Vous voyez, il vous reste le temps de me dire ce que vous vouliez. Dites-le vite, ma bonne mère ; j'aurai

l'esprit plus en repos, quand je saurai ce que c'est.

FRANCHITA

Si tu crois qu'il ne m'en coûte pas, mon pauvre enfant, d'avoir l'air de te faire des reproches à un moment pareil...

RAMUNTCHO

Des reproches !... Il ne me semble pas en avoir mérité... Enfin, dites, ma bonne mère...

FRANCHITA

Depuis quelques mois, mon fils, quand tu rentres tard, le soir, et que tu n'as pas d'affaires avec Itchoua, où vas-tu, où passes-tu ton temps ?

RAMUNTCHO

Mon Dieu, je ne me rappelle pas bien, moi, où j'ai pu aller... A la cidrerie, peut-être, quelquefois, avec des camarades...

FRANCHITA

Ne mens pas, mon fils... Hier, avant-hier, je t'ai suivi de loin... Tu lui tournais le dos à la

cidrerie ; tu prenais le chemin de chez les Detcharry... Où allais-tu ? réponds-moi !

RAMUNTCHO, *après un silence.*

Eh bien, ma mère, puisque vous voulez le savoir... J'allais chez elle... Après tout, ce n'est pas une grande faute, puisque — ne vous l'ai-je pas dit — nous avons échangé notre parole de fiançailles tous les deux... Depuis ce printemps, depuis que sa mère nous empêche de causer dans le jour, nous avions, comme ça, nos rendez-vous à la nuit tombée...

FRANCHITA, *effarée.*

La nuit, vos rendez-vous ?... Et des soirs, si tard, quelquefois jusqu'après le couvre-feu sonné, c'est donc bien avec elle que tu restais ?

RAMUNTCHO, *tranquille.*

Mais oui, ma mère...

FRANCHITA, *se levant.*

Mon Dieu ! mon Dieu !... Et qu'avez-vous fait ensemble? Dis-moi la vérité, Raymond, qu'avez-vous fait de mal ?

RAMUNTCHO, *avec grande candeur*

De mal ?... Oh ! mais rien, ma mère, rien de mal, je vous jure...

FRANCHITA, *après l'avoir bien regardé dans les yeux, debout, devant lui, se penche pour l'embrasser au front, convaincue et calmée.*

Ah ! j'ai eu peur ! tiens !... (*Très douce.*) Mais c'est un peu mal tout de même, vois-tu, mon enfant... Tu n'entrais pas dans sa chambre, au moins ?

RAMUNTCHO

Non ! on se rencontrait dans le jardin.

FRANCHITA

Que quelqu'un vous ait découverts, songe un peu !... Car enfin, c'est encore bien loin, votre mariage, en admettant qu'il se fasse un jour...

RAMUNTCHO

Mais c'est comme s'il était fait, ma mère, puisque vous, vous voulez bien d'elle pour fille.

FRANCHITA

Ça, tu le sais bien...

RAMUNTCHO

Alors, qui donc aurait la force d'empêcher, je vous prie ? (*En souriant.*) C'est fini les reproches que vous avez à me faire ? C'est tout ?

FRANCHITA, *essayant de sourire aussi.*

Oui, mon bien-aimé, c'est tout.

RAMUNTCHO, *se levant, après avoir regardé sa montre.*

Allons, c'est l'heure, ma bonne mère... Disons-nous adieu.

FRANCHITA

Embrassons-nous ici avant de partir, oui, mais j'irai t'accompagner jusqu'à la voiture... D'abord je ne voulais pas, par crainte du monde qui sera là... Maintenant, j'aime mieux... Ce sera toujours un moment de plus, pendant lequel je verrai mon fils.

RAMUNTCHO

Non, ma bonne mère, je vous en prie... C'est moi, à présent, qui ne veux plus.... Vous pleureriez là-bas, et alors, pour sûr, moi, je pleurerais aussi, devant tous les camarades qui seront sur la place pour me faire la conduite... Un soldat ne doit pas pleurer, vous savez bien.

FRANCHITA

Eh bien, je ne pleurerai pas...

RAMUNTCHO

Est-ce que vous pourrez vous en empêcher, voyons !... Et puis, quand même, rien que de vous voir là, je ne me sentirais pas le cœur trop solide, moi... Il faut garder les apparences, quand on part pour le régiment... A notre pauvre Rosette, aussi, je vais dire bonjour, tenez... car dans trois ans, je pense bien qu'elle sera morte... Ça ne vit pas bien vieux, les chats... (*Il caresse de la main la tête de la chatte endormie sur le petit mur.* Adieu, Rosette !...

Il tend les bras à sa mère, et tous deux restent une minute enlacés. Gracieuse paraît dans le fond, à gauche, arrivant par derrière la maison.

SCÈNE II

LES MÊMES, GRACIEUSE

FRANCHITA, *la première, apercevant Gracieuse.*

Gracieuse !

GRACIEUSE, *courant à eux.*

Oui, j'ai enjambé le petit mur, par derrière, pour éviter de passer dans la rue... Quand il sera parti, lui, je m'en retournerai par le même chemin.

Ramuntcho, sans rien dire, les prend dans ses bras, toutes les deux ensemble.

FRANCHITA

Et ta mère, ma pauvre petite, tu n'as pas peur que...

GRACIEUSE

Maman, elle est sortie. Elle est chez les Dargaignaratz ; pour rentrer, elle passera ici, devant, je la verrai venir, j'aurai le temps de me sauver... Ah ! ce n'est pas pour moi, car à présent je n'ai

plus peur de rien... Quand il sera parti, lui, qu'on m'enferme, qu'est-ce que ça peut me faire ?... C'est à cause de vous, plutôt... Elle est si violente, ma pauvre maman. Si elle m'apercevait ici, dans sa colère, elle serait capable... je ne sais pas, moi... de vous injurier, peut-être...

RAMUNTCHO, *à Gracieuse.*

Je n'espérais pas qu'on se reverrait, Gatchutcha, tiens !

GRACIEUSE

Comment est-ce que j'aurais eu le courage... Le savoir encore là, si près !... Tu lui as tout conté, à ta maman, n'est-ce pas ?... Nous n'avons plus rien à ménager, aujourd'hui, et puis, elle est bonne, elle, madame Franchita, on peut lui parler en confiance.

FRANCHITA, *très douce.*

Il vient de tout me conter, oui... Oh ! ce n'est pas bien, allez, ce que vous avez fait, mes pauvres petits... D'abord on aurait pu penser de vous bien des choses... qui heureusement n'étaient pas... Mais enfin, laissons ça... Ce n'est point

l'heure de vous gronder, je ne m'en sentirais pas la force... Que j'aie seulement la joie de voir votre mariage à son retour, je ne demande rien de plus dans ce monde.

GRACIEUSE

Oh ! n'ayez point de crainte, madame Franchita, vous le verrez !... Si, du moins, vous voulez bien de moi pour fille ?...

FRANCHITA, *l'embrassant.*

Oh ! ma chère petite, de tout mon cœur.

GRACIEUSE

Eh bien, alors, c'est tout comme si c'était fait... On attendra, tant qu'il faudra attendre, même jusqu'à mes vingt et un ans, si ma pauvre mère ne veut pas nous céder... Mais on en mourrait tous les deux, s'il ne se faisait pas, notre mariage ; je le connais assez, à présent, mon Ramuntcho, pour dire ça de lui, comme je le dis de moi-même... Tiens ! la voilà, maman, qui tourne là-bas au bout du sentier... (*A Ramuntcho.*) Embrassons-nous vite, et devant

madame Franchita, notre mère, sans nous cacher de rien, puisque nous sommes des promis. (*Elle tend les bras à Ramuntcho. Ils s'embrassent longuement. Puis elle se dégage et se sauve, par derrière la maison, dans le sentier de branches qu'elle avait pris pour venir. En s'en allant.*) Je prierai tant pour toi, tous les jours, qu'il ne t'arrivera que du bonheur, va, mon Ramuntcho.

Elle disparaît.

SCÈNE III

RAMUNTCHO, FRANCHITA

RAMUNTCHO, *embrassant tendrement sa mère.*

Allons, vite, ça nous fait trop de mal à tous deux, vite que je m'en aille... Il est l'heure bien passée... (*Il jette sur ses épaules son bâton avec son petit paquet de voyage au bout ; il embrasse sa mère encore une fois et se sauve en courant. Déjà dans le chemin, il se retourne.*) Je reviendrai

avec des galons de sergent sur ma manche, vous m'entendez, ma bonne mère...

Il envoie encore un adieu de la main et continue sa route. Franchita reste debout, le front appuyé sur un tronc d'arbre pour le suivre des yeux. On aperçoit Dolorès qui arrive par le même chemin, croise Ramuntcho, le regarde de haut, et continue sa route pour venir passer devant la maison.

SCÈNE IV

FRANCHITA, DOLORÈS

Dolorès, marchant lentement, passe devant la maison, s'arrête presque pour dévisager Franchita, avec une triomphante ironie.

FRANCHITA

Qu'est-ce qu'elle a, pour me regarder comme ça, cette femme ?

DOLORÈS

Il ne viendra pas faire sa cour, ce soir, l'amoureux, hein ?

FRANCHITA

Ah ! tu le savais donc, toi, alors, qu'il venait voir ta fille ?

DOLORÈS

Eh ! tu le savais avant moi, je pense, toi, l'éhontée, qui l'envoyais chez nous... Du reste, on comprend que tu ne sois pas difficile sur les moyens, après ce que tu as fait dans les temps... (*M. le curé d'Etchezar arrive par le fond, venant voir Franchita. Dolorès se retournant avant de disparaître.*) Non, ma fille épousant ce bâtard sans le sou, voyez-vous ça !

FRANCHITA, *frémissante de l'insulte.*

Eh bien, j'ai idée que si, moi ! qu'elle l'épousera quand même !... Essaye donc, tiens, de lui en proposer un autre de ton choix, pour voir !

DOLORÈS

Oh ! je le sais, que vous me l'avez ensorcelée, ton fils et toi... Un autre, non, je ne lui en proposerai peut-être pas un autre... Mais quand même il ne l'aura pas, ton Ramuntcho... Je la connais, ma fille, vois-tu, et le moyen,

je saurai le trouver... Je m'entends... suffit !...

Dolorès disparaît en ricanant. M. le curé arrive devant le portillon de la terrasse.

SCÈNE V

FRANCHITA, M. LE CURÉ

FRANCHITA, *apercevant le curé.*

Oh ! monsieur le curé, vous étiez là, vous entendiez !... J'en ai encore plus de honte !...

M. LE CURÉ, *entrant sur la terrasse.*

Je venais, ma pauvre enfant, parce que je vous sais dans la peine... J'ai attendu qu'il soit parti, lui, pour ne pas vous déranger, les derniers moments... Et, quand je l'ai vu passer, ce brave enfant, avec son petit paquet à l'épaule, j'ai pensé que c'était mon heure...

FRANCHITA, *toute tremblante et agitée.*

Ainsi me voilà devenue une femme qui se

dispute dans la rue, moi !... Et il a fallu que vous entendiez ça, vous, monsieur le curé !

M. LE CURÉ

Oh ! je sais bien que ce n'est pas dans votre habitude, allez... Si toutes mes paroissiennes savaient se tenir aussi dignes que vous... Mais aujourd'hui vous êtes hors de vous-mêmes, et cela est bien excusable...

FRANCHITA

Tenez, je suis toute tremblante et je n'ai pas de larmes !... Elle m'a coupé les larmes, cette Dolorès, les bonnes larmes qui allaient venir... J'ai tant besoin de pleurer, et je ne peux pas...

M. LE CURÉ

Essayez de prier, mon enfant. Tout s'apaise dans la prière.

FRANCHITA

Oh ! prier, moi !.. J'ai essayé si souvent, chaque fois que vous me l'avez commandé ! Mais on ne m'écoute pas quand je prie : il y a longtemps que l'espérance s'en est allée de mon âme !

Trois ans sans le voir, mon bien-aimé, qui a disparu, là, au tournant du chemin !... Trois ans !... comment voulez-vous que j'aie du courage ?... Et c'est son malheur que je viens de faire, vous m'entendez, en parlant à cette femme qui est capable de tout ; maintenant, elle va être obstinée, butée avec son entêtement de démon que je connais si bien depuis notre enfance... Je sens que c'est fini... Et lui, mon bien-aimé qui s'en va si confiant dans le retour ! Sa mère, sa mauvaise mère, à peine s'il est parti, achève de gâcher sa vie... C'est aujourd'hui que mon vrai châtiment commence, car je vous dis que je viens d'attirer le malheur sur lui, monsieur le curé !

M. LE CURÉ, *la prenant doucement par la main pour la faire asseoir sur le rebord de la terrasse.*

Allons, asseyez-vous là, vous êtes toute brisée, toute chancelante, toute... Vous aviez apporté votre rosaire ; c'était bien avec l'intention de prier pour celui qui s'en va. Alors, priez, je vous le commande encore. (*Gracieuse reparaît, écartant sans bruit les branches du sentier*

par où elle était partie.) Dites trois fois le *Pater*, là, bien doucement, et vous verrez que le calme reviendra dans votre pauvre âme...

Gracieuse s'approche sans que Franchita ni le curé l'aient aperçue.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GRACIEUSE

FRANCHITA, *qui obéit machinalement, son rosaire entre les doigts.*

Pater noster, qui es in cœlis, fiat voluntas tua... (*Elle se lève dans une exaltation de désespoir.*) Prier, non, tenez, je ne peux pas, ni prier, ni pleurer... Je ne peux pas... je ne peux pas...

Elle jette le rosaire qui va tomber dans l'herbe.

GRACIEUSE, *prenant dans ses bras Franchita qui tressaille en la revoyant.*

Vous voyez, je suis revenue... Tant pis, tout m'est égal !... Avec moi, vous prierez, dites ? Avec moi, qui suis déjà comme votre fille, à présent, vous ne refuserez pas ?...

FRANCHITA, *égarée, la regardant.*

Avec toi, oui... Avec toi, prier pour lui... oui, je veux bien...

Vaincue, elle laisse tomber sa tête sur l'épaule de Gracieuse et fond en larmes.

M. LE CURÉ, *à Gracieuse.*

Ma chère petite, soyez bénie, vous, pour ce que vous venez de faire... Soyez bénie !...

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

Dans la maison de Ramuntcho, la chambre de sa mère Franchita. Murs blanchis à la chaux, avec des images de saints dans des cadres, chaises et fauteuils de paille. A droite, une grande cheminée à la mode ancienne, le manteau très élevé, garni d'une dentelle en papier à festons, et supportant des chandeliers en cuivre, des bouquetiers, des tasses. Une commode, avec une statue de la Vierge entre deux bouquetiers. En avant et à gauche, un grand lit avec des rideaux de perse à fleurs, dans lequel Franchita est couchée ; près d'elle, une petite table où il y a des remèdes, une tasse, et des lettres sous un chandelier. De chaque côté de la chambre, des fenêtres dont les contrevents sont fermés et donnent de l'obscurité. Au fond, une très large porte vitrée, donnant sur la campagne que l'on devine éclairée par le soleil, bien qu'il fasse sombre dans la chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCHITA, *dont la chevelure est devenue grise,* LA VIEILLE PILAR, DOYAMBORU

FRANCHITA, *d'une voix très affaiblie.*

Pilar, quelle heure est-il ?

PILAR, *qui regarde à une montre pendue au mur.*

Pas encore trois heures, ne vous tourmentez pas.

FRANCHITA

Pas encore trois heures !... La vérité, pas encore trois heures ?

PILAR

Mais oui, puisque je vous dis... Et vous voyez bien, les vêpres n'ont pas commencé de sonner.

FRANCHITA

Ah ! elles ne vont pas vite, aujourd'hui, les heures !... Mettons qu'il soit arrivé à Saint-Jean-de-Luz pour midi... Il aura déjeuné, avant de faire cette longue route à pied. Donc, reparti vers une heure... J'espère qu'il n'a pas perdu ses bonnes jambes, mon cher fils... Tout de même, oui, c'est à peine s'il pourrait être ici, à peine, à peine...

PILAR

Bien sûr !... Allons, ne vous agitez pas, avec tant de fièvre que vous avez.

FRANCHITA

Oui, je crois que j'ai plus de fièvre qu'hier... Pilar, donne-moi un peu d'eau fraîche. Je n'avais

pas encore senti autant qu'aujourd'hui ce feu qui me brûle... (*Pilar lui donne à boire.*) Pilar, relis-moi, je te prie, sa dernière dépêche, qui est là, tiens, sous le chandelier.

PILAR *met ses lunettes et lit.*

« Paquebot arrivé Marseille. Serai Saint-Jean-de-Luz demain dimanche par express. »

FRANCHITA

Oui, c'est bien cela ; aujourd'hui, midi, à Saint-Jean-de-Luz... Puisque tu as mis tes lunettes, ma bonne Pilar, relis-moi sa dernière lettre de Madagascar ; pas toute la lettre si cela te fatigue, mais seulement le passage sur la prise de voile de Gracieuse.

PILAR, *prenant une lettre sous le chandelier.*

Celle-ci ?

FRANCHITA

Oui.

PILAR, *assujettissant ses lunettes, commence à lire.*

« Tamatave, le 2 octobre. — Ma bonne mère, c'est par le courrier du... »

FRANCHITA

Non, commence en haut de la seconde page, c'est là...

PILAR, *après avoir tourné la page.*

« Je viens de vous laisser un mois sans nouvelles, ma bonne mère... » Là, n'est-ce pas ?

FRANCHITA

Oui.

PILAR, *lisant.*

« Je viens de vous laisser un mois sans nouvelles, ma bonne mère, pardonnez-moi, c'est le courage qui m'a manqué pour écrire. Depuis le commencement de l'année, j'étais déjà bien dans l'angoisse de ne plus recevoir ses lettres, et de ce parti pris que vous aviez de ne me parler jamais d'elle. Il vaut toujours mieux dire, voyez-vous, ma mère, quand on est si loin, on préfère tout à ne pas savoir. J'aurais mieux aimé qu'elle fût morte, et trouver sa tombe dans notre petit cimetière ; car j'aurais acheté la terre à côté pour qu'on y creuse la mienne. Me trahir pour entrer en religion comme elle

a fait, c'est pire, car à présent, je ne l'aime même plus. Comment avez-vous pu croire que je ne reviendrais pas, ma bonne mère, puisque je vous ai encore, vous ? C'est cette crainte, je vois maintenant, qui vous a empêchée de me dire plus tôt la vérité ; mais vous ai-je donc jamais donné lieu de douter ainsi de votre fils ? Me fixer maintenant au pays sans elle, je n'en aurai peut-être pas la force ; cela, c'est une chose dont nous reparlerons ensemble. Mais n'ayez pas peur, aussitôt congédié, je reviendrai quand même, et tout droit, car, dans mon malheur, je languis trop de vous revoir. »

FRANCHITA, *avec angoisse.*

Rester au pays, non, il ne restera pas ! Oh ! c'est bien cela, ma grande épouvante...

PILAR

Ça va faire au juste combien de temps, depuis qu'il est parti ?

FRANCHITA

Trois ans passés, du mois de juin... Donne-moi encore un peu d'eau, cette fièvre me brûle...

PILAR *dépose la lettre, verse de l'eau dans un verre et s'approche pour faire boire Franchita, qui a tourné le dos et s'est endormie.*

Allons, vous voilà encore partie à dormir... Je n'aime pas ce sommeil-là, moi...

Elle repose le verre et va regarder l'heure à la montre, en remettant ses lunettes pour mieux voir. Un instant de silence. La grande porte du fond s'ouvre. Ramuntcho entre avec un rayon de soleil, et on aperçoit derrière lui la campagne ensoleillée. Il a de longues moustaches maintenant, il porte l'uniforme de sergent de l'infanterie de marine, avec la médaille de Madagascar et la médaille militaire.

SCÈNE II

LES MÊMES, RAMUNTCHO

Ramuntcho s'avance jusqu'au milieu de la chambre. Pilar court à lui et l'arrête.

PILAR

Ah ! monsieur Raymond !... Elle dort, votre pauvre maman... Depuis ce matin, si vous saviez

son impatience de vous attendre ! Faites doucement. Le médecin a défendu qu'on la réveille, quand elle est endormie comme ça...

FRANCHITA, *qui s'est dressée sur son lit, les yeux grands ouverts, les bras tendus vers son fils.*

Raymond !... (*Il se jette dans les bras de sa mère, qui l'enlace et appuie la tête contre sa joue.*) Raymond !

RAMUNTCHO

Qu'avez-vous ? ma bonne mère. Depuis quand ? Qu'est-ce que c'est ? Qui vous soigne ?

FRANCHITA, *brusque.*

Me soigner ?... Dépenser de l'argent à ça, eh ! pour quoi faire, mon Dieu ?... Tu le vois, la bonne Pilar, ou bien la Benoîte, viennent dans la journée me donner ce dont j'ai besoin, les choses que le médecin m'avait commandées... quoique... les remèdes, vois-tu !... (*Elle secoue la tête avec incrédulité pour les remèdes.*) Enfin !... Mais il fait si sombre ici... Ouvre un contrevent, dis, mon Ramuntcho !... Je veux te voir... et je ne te vois pas !

PILAR

Attendez ; moi je vais ouvrir.

Elle ouvre un contrevent, la lumière vient tomber sur Franchita et sur Ramuntcho.

FRANCHITA, *comme en extase devant son fils.*

Oh ! tes moustaches !... Les longues moustaches qui te sont venues, mon fils !... C'est que je ne reconnais plus mon Ramuntcho, moi !... Recule-toi, un peu, mon bien-aimé, recule-toi jusque dans la lumière, que je te regarde bien !

RAMUNTCHO, *se reculant un peu.*

Hélas !... vos cheveux ont blanchi, ma mère.

FRANCHITA, *avec un geste d'indifférence.*

Oh ! moi... (*Elle contemple son fils avec amour en lui tenant la main.*) Il t'a un peu bruni, le soleil de là-bas... Mais comme il est devenu beau, mon Raymond !... (*Avec une violence soudaine.*) Oh! cette femme!... Oh! crois-tu, cette Dolorès!...

RAMUNTCHO

Elle nous haïssait, ma mère...

Il s'assied auprès du lit, tête courbée, tenant la main de sa mère dans les siennes. Un silence.

FRANCHITA

C'est elle qui a tout fait, tu penses bien... et si vite !... Elle nous l'a comme escamotée, notre pauvre petite Gracieuse... Et moi, veux-tu que je te dise : je n'ai jamais cru à sa vocation... Un beau jour, elles sont parties toutes les deux, la mère et la fille, pour Mauléon, soi-disant, où Dolorès a son frère... Et la fille n'est jamais revenue... Une dispense de temps pour le noviciat, les vœux prononcés sans avertir personne... Escamotée, je te dis, comme à l'époque des oubliettes, où les seigneurs des châteaux vous enterraient...

RAMUNTCHO

Dans quel couvent l'a-t-on mise, ma mère ?... Loin d'ici ?...

FRANCHITA

Est-ce que je sais ! On l'a changée trois fois, paraît-il, depuis qu'elle est religieuse... Oui, assez

loin, je crois bien ; là-bas, m'a-t-on dit, du côté des montagnes de la Navarre. (*Un silence, puis Franchita interrogeant avec angoisse.*) Dis-moi, mon Raymond!... Je voudrais te demander... Et qu'est-ce que tu comptes faire, à présent, mon fils ?... Quels sont tes projets, dis, pour l'avenir ?

RAMUNTCHO

Je ne sais pas, ma mère... on pensera, on va voir... Tu me demandes ça... là, tout de suite... on a le loisir d'en recauser, n'est-ce pas ?... Aux Amériques, peut-être !

FRANCHITA, *répétant lentement et avec effroi.*

Oh ! oui... Aux Amériques... Je m'en doutais bien... Oh ! c'est là ce que tu feras, va... Je le savais...

Sa phrase s'achève en un gémissement, elle joint les mains comme pour prier, puis sa tête retombe et ses yeux se referment.

PILAR, *s'approchant.*

A présent, il faut la laisser, monsieur Raymond... De parler avec vous, cela l'épuise...

RAMUNTCHO

Mais depuis quand est-elle malade ? On ne m'en avait rien écrit, à moi...

PILAR

Aujourd'hui fait vingt-trois jours qu'elle s'est couchée, prise de fièvre...

RAMUNTCHO

Le médecin, qu'a-t-il dit que c'était ?

PILAR

Le médecin... Il est venu deux fois, les premiers temps ; après, elle n'a plus voulu qu'on aille le chercher, à cause de la dépense... C'est lui qui a commandé de la laisser dormir, quoique je n'aime pas ces sommeils-là, moi ; mais, pour dire ce que c'était, non, il n'a pas dit...

RAMUNTCHO

Va l'appeler, ma bonne Pilar, demande-lui qu'il vienne vite... Je resterai la veiller, moi... Va, je t'en prie...

PILAR

Ah ! comme vous avez raison !... Pour tout vous dire, il me semble que ça presse... J'y vais, j'y vais tout de suite. (*Elle se dirige vers la porte.*) A cette heure-ci, avant les vêpres, on le trouve chez lui d'habitude...

Elle sort.

RAMUNTCHO, *se laissant tomber sur la chaise au pied du lit de sa mère.*

Mon Dieu !... Et le voilà, mon retour au pays !

Il s'accoude au pied du lit, la tête dans ses mains. On frappe à la porte du dehors.

SCÈNE III

RAMUNTCHO, ARROCHKOA

ARROCHKOA, *qui a pris de longues moustaches lui aussi, s'avançant les mains tendues.*

Ah ! mon Ramuntcho, te voilà de retour chez nous... Par ma fenêtre, je t'ai vu passer, et je n'ai pas pu me tenir de venir te voir, là, tout de suite...

RAMUNTCHO, *serrant les mains tendues.*

Parle bas, à cause de la mère.

ARROCHKOA

Ah ! oui, on m'avait dit qu'elle n'allait pas bien... (*Il fait un mouvement pour se retirer.*) Si je vous gêne, je...

RAMUNTCHO

Non, reste ; cela me fait du bien de te revoir. Causons moins fort, voilà tout.

Il l'entraîne du côté opposé au lit, dans l'embrasure de la fenêtre de droite, dont les contrevents sont restés ouverts. La cloche de l'église commence à tinter joyeusement pour les vêpres.

ARROCHKOA

Ici, tiens. Ah ! c'est ça, nous verrons passer le monde qui va aux vêpres, car voici qu'elles sonnent, et je serai content aussi que le monde nous voie, ensemble, tous deux, le jour de ton arrivée... (*Admirant le costume de Ramuntcho.*) Deux médailles, rien que deux médailles tu as gagné

là-bas... Moi qui donnerais si cher, pour en avoir une seule... Et puis comme ça te va bien, les galons d'or, et tout l'uniforme... Comme tu es beau, mon Ramuntcho... (*Ramuntcho reste sans même sourire.*) Tu as du chagrin, mon pauvre Raymond, hein ?... Oh! si j'avais pu empêcher, va... Qu'en penses-tu de ma vieille endurcie de mère et de toutes ces bigotes de couvent ?... Oh ! je ne t'ai pas dit, j'ai un fils, moi, depuis six semaines ; un beau petit, j'en réponds!... Tant de choses nous aurions à nous conter, mon pauvre ami, tant et tant de choses !... (*Regardant par la fenêtre.*) Tiens, les deux filles de Martin Irribarren, qui vont à vêpres... Elles sont devenues gentilles, n'est-ce pas ?... (*La cloche sonne toujours. Désignant le côté d'où vient le son.*) Tu ne vas pas là, toi, je pense bien ?

RAMUNTCHO, *sombrement.*

Non !... à l'église, moi ? Oh ! non, plus maintenant..

ARROCHKOA

Ah ! Voici la mère qui passe, et qui nous regarde de travers, encore !... (*On voit à travers les vitres passer Dolorès, la tête enveloppée de noir, se ren-*

dant aux vêpres. La cloche sonne toujours.) Elle en a fait du bel ouvrage, ce jour-là, elle peut s'en vanter !... La première punie, d'ailleurs, car elle finira comme une vieille solitaire, à présent !... Cathaline — de chez Elsagarray, tu sais — va en journée pour la servir ; autrement, elle n'a plus personne à qui parler le soir... Oh ! si tu avais été au pays, ça ne se serait pas fait, va !... Et, encore maintenant, si elle te revoyait...

RAMUNTCHO, *le regardant dans les yeux.*

Encore maintenant ?... Que veux-tu dire ?

ARROCHKOA

Oh ! mon cher, les femmes... avec elles, est-ce qu'on sait jamais !... Elle en tenait fortement pour toi, je t'en réponds, et ç'a été dur... Eh ! de nos jours, il n'y a plus de loi qui la retienne, que diable !... Ce que je m'en ficherais, pour mon compte, qu'elle jette son froc aux orties !... Ah ! là là !......

RAMUNTCHO, *détournant la tête, les yeux à terre, et frappant le sol du pied. Après un silence.*

Où est-elle ?... Loin d'ici ?

ARROCHKOA

Assez, oui. Là-bas, vers la Navarre, cinq à six heures de voiture. Ils l'ont changée deux fois de couvent depuis qu'ils la tiennent. Elle habite Amezqueta aujourd'hui, au delà des grandes chaînes d'Oyanzabal ; on y va par Mendichoco ; tu sais, nous avons dû traverser ça une nuit, ensemble, avec Itchoua, pour nos affaires.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ITCHOUA

ITCHOUA, *du dehors, frappant avec le doigt contre la fenêtre.*

Eh ! les enfants, ouvrez un peu. (*Ramuntcho entr'ouvre la fenêtre.*) ...Que je lui serre la main à ce garçon-là... (*Il serre les mains de Ramuntcho.*) Ah ! te voilà de retour parmi nous, mon Ramuntcho ! Alors tu nous restes au pays, à présent ? On va travailler ensemble, hein ? Ça marche dans ce moment, les affaires avec l'Espagne, la contrebande, la bonne contrebande, tu sais ; on a besoin de bras à la frontière. Tu redeviens des nôtres, n'est-ce pas ?

RAMUNTCHO, *lentement et sombrement.*

Mon Dieu, peut-être... Oui, on pourra en reparler et s'entendre...

ITCHOUA

Allons, moi, je m'en vais toujours chanter vêpres. On en causera ce soir, hein, du côté de la cidrerie !... A vous revoir, mes enfants...

Il s'en va. Ramuntcho referme la fenêtre.

ARROCHKOA

Et moi aussi, je m'en vais, pas précisément pour chanter vêpres, mais pour arranger la partie de pelote de tout à l'heure. Et puis je reviens te chercher.

Il se dirige vers la porte, suivi de Ramuntcho.

RAMUNTCHO, *avec un geste vers le lit où Franchita est endormie.*

Oh ! moi, non, inutile, je ne sors pas, ce soir...

ARROCHKOA

Si, si... Je veux qu'on te voie sur la place, avec ton bel uniforme, tes galons, tes médailles...

Si, si ! on t'enlèvera plutôt de force, mais tu viendras... A te revoir...

SCÈNE V

RAMUNTCHO, FRANCHITA

FRANCHITA, *s'éveillant.*

Quelqu'un est venu, dis, pendant que je sommeillais... Une voix d'homme que je croyais entendre... ou bien j'ai rêvé ?... Dis-moi, quelqu'un est-il venu ?

RAMUNTCHO

Arrochkoa, ma mère... et il veut revenir me chercher tout à l'heure pour la partie de pelote... Mais je ne te quitterai pas, tu penses bien...

FRANCHITA

Arrochkoa !... Chez nous !... C'est possible, cela !...

RAMUNTCHO

Oui, il m'avait vu passer, paraît-il, tout à l'heure, quand je traversais la place du jeu de

paume... Oh ! naturellement, cela le gênait bien un peu d'être ici.

FRANCHITA

Arrochkoa ! Et alors, il s'est bien comporté avec toi ?

RAMUNTCHO

Oh ! il m'a parlé comme si j'avais été son frère...

FRANCHITA

Oui, je sais... Oh ! je sais, va, que ce n'est pas lui qui l'y a poussée.

RAMUNTCHO

Même, il m'a dit...

Il se rapproche de sa mère et n'ose plus continuer.

FRANCHITA

Il t'a dit quoi, mon fils ?

RAMUNTCHO

Eh bien, que... que ç'avait été dur de l'enfermer là, que peut-être... que, même encore main-

tenant, si elle me revoyait, il ne serait pas éloigné de croire...

FRANCHITA, *se levant sur son lit, écartant avec les mains ses cheveux blancs. Du ton d'une joie mauvaise.*

Il t'a dit cela, lui !...

RAMUNTCHO

Est-ce que vous me pardonneriez, ma mère, si j'essayais ?...

FRANCHITA. *Elle prend les deux mains de son fils et le regarde. Un silence. D'une voix calmée et comme repentante de son mouvement de vengeance.*

Te pardonner, oh ! moi... moi, tu sais bien que oui... Mais ne fais pas cela, mon fils, je t'en supplie, ne le fais pas ; ce serait vous porter malheur à tous deux, vois-tu !... N'y songe plus, mon Ramuntcho, n'y songe jamais !... (*Elle se laisse retomber, Ramuntcho la soutient, repose sa tête sur l'oreiller, et se rassied au pied du lit. Franchita reprend, d'une voix plus affaiblie.*) Tu m'écrivais que tu ne l'aimais plus ?.

RAMUNTCHO

On dit ces choses-là, ma mère ; mais comment voulez-vous qu'on n'aime plus... une qu'on a aimée comme je l'aimais ?... Sans elle, il fait si noir, maintenant, dans ma vie... quoique ma bonne mère, Dieu merci, me reste encore... De moi-même, je n'y songeais pas, non, je vous le jure. C'est son frère, là, tout à l'heure, qui m'a jeté ce grand trouble dans l'esprit... Avant de l'avoir vu, tenez, j'étais moins malheureux, parce que pour moi, c'était fini comme si on me l'avait ensevelie, tandis qu'il est venu, lui, m'apporter je ne sais quel mauvais espoir... Je commence à me dire maintenant qu'une prise de voile, en somme, ce n'est pas tout à fait comme la mort ; que, sous sa coiffe de nonne, ses chers yeux noirs existent toujours... Pour avoir changé ainsi son âme, qui était à moi, il a fallu de terribles pressions étrangères, vous-même vous le disiez... Et alors, en se revoyant face à face, qui sait ?... En se regardant les yeux dans les yeux ?...

RANCHITA

Mais quoi, cependant, mon fils, quoi ? que peux-tu espérer d'un peu raisonnable et de pos-

sible ? Est-ce qu'on a jamais vu, au pays basque, une religieuse faillir à ses vœux pour retourner à son fiancé? Et comment l'aborder et la reprendre, dans ces maisons où les sœurs habitent, tout le temps surveillées et écoutées... Et, d'ailleurs, où iriez-vous vivre ensemble, après, quand les gens se détourneraient de vous, quand tout le monde vous fuirait comme des renégats?...

Un silence.

RAMUNTCHO, *à voix à peine intelligible.*

Aux Amériques, ma mère...

FRANCHITA, *avec désespoir.*

Ah ! aux Amériques, c'est vrai... oui, les Amériques, toujours les Amériques.

RAMUNTCHO, *très doux.*

Je ne suis pas encore parti, ma bonne mère, il n'y a rien de fait, rien de décidé... Ce sont de simples idées dans ma tête... La seule chose dont je voulais être sûr aujourd'hui, c'est que, *si plus tard je faisais cela...* je ne sais pas moi, dans les temps, plus tard...

FRANCHITA

Plus tard, tu veux dire, n'est-ce pas, quand je n'y serai plus...

RAMUNTCHO

Mais non, ma bonne mère, ce n'est pas ce que je disais.

FRANCHITA

Si !... tu y pensais... Oh ! je le sais bien, va, que je suis très malade... quoique je me sente presque guérie ce soir, tiens, parce que tu es là... Enfin, ce dont tu voulais être sûr, je te l'ai promis tout à l'heure, et je vais te le confirmer encore, pour que tu aies la paix de ta conscience quand je serai morte... C'est vrai, je désapprouve ton idée nouvelle, qui me fait grand'-peur... Mais, quoi que tu fasses, que je sois vivante ou que ce soit seulement mon âme qui s'approche de toi (si du moins nous avons une âme qui reste, comme l'Église nous le dit)... — Quoi que tu fasses, mon bien-aimé, je n'aurai jamais qu'une pensée, dans ce monde ou dans l'autre : te pardonner, prier pour toi et te bénir... — A présent que je t'ai bien dit cela, te voilà tout

à fait libre de décider suivant ton jugement.. et moi, je me sens plus libre aussi, pour mourir...

Ramuntcho se penche sur le lit, sans répondre, et reste la tête appuyée sur les mains de sa mère ; on entend sa poitrine se soulever pour un sanglot.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ARROCHKOA, PILAR

La porte du fond s'ouvre, Pilar entre, précédant Arrochkoa qui hésite.

PILAR, *à Arrochkoa.*

Entrez, entrez, monsieur Jean, ne craignez pas, ils seront plutôt contents de vous voir.

ARROCHKOA. *Il entre et Ramuntcho se relève.*

Excusez-moi, je n'aurais pas dû entrer... surtout que vous êtes souffrante, madame Franchita ; peut-être je vous dérange.

FRANCHITA

Entrez, Jean ; soyez le bienvenu chez nous.

ARROCHKOA

Je viens le chercher, ce garçon-là, pour la partie de pelote... Il faut qu'on le voie sur la place, aujourd'hui dimanche, n'est-ce pas, madame, avec son beau costume et ses médailles?

FRANCHITA

Mais oui, bien sûr. J'y tiens, moi...

RAMUNTCHO

Non, voyons !... Est-ce que c'est possible ? A quoi pensez-vous, tous !... Que je la laisse toute seule...

FRANCHITA

Pour ton dimanche d'arrivée au pays, mon bien-aimé, que tu restes comme ça auprès d'une pauvre malade... Je ne veux pas, moi, et il ne faut pas me contrarier, tu sais, à cause de ma fièvre...

RAMUNTCHO, *hésitant, à Pilar.*

Le médecin, à quelle heure ? Je veux être là, moi...

PILAR

Après souper seulement ; il ne revient qu'à sept heures d'Aïnoha...

RAMUNTCHO

J'aurais le temps d'être de retour.

FRANCHITA

Mais j'y pense : il a voyagé toute la nuit, et puis cette longue route à pied... Est-il assez propre, mon Ramuntcho, est-il assez beau ?... C'est que je veux qu'il soit très beau, moi, pour reparaître.

RAMUNTCHO

Pour ça, rassure-toi, ma bonne mère... Je suis passé chez le barbier à Saint-Jean-de-Luz en arrivant, et j'ai un costume tout flambant neuf...

ARROCHKOA

Il est superbe ; c'est-à-dire que j'ai honte, moi, à côté de lui.

RAMUNTCHO

Un peu de poussière seulement, au pantalon, à cause de la route.

PILAR, *qui a déjà pris une brosse et qui enlève la poussière au bas de son pantalon.*

Attendez, il ne va pas en rester grand'chose, de cette poussière-là.

Elle brosse à outrance.

FRANCHITA

Et ses souliers?

PILAR

Des espadrilles, et toutes neuves encore!

RAMUNTCHO

Je les ai achetées ce matin à Saint-Jean-de-Luz, pour la marche. (*Se ravisant et revenant vers sa mère.*) Mais non, je ne veux pas la quitter, je ne veux pas, je ne peux pas!...

ARROCHKOA

Ah! qu'est-ce que nous allons devenir, alors, pour notre partie de ce soir?... Olsoaga nous a fait faux bond; nous ne serions plus que deux d'Etchezar, le nouveau vicaire et moi, contre trois de Saint-Pée... Nous avions compté sur lui pour notre troisième.

FRANCHITA, *avec inquiétude.*

Vous vouliez qu'il joue?... Ah ! je n'avais pas compris cela par exemple. Jouer, oh ! non... Va regarder la partie, va regarder le monde, mais ne joue pas aujourd'hui, mon Ramuntcho !... Il faut qu'il s'y remette un peu, vous voyez bien, avant de se risquer comme ça, devant tout le pays ; je tiens trop à ce qu'il reparaisse en beau joueur, mon fils !... Voilà trois ans qu'il n'a pas touché une pelote... et puis, fatigué par le voyage...

RAMUNTCHO

Oh ! quant à cela, soyez sans crainte, ma bonne mère... Fatigué, non, pas du tout... Je n'ai pas eu la fièvre, moi, aux colonies, comme tant d'autres, et mes bras sont restés solides... Tiens, touche, Arrochkoa !

ARROCHKOA, *lui touchant le bras qu'il raidit.*

Il a des bras comme du fer !...

RAMUNTCHO

Et puis nous avons joué quelquefois, à Tamatave; entre Basques, nous nous étions bâti un petit fronton pour nous croire au pays... Si !...

cela me décide à sortir, au contraire, et j'accepte la partie. (*Il va décrocher du mur des longs gants d'osier* (cisteras) *pendus à un clou, et les examine, en choisit un.*) Je pense que mes « cisteras » d'autrefois m'iront encore... Avec votre permission, ma bonne mère, je jouerai, et les gens d'ici verront que Ramuntcho existe toujours !...

ARROCHKOA

A la bonne heure !

RAMUNTCHO

Et mes maillots, où sont-ils?

FRANCHITA

Dans les tiroirs de la commode, mon fils, toutes tes affaires, comme autrefois... Tu te rappelles bien... autrefois...

Ramuntcho va prendre dans le tiroir un jersey de coton qu'il met sous son bras avec son long gant d'osier et il revient au lit de sa mère.

RAMUNTCHO, *à sa mère.*

Ne vous inquiétez pas de votre fils, il jouera

bien !... (*Il l'embrasse.*) et il sera vite de retour...

ARROCHKOA

A vous revoir, madame Franchita.

Franchita leur envoie, de la main, un adieu à la mode espagnole. Ils sortent tous deux, Arrochkoa et Ramuntcho, bras dessus, bras dessous. — Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

Le rideau se relève immédiatement. Même décor qu'au tableau précédent ; mais il est plus tard, presque au crépuscule. Les fenêtres et la porte vitrée du fond ne laissent passer qu'une lumière pâlie. Une lampe est allumée, et dans l'âtre, il y a une flambée de branches. Franchita, vêtue d'une robe noire, est assise dans un fauteuil au pied de son lit, la tête appuyée sur des oreillers, ses cheveux gris en désordre Elle a l'air d'une mourante.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCHITA, PILAR, LE MÉDECIN

Franchita mourante dans son fauteuil, à gauche, sur le devant de la scène. Le médecin, au fond, la main sur le loquet de la porte, prêt à sortir, et Pilar le reconduisant.

LE MÉDECIN, *à demi-voix, à Pilar.*

Oh ! donnez-lui tout ce qu'elle voudra, au point où elle en est, ne la contrariez plus. C'est une femme qui va passer cette nuit, ou même avant, d'une minute à l'autre... Il ne fallait pas m'appeler si tard... A la prochaine syncope,

la potion que j'ai prescrite... quoique, je pense bien, la prochaine l'emportera... (*Il sort.*) Allons, je reviendrai avant de me coucher, si elle est encore de ce monde.

FRANCHITA, *égarée.*

Pilar, ne me laisse pas, ne me laisse pas comme tu fais... Viens vite arranger mes cheveux, avant qu'il rentre, lui...

PILAR, *revenant vers elle.*

Mon Dieu, mon Dieu ! si ça a du bon sens de vous être levée...

FRANCHITA

Puisque je me sens mieux, je te dis ! Recoiffe-moi bien, je t'en prie... Je ne veux pas, tu comprends, qu'il me voie toute dépeignée, toute en désordre... J'ai soif ; un peu d'eau, donne-moi. (*Pilar lui donne à boire.*)... Et la partie, tu n'as pas eu de nouvelles de la partie, pendant que je sommeillais ?...

PILAR

Non.

FRANCHITA

Personne n'est venu dire où ils en étaient, combien de points?...

PILAR

Non, personne...

FRANCHITA, *pendant que Pilar la recoiffe.*

Arrange-moi bien... tu me mettras mon petit foulard de soie noire, noué, là, derrière...

PILAR

Oui, oui, ne vous agitez pas tant ... Mon Dieu, si ça a le sens commun !... Mon Dieu, Seigneur ! ayez pitié de nous !...

FRANCHITA

Et à l'heure du souper, tu avanceras la petite table là, tout près de moi... Tu mettras deux couverts... Je veux faire semblant de souper avec mon fils, moi, encore une fois dans ma vie...

Pilar achève de nouer les cheveux sous le petit foulard de soie noire.

SCÈNE II

LES MÊMES, RAMUNTCHO

On voit à travers les vitres passer une foule de garçons en bérets, qui parlent tous ensemble, joyeusement ; il y en a qui dansent en levant les bras comme pour le fandango. Cette foule arrive jusqu'à la porte vitrée qui s'ouvre pour laisser passer Ramuntcho ; derrière lui, on voit les garçons qui dansent, les bras en l'air.

DES VOIX

Bravo, Ramuntcho !... Bravo, le sergent !

UN JEUNE, *tendant la main.*

Touche là, Ramuntcho !

UN AUTRE, *qui portait religieusement son gant d'osier et son maillot.*

Et moi !...

Il serre la main de Ramuntcho en lui rendant le maillot et le gant.

UN VIEUX

Touche là, mon fils !... J'ai joué comme ça, moi aussi, dans les temps. Oh ! mais pas mieux... A toi de continuer le renom d'Etchezar, à présent !

D'autres voix l'acclament ensemble.

RAMUNTCHO

Merci, tous !... J'aurais été content que vous entriez, tous, tant que vous êtes... mais c'est la mère qui est souffrante...

LE VIEUX

Nous savons, nous savons, mon pauvre petit !... Trop de bruit déjà nous avons fait pour elle... à te revoir, nous nous en allons, nous autres.

RAMUNTCHO

A vous, revoir tous !

Il entre, suivi d'Arrochkoa, jette à terre avec découragement le maillot et le gant d'osier, et revient à Franchita.

FRANCHITA, *triomphante et égarée.*

Alors, il a gagné?... (*Elle lui tend les bras.*) Pour qu'on lui fasse la conduite comme ça, alors il a bien joué, mon Raymond, dites, Jean?

Elle l'enlace dans ses bras.

ARROCHKOA

S'il a bien joué?... comme jamais joueur n'avait encore fait dans le pays... C'étaient trois bons, les autres, c'étaient les meilleurs d'Espelette et de Saint-Pée.. Eh bien, ils avaient juste 29 points, quand nous finissions, nous, avec 60... et c'était lui qui donnait tout le temps... un bras terrible... Et des sauts qu'il faisait, des sauts de trois mètres !... Ah ! on dit que le jeu de pelote s'en va, que l'espèce des pelotaris se perd dans le pays basque. Eh bien !... Mais on m'a trop vu, moi, ici, aujourd'hui, et je vous casse la tête. Excusez-moi, je voulais seulement vous faire mon grand compliment sur votre fils, madame Franchita, à présent, je m'en vais... On se reverra ce soir, mon Ramuntcho, à la cidrerie?...

Ramuntcho lui serre la main sans répondre.
Arrochkoa sort.

SCÈNE III

RAMUNTCHO, FRANCHITA, PILAR

FRANCHITA, *égarée.*

Je suis heureuse, moi !... Je suis fière de mon Ramuntcho... Au moins, que je te voie sourire, toi, mon fils !... C'est beau cela, être resté le premier joueur du pays basque ! Et puis, c'est de l'argent tant que tu en voudras ; tu seras riche, mon Raymond... Tiens, demande-lui au vieux Etcheverry, qui te complimentait tout à l'heure, demande-lui ce qu'il a gagné, à ce métier-là... à la contrebande aussi, je sais bien... mais enfin, c'est sur les frontons des jeux de pelote qu'il a ramassé le plus clair de sa fortune... Il sera le grand joueur de notre pays, mon Ramuntcho !...

RAMUNTCHO, *sombre.*

Un pauvre amuseur des foules, dites plutôt, ma mère, à la merci d'une défaillance ou d'un hasard ; un que l'on sifflera demain comme on l'acclamait ce jour... Et puis, d'ailleurs, ça ou

autre chose, qu'importe, à présent qu'elle n'est plus là?...

FRANCHITA, *après un silence, de plus en plus égarée.*

Tu as les yeux de ton père, en ce moment, Raymond, tu me fais peur... Tu parles comme lui, tu as sa voix et sa manière ; je te dis, tu me fais peur... Moi qui avais tant veillé, toute ma vie, à ce que tu ne lui ressembles pas, pour devenir un désespéré comme il était... Mon Dieu, si je vais mourir à présent, qui sera là, à ma place, pour veiller sur mon pauvre fils...

PILAR, *à demi-voix, du fond de la chambre.*

Il ne faut pas l'attrister, monsieur Raymond... Ce soir, croyez-moi, répondez « oui » à tout ce qu'elle dira...

RAMUNTCHO, *très tendre, embrassant sa mère, dont la tête retombe épuisée sur l'oreiller.*

Pardon, ma bonne mère... on a des moments, vous savez... mais je ne me plains pas de mon sort... C'est à cause d'elle, voyez-vous ; mais je finirai par oublier ; tant que je vous aurai près de moi, peut-être je pourrai être heureux

quand même... (*Il arrange l'oreiller derrière la tête de sa mère, qui se laisse reposer inerte.*) Et maintenant, je vais vous laisser un peu sans parler : je vois que vous n'en pouvez plus...

Pilar s'est approchée de lui par derrière ; elle lui frappe sur l'épaule et l'appelle d'un signe mystérieux.

PILAR

Monsieur Raymond, j'ai à vous causer.. (*Il la suit de l'autre côté de la chambre.*) Il est venu, le médecin, en votre absence.

RAMUNTCHO

Il ne devait venir que ce soir, tu m'avais dit !...

PILAR

Il est venu...

RAMUNTCHO, *anxieusement.*

Eh bien?...

PILAR

Eh bien... il la trouve très mal...

RAMUNTCHO

Très mal, mais encore ; il a dit quoi? Oh ! je veux le savoir...

PILAR, *hésitante.*

Enfin, voilà... vous me comprenez : il l'a trouvée très mal.

RAMUNTCHO

Mais enfin il a ordonné quelque chose !... On ne va pas la laisser comme cela, sans essayer de tout... Qu'a-t-il commandé de faire?

PILAR

Rien... lui donner tout ce qu'elle demandera, (*Ramuntcho fait un mouvement pour courir vers sa mère. Pilar le retient et le ramène.*) Monsieur Raymond, j'ai à vous parler encore... Il faudrait faire sonner la cloche pour elle, à l'église...

RAMUNTCHO, *avec terreur.*

Sonner la cloche !... sonner la cloche !... Mon Dieu, mais c'est possible que nous en soyons là !...

PILAR

Si !... Je sais ce que je dis, moi ! Il est grand temps, si vous voulez que les gens prient, quand son âme va partir...

RAMUNTCHO

Mais le prêtre, alors... Il lui faudrait le prêtre, ici...

PILAR

C'est fait... Ce matin, elle s'est confessée pour recevoir la communion... Mais la cloche, cela presserait... J'y vais, si vous voulez...

RAMUNTCHO

Je ne sais plus, moi!... Alors oui, va!... Va en courant !... (*Pilar sort en hâte.*) Mon Dieu ! Et c'est cela, mon soir d'arrivée : je fais sonner la cloche d'agonie... pour ma mère !

Il va se jeter à genoux devant sa mère.

SCÈNE IV

RAMUNTCHO, FRANCHITA

FRANCHITA, *comme s'éveillant.*

Qu'est-ce que vous complotiez tous deux là-bas?... où l'as-tu envoyée?

RAMUNTCHO, *hésitant.*

Rien.. Des choses qui manquaient pour notre souper... Elle va revenir... (*Un silence. Il reste agenouillé aux pieds de sa mère, la contemplant.*) Ma mère !... Je voudrais vous demander, mais je n'ose pas... je voudrais vous demander... Tout à l'heure vous m'avez parlé de mon père, pour la première fois... Ma mère, apprenez-moi, maintenant, qui il était, mon père...

FRANCHITA, *brusque, après un silence et cherchant à se redresser dans son fauteuil.*

Ton père !... A quoi bon, mon fils?... Que lui veux-tu, à ton père, qui, depuis plus de vingt ans, n'a jamais pensé à toi?... (*Un silence.*) Mais pour que tu me demandes cela, mon fils... Alors, c'est que je vais mourir?...

RAMUNTCHO, *d'une voix étranglée, en se cachant la figure sur les genoux de sa mère.*

Mais non, ma bonne mère...

FRANCHITA

Un non qui veut dire oui... Ah! j'ai compris. va... Alors, c'est fini, la vie... (*Elle se redresse encore.*) Demain, après-demain, je serai dans le trou noir... Mes yeux ne verront plus mon fils... Je ne verrai plus rien, jamais, au fond du trou noir... (*Elle joint les mains comme on prie.*) Mon Dieu, si vous avez pitié, laissez-moi un peu de temps, que je parle à mon fils... Écoute-moi, Raymond, écoute... (*La voix meurt un instant. Elle désigne du doigt un verre qui est sur la table. Ramuntcho se lève pour lui donner à boire, va reposer le verre, et se remet à genoux.*) Écoute-moi, mon fils... Ton père, que tu demandes... alors, tu crois donc que tu l'aimerais?...

RAMUNTCHO

Je le haïrais plutôt, ma mère, pour vous avoir abandonnée...

FRANCHITA, *avec une fierté soudaine.*

Abandonnée, dis-tu?... Il ne m'a jamais abandonnée, non... Je ne suis pas de celles qu'on abandonne, mon fils... C'est moi qui ai su partir, et partir à temps, parce qu'il ne m'aimait plus...

RAMUNTCHO

Pour moi, vis-à-vis de lui, qu'est-ce que ça change? Disons, si vous voulez, que je le haïrais parce qu'il ne vous aimait plus...

FRANCHITA

C'est moi qui suis partie, oui... Moi qui t'ai ramené tout petit au pays, pour faire de toi un Basque, un paysan basque, comme mes parents étaient... Tu le haïrais plutôt, tu dis !... Mais alors, qu'est-ce que tu lui veux, mon fils?

RAMUNTCHO

Je ne sais pas bien, moi... Vous pensez, je ne suis pas sans avoir entendu chuchoter, çà et là, qu'il était un grand personnage, par rapport à nous autres... Avant cette heure, jamais je n'avais rêvé de protection ni d'argent, je vous le jure ; non, ce n'est que depuis qu'Arrochkoa

est venu me mettre dans l'esprit ces sortes de difficiles projets... Je me sens si seul et si pauvre, ma mère, pour tenter de la reprendre !... Peut-être qu'il se croirait obligé de m'aider, lui, si on lui faisait connaître la passe de grande détresse où son fils se trouve.

FRANCHITA

Qui sait, peut-être!... Il était indifférent et orgueilleux, mais il n'était pas sans cœur, ne crois pas cela... Eh bien, quand je t'aurai dit — si Dieu m'en laisse le temps — toutes mes raisons pour te retenir, tu décideras toi-même, j'aime mieux, car c'est trop grave, et je vois trouble, maintenant, en tout cela... Les idées commencent à se brouiller, mon pauvre enfant, dans ma tête qui faiblit... Tu décideras toi-même, après que j'aurai fini de te les donner, mes raisons, tant bien que mal... Ensuite, quand je serai morte, tu trouveras, si tu veux, ses lettres, son nom, dans ce coffret qu'autrefois, tu te rappelles, je t'avais défendu d'ouvrir...

RAMUNTCHO

Le coffret qui était là, sur la commode...

FRANCHITA

Oui... il n'y est plus... Pilar saura te le donner... Tous les renseignements que tu demandais, il les contient... N'accuse que moi, mon enfant, de t'avoir fait ce que tu es... car ton père nous aurait gardés, peut-être... J'ai cru agir pour ton bien, et je le crois encore, maintenant, à l'heure de mourir... C'est son sang à lui qui a causé ton plus grand malheur... Les hommes de ce monde-là souffrent plus que nous autres, vois-tu... Mais tu ne peux pas comprendre... Moi non plus d'ailleurs, qui n'ai pas eu d'instruction, qui suis une pauvre ignorante de tout ; mais j'ai vécu près de lui, j'ai très bien senti, sans pouvoir expliquer... Oh ! tout le mal qu'il m'a fait, à moi, cet homme... et sans être méchant, sans l'avoir voulu... J'ai cherché à te préserver de lui, parce que je m'étais perdue à son contact, comme ces pauvres moucherons, tu sais, qui viennent, le soir, se jeter dans la flamme d'une lampe... Il a arraché de mon âme l'espérance... Tu n'es pas pareil à lui, et tu n'es pas non plus pareil à nous. Tu ne vois pas si loin qu'il savait voir, lui ; mais, tout de même, tu vois plus loin que tes camarades et que nous tous, tu vois des choses sombres,

partout au delà de ce que nos yeux à nous... Je t'explique si mal... et je me hâte (*Touchant son front.*) parce que je sens que la lueur s'éteint, là... Bientôt, dans une heure peut-être, je ne parlerai même plus... Demain, après-demain, vous m'aurez descendue dans le trou du cimetière... Et alors, qui viendra te mettre en garde, mon bien-aimé, qui essayera de t'expliquer mieux ce que je n'arrive même plus à te dire par à peu près...

RAMUNTCHO, *toujours agenouillé.*

Vos pauvres chères mains sont comme du feu, ma mère... Reposez-vous de parler... J'ai compris, allez ! et je vous bénis pour ce que vous avez fait.

FRANCHITA

Mes mains, oui, et aussi mon front, brûlent, tiens... Mais j'ai froid, froid dans tout le corps, un froid qui monte... Il y a pourtant une chose que j'ai à dire encore, et qui me coûte plus... une confession qu'il faut que tu reçoives, pour la paix de mon âme... Entends-moi bien... J'ai eu une autre raison, peut-être, une raison d'égoïste, pour ramener si vite mon enfant à Etchezar :

te garder plus à moi, mon fils, te maintenir des nôtres, de notre race, de peur que plus tard tu n'ailles dédaigner et renier ta mère... Il y a peut-être eu de cela, aussi, dans ma décision ; pardonne-moi...

RAMUNTCHO, *lui embrassant les mains avec tendresse.*

Vous renier, vous, ma bonne mère !...

SCÈNE V

LES MÊMES, PILAR, DOYAMBORU

Pilar entre sur la pointe du pied, sinistre, s'approche d'eux, puis, devinant un entretien solennel, fait semblant d'arranger des choses sur la cheminée. A peine est-elle entrée, qu'on entend sonner le premier coup du glas, et Franchita tourne la tête en prêtant l'oreille.

FRANCHITA

Mais dans le coffret, tu trouveras tout... Pilar sait où je l'ai serré... Et tu décideras, pour cela comme pour Gracieuse... Je n'ai plus la force de

dire... (*Second coup de glas.*) Le cloche des mourants !... Qui est-ce donc qui meurt, ce soir, dans Etchezar?

RAMUNTCHO, *égaré.*

Mais, je ne sais pas, ma bonne mère.

FRANCHITA

Pilar, toi, sais-tu?

PILAR, *balbutiant.*

Non... Ah ! ce doit être la vieille Haramburu, je pense, que l'on disait à la fin, dès ce midi...

FRANCHITA

Ah !... Portez-moi sur mon lit, je vous prie, tous deux... un engourdissement me vient partout, comme si on m'enfonçait dans l'eau... comme si on me noyait...

Sa tête retombe, Pilar effrayée, arrange le lit en hâte. Tous deux viennent la soulever, sans qu'elle donne plus signe de vie. La cloche des agonisants continue de sonner à de longs intervalles jusqu'à la fin du tableau.

PILAR, *tandis qu'ils emportent Franchita.*

Elle passe, mon pauvre enfant, elle passe !...

RAMUNTCHO

Non ! Je ne veux pas, moi !... Maman, parlez-moi encore, maman !...

Ils la déposent sur le lit.

PILAR

Vous voyez bien qu'elle a passé, mon pauvre petit...

RAMUNTCHO

Non, je vous dis !... (*Il soulève la tête de sa mère avec ses deux mains.*) Maman, parlez-moi !... Va chercher le médecin, Pilar... Je reste la garder... Vite, vite, cours, va le chercher !...

PILAR, *brusque.*

Chercher qui, chercher quoi?... J'en ai assez vu mourir, moi, dans ma vie, pour savoir ce que je dis, quand je dis qu'elle a passé ! (*Elle repousse Ramuntcho, lui enlève des mains, par force, la tête de la morte qu'il s'obstine à soulever.*) Laissez-la, à présent, je vous commande de la laisser !...

que je ferme ses pauvres yeux, avant qu'il soit trop tard !... (*Ramuntcho se recule avec un cri. Pilar met les doigts sur les yeux de la morte pour les tenir fermés. Toute cette fin d'acte doit marcher très vite, dans un mouvement accéléré d'exaltation et de terreur, pendant que la cloche sonne toujours.*) Ah ! ils tiennent fermés, heureusement ! (*Elle lui croise les mains.*) Je vais toujours croiser ses pauvres mains, pour y mettre le rosaire, en attendant qu'on l'habille dans le drap... Gardez-la, vous... Je vais vite appeler les voisins, pour m'aider à l'ensevelir... Vous ne savez pas, vous ; c'est des choses qu'il faut faire tout de suite, avant que... Gardez-la, veillez-la ! Mais pour l'amour de Dieu, mon pauvre enfant, ne la touchez plus !

Elle veut partir en courant.

RAMUNTCHO, *brusque, l'arrêtant par le bras.*

Le coffret, où est-il?... Le coffret de ses lettres?

PILAR

Le coffret de ses lettres !... Déjà, vous vous occupez de ça, quand elle est à peine morte,

encore chaude, là, votre pauvre mère !... Il y a les derniers devoirs à lui rendre, vous oubliez, et qui pressent plus... Lâchez-moi que j'aille appeler à l'aide...

RAMUNTCHO

Ça aussi, c'est un devoir à lui rendre... et qui presse, pendant qu'elle est encore un peu là, avec nous... Demain, je n'aurais peut-être plus le courage... Où est-il, ce coffret ? dis vite.

PILAR, *effarée.*

Dans son armoire... l'étagère du bas... derrière des piles de linge...

Ramuntcho court à l'armoire, jette par terre les piles de linge, et retire ce coffret.

RAMUNTCHO

La clef !...

PILAR

Là, dans son trousseau... Qu'est-ce que vous allez faire ?

Elle donne la clef à Ramuntcho. Ramuntcho ouvre, prend par petits paquets les lettres, les froisse entre ses mains, et les jette dans le foyer de la grande cheminée, où elles font des flammes. Il s'arrête hésitant pour une plus grande enveloppe, où ses doigts rencontrent le cartonnage d'une photographie. Après un mouvement pour jeter aussi dans le feu, il se ravise, ouvre l'enveloppe et court pour regarder l'image sous la flamme de la lampe. Pilar suit ses mouvements, effrayée.

PILAR

Qu'est-ce que vous faites?

RAMUNTCHO

Laissez, je fais connaissance avec un beau monsieur, là... qui avait ma figure, tiens, c'est vrai !... Un beau monsieur, au caprice de qui je dois le malheur de vivre !... (*Il jette avec violence le portrait dans le feu, puis retourne le coffret sur la table, froisse et brûle les dernières lettres.*) Fini à présent !... Votre trace, bien perdue, mon père !...

Pilar, levant les bras au ciel, sort en courant. Ramuntcho, quand tout est brûlé, va se jeter à genoux devant le lit de sa mère.

SCÈNE VI

RAMUNTCHO, *seul, agenouillé.*

Vous m'entendez encore un peu, dites, ma mère... vous n'êtes pas encore partie loin... Vous voyez, j'ai fait tout comme vous vouliez... Je resterai ce que vous aviez désiré que je sois... joueur de pelote... contrebandier... quelqu'un de votre race et de votre village, ma bonne mère !... Et je ne porterai jamais que votre cher nom : « Ramuntcho, le fils de Franchita ! »

Sa voix s'éteint dans les sanglots. —Rideau.



ACTE CINQUIÈME

PREMIER TABLEAU

Devant la maison de Ramuntcho. Même décor qu'au sixième tableau ; mais tout a pris un air d'abandon ; il n'y a plus de fleurs le long des murs, seul, un rosier grimpant a encore des roses ; des mauvaises herbes ont envahi la petite terrasse au bord de la route qui est encombrée aussi par des débris de caisses, de vieux meubles, de vieilles poteries, de papier et de paille ; çà et là, les carreaux des fenêtres sont cassés. Au lever du rideau, quatre enfants d'une dizaine d'années, coiffés du béret national, jouent à la pelote contre la façade. Ils crient leurs points en langue basque, tout comme pour une partie véritable.

SCÈNE PREMIÈRE

CONCEPTION, CATHALINE, MARIE-JOSÈPHE, LES ENFANTS.

Un des enfants ramasse, dans les décombres, un vieux képi d'infanterie de marine.

UN DES ENFANTS

Une casquette au sergent que j'ai trouvée, moi !...

Il se coiffe du képi pour continuer de jouer.

UN DES ENFANTS, *comptant les points.*

Bortz!

UN AUTRE, *avec indignation, rectifiant.*

Cheï!

Conception, Cathaline et Marie-Josèphe qui passaient sur le chemin, se donnant le bras comme le soir du fandango, s'arrêtent pour regarder.

CATHALINE

Ce que c'est que les maisons abandonnées! Comme, du jour au lendemain, ça prend l'air triste.

CONCEPTION

Du vivant de la pauvre défunte madame Franchita, il y avait tant de fleurs ici, le long du mur, tu te rappelles?

MARIE-JOSÈPHE, *apercevant le rosier fleuri.*

Tiens, je vais lui voler ses dernières roses, moi, au joli sergent. Vous venez aussi, vous autres?

Elle monte sur la petite terrasse, suivie de Conception et de Cathaline.

CONCEPTION

Ses roses, tu dis? Ce ne sont plus les siennes, puisque la maison est vendue.

MARIE-JOSÈPHE

C'est pourtant vrai.

CONCEPTION

Et tu n'en veux plus alors. N'étant plus à lui, elles perdent leur prix pour ton cœur, naturellement.

MARIE-JOSÈPHE

Eh ! tu m'ennuies !... Ce que je m'en fiche du Ramuntcho.

CONCEPTION ET CATHALINE, *l'une après l'autre.*

Hum ! hum !

Ce disant, elles cueillent des roses en sautant pour attraper les plus hautes.

UN DES ENFANTS, *continuant de compter au jeu de pelote.*

Saspi !

CONCEPTION

C'est aux Amériques qu'il s'en est allé?

CATHALINE

On le dit, oui.

CONCEPTION

Et comment n'a-t-il pas fermé ses volets avant de partir? Quand on quitte une maison, ça se fait toujours.

CATHALINE

Bast !... Plus rien dedans, il a vendu aussi les meubles.

MARIE-JOSÈPHE, *tout en continuant à cueillir les roses.*

Un qui tenait tant à sa maison, faut-il qu'il en ait eu du chagrin, pour en venir là !

CONCEPTION

C'est pas toi, dis donc, Marie-Josèphe, qui serais entrée en religion si tu avais eu le beau Ramuntcho pour fiancé?

MARIE-JOSÈPHE

Zut !... Allons, c'est tout. Trop haut perchées, les autres.

Elles abandonnent la cueillette des roses maintenant trop hautes et vont s'asseoir au rebord de la petite terrasse.

UN DES ENFANTS, *du jeu de pelote, comptant.*

Sorbei!

MARIE-JOSÈPHE

On est joliment bien sur sa petite terrasse, au Ramuntcho !

CATHALINE

Quand est-il parti, donc?

CONCEPTION

Il y a quelques jours, à ce qu'on dit. Parti comme un sauvage, sans rien dire à personne.

UN DES ENFANTS *du jeu de pelote.*

Beretzi!

MARIE-JOSÈPHE, *apercevant un galon d'or parmi les débris par terre.*

Ah ! par exemple, ça, je le ramasse et je le garde... Un des galons qu'il portait sur sa manche... Un vrai souvenir de l'amoureux, cette fois.

Elle présente le galon sur sa manche de robe.

CONCEPTION

Il avait plus d'argent qu'on ne croyait, paraît-il.

MARIE-JOSÈPHE

Il fallait bien qu'il en eût pour en dépenser comme il a fait à l'enterrement de sa mère.

CATHALINE

Ah ! un bel enterrement ?

MARIE-JOSÈPHE

Ah ! ma chère, si tu avais été au pays, tu aurais vu ça. C'était pire que pour une reine de Navarre.

CONCEPTION

Tout en velours noir, le cercueil, avec des argenteries qu'on avait apportées en contrebande de Saint-Sébastien.

MARIE-JOSÈPHE

Et des messes, et des contre-messes. (*Regardant sur le chemin, en sursautant avec une terreur comique.*) Itchoua !

CONCEPTION, *de même.*

Itchoua !... Eh bien, nous sommes fraîches !

CATHALINE, *de même.*

Ce qu'il va en faire d'histoires, dans le bourg, s'il nous a vues ici !

Elles s'enfuient toutes les trois en éclatant de rire, en enjambant le petit mur, sans perdre de temps à prendre le portillon de sortie.

SCÈNE II

ITCHOUA, Les Enfants

Un des enfants a lancé sa pelote sur le carreau d'une fenêtre qui vole bruyamment en éclats.

ITCHOUA, *arrivant sur le portillon de la terrasse.*

Ah ! je vous ai entendus, moi, casser les vitres, mes petits vauriens ! Celui que j'attrape, gare ! (*Les enfants se sauvent épouvantés. Itchoua, regardant du côté où les jeunes filles ont disparu.*) Et vous autres aussi, les filles ! Pas la peine de courir si vite... on vous a reconnues.

SCÈNE III

RAMUNTCHO, ITCHOUA

Itchoua s'approchant de la porte de la maison après s'être assuré qu'il n'y a plus personne et appelant avec discrétion.

ITCHOUA

Holà ! Ramuntcho !

RAMUNTCHO, *entr'ouvrant la porte, un paquet de voyage à la main.*

Elles ont filé, ces trois folles !

Il sort de la maison.

ITCHOUA, *le poussant doucement pour le faire rentrer.*

Ne te montre pas, donc, puisque le monde se figure que tu as quitté le pays... Ça vaut mieux qu'on te croie déjà loin, pour ce que tu médites de faire... ou du moins pour ce que j'imagine que tu médites. Je me doutais bien, moi, que tu étais tapi là, à comploter quelque chose.

RAMUNTCHO, *sortant quand même.*

Oh ! pour le monde qui passera à cette heure-ci... Et puis, j'aurai le temps de les voir venir... A la fin, j'étouffe dans cette pauvre maison. Causons plutôt là, sur le banc.

Il dépose sur le banc son paquet de voyage.

ITCHOUA

Ton paquetage déjà prêt? Et alors, c'est vrai, tu pars ce soir?

RAMUNTCHO

Tout de suite, oui, je comptais partir.

Ils s'asseyent tous les deux sur le banc.

ITCHOUA, *après un court silence.*

Eh bien, qu'est-ce qu'on lui veut donc, au vieil Itchoua?... L'emmener sur l'heure, je ne sais où, du côté de la Navarre, d'après ce qu'Arrochkoa vient de me dire? On a besoin de lui pour quelque chose de sérieux et qui presse? Allons, conte-moi ton affaire, alors... Mais tu me prends de court, si c'est ce soir... Depuis longtemps, je te voyais, comme ça, rôder autour de moi, que tu n'osais pas... (*Silence de Ramuntcho.*) Oh ! je me doute bien du coup que tu prépares, va, mon petit !... Gracieuse ! Hein? (*Nouveau silence de Ramuntcho.*) C'est un coup difficile, tu m'entends... D'ailleurs, je n'aime pas porter tort à la religion, moi, tu sais... Et puis, j'ai ma place de chantre que je risque de perdre à ce jeu-là... Voyons, combien me donneras-tu d'argent, si je mène tout à bonne fin pour contenter ton envie?

RAMUNTCHO

Ce que vous me demanderez, je le donnerai,

Itchoua, si c'est dans mes moyens de le donner.

ITCHOUA

Bien répondu, ça, mon petit ! Oh ! du reste, n'aie pas peur... J'ai toujours été désintéressé vis-à-vis de toi, tu sais... A d'autres qu'à son frère, tu n'as pas parlé de tes projets, je veux croire?

RAMUNTCHO

A personne d'autre qu'à lui, non !

ITCHOUA

Depuis ton retour au pays, elle ne t'a pas vu, elle, Gracieuse?

RAMUNTCHO

Non !

ITCHOUA

A la bonne heure, sans quoi tu perdais tout l'avantage de la surprise. Eh bien, mon garçon, il me faut cinquante louis, tu m'entends, dont vingt-cinq d'avance, pour me mettre dans l'affaire... à prendre ou à laisser.

RAMUNTCHO

Soit, je les donnerai.

ITCHOUA

Tu les as, au moins?

RAMUNTCHO

Oui, et quelques autres avec.

ITCHOUA

A la bonne heure. Entendu, alors. (*Il lui tend la main.*) Touche là. (*Ramuntcho met la main dans celle d'Itchoua en frappant fort.*) On va donc faire ensemble la contrebande des bonnes sœurs. (*Avec son méchant rire.*) C'est la seule que je n'aie encore jamais faite, cette sacrée contrebande-là !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARROCHKOA

ARROCHKOA, *arrivant par la droite.*

Eh bien, vous êtes d'accord tous deux?

Il apportait un paquet de vêtements dans une serviette nouée aux quatre coins et il le dépose à côté de Ramuntcho sur le banc de pierre.

ITCHOUA, *se levant et frappant rudement sur l'épaule de Ramuntcho qui reste assis.*

Ça va sans dire que nous sommes d'accord ! Avec ce garçon-là, est-ce que je ne le suis pas toujours? Voyons, pas de temps à perdre, mes petits amis. (*A Ramuntcho.*) Quand est-ce qu'il part de Bordeaux, ton paquebot?

RAMUNTCHO

Après-demain soir.

ARROCHKOA

Et j'ai vérifié sur le livre du chemin de fer, c'est bien à minuit quinze qu'il passe à la petite station d'Aranotz, le train qui les mettra à Bayonne, juste à temps pour prendre, après-demain matin, l'express d'Irun à Bordeaux.

ITCHOUA

Bon ! Maintenant il s'agit d'arriver partout à l'heure, bien entendu, mais pas trop avant pour

ne pas lui laisser le temps de se repentir, tu me comprends bien.

RAMUNTCHO

Et c'était comme ça que je l'entendais moi-même ; si elle réfléchit, nous sommes perdus.

ITCHOUA

Bon, d'accord toujours ! De plus, pour l'enlever, il faut que la nuit soit à peu près tombée. Ces affaires-là, de même que la contrebande, ça ne marche jamais avec le grand jour... Donc, nous partons tout à l'heure, le plus tôt que tu auras quitté le pays sera le mieux. Mais nous nous arrêtons en route, à Mendichoco, où nous coucherons ce soir. Du couvent, pour attraper Aranotz, même avec le bon cheval que vous aurez — car c'est sa voiture à lui, je pense (*Désignant Arrochkoa*), qui servira — il te faut trois bonnes heures et demie. Le meilleur moment pour faire notre entrée demain chez les nonnes, c'est donc, entre chien et loup, sept heures du soir. Une demi-heure à nous retourner pour faire le coup, ça suffit. Et à huit heures, à peu près, vous

filez, Gracieuse et toi, sur la gare. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Cela va?

RAMUNTCHO, *toujours sombrement.*

Cela va, oui.

ITCHOUA

Eh bien, je me sauve à la maison, prévenir la ménagère. Arrochkoa peut atteler. Dans dix minutes, un quart d'heure, je reviens et je suis votre homme. (*A Ramuntcho, parlant plus bas et tendant la main.*) Et les vingt-cinq louis, mon petit?

RAMUNTCHO, *retirant cinq billets du portefeuille qui était dans la poche de son veston et les remettant à Itchoua.*

Voilà !

ITCHOUA, *s'en allant en hâte.*

A tantôt, mes enfants.

SCÈNE V

RAMUNTCHO, ARROCHKOA

Tous deux sont assis sur le banc, près des paquets.

ARROCHKOA, *montrant à Ramuntcho celui des deux paquets de voyage qu'il vient d'apporter.*

Tiens, regarde ce que je t'ai apporté... Tu n'y avais pas pensé, toi !... Tu mettras ça dans la voiture et j'ose dire que ça vous sera utile.

RAMUNTCHO, *découvrant à moitié et reconnaissant des vêtements de femme. Très troublé.*

Ah ! c'est vrai, je... je n'avais pas... C'était nécessaire, oui.

ARROCHKOA

Dame ! Te représentes-tu ma sœur arrivant s'embarquer avec toi à Bordeaux en costume de religieuse ?

RAMUNTCHO, *dépliant un peu plus la robe.*

Ah ! je la reconnais, sa petite robe... Quand je suis parti au service, elle la mettait les di-

manches... Un manteau aussi, tu as apporté... Merci, tu penses à tout, Arrochkoa.

ARROCHKOA, *allumant une cigarette.*

Il faut bien ; avec toi qui ne penses plus à rien... Et alors, tout le reste est prêt... tu es sûr ?

RAMUNTCHO

Oh ! plutôt trop ! Depuis ce matin, je suis tellement prêt que je ne sais plus quoi faire !... Errer tout seul dans ma pauvre maison vide, j'en aurais la chevelure blanche, si ça devait durer une journée de plus... Dans ce qui était la chambre de maman, je pleurais tout à l'heure.

ARROCHKOA

Oui, on sait, on sait comment tu es, mon pauvre Ramuntcho ; trop de sentiment, vois-tu, pour un contrebandier.

RAMUNTCHO

Ah ! laisse donc ! Est-ce que tu peux savoir, toi ?... Si on te disait que tu vas quitter le pays dans une heure pour ne jamais revenir, tu ne

fumerais pas ta cigarette si tranquillement, tout Arrochkoa que tu es... Tiens, donne-m'en une, tout de même.

ARROCHKOA, *lui donnant une cigarette.*

Eh ! que diable ! pense plutôt à ta fiancée qu'on va te rendre.

RAMUNTCHO, *qui vient toucher la robe à moitié dépliée.*

Ah ! je n'y crois plus, tiens... La revoir, habillée, comme avant, dans cette petite robe que voici, l'emmener à côté de moi, et que ce soit pour toujours... Non, il n'est pas dans les choses possibles, ce bonheur-là... Je tremble de joie, rien que d'y penser... Mais non, à mesure que le moment approche, je te dis, je n'y crois plus, cela n'arrivera pas, jamais.

ARROCHKOA

Allons bon !... Si tu commences de caler à la minute décisive, nous voilà bien.

RAMUNTCHO, *frappant du pied.*

Caler, moi, tu dis?... Ah ! vous caleriez les premiers, vous autres, je t'assure. Je ne vais

pas là-bas comme Itchoua et toi, l'un pour de l'argent, l'autre par bravade et par jeu ; car toi, c'est surtout le goût d'aventure qui te pousse ; j'y vais, moi, comme on va au jeu de vie ou de mort, prêt à risquer ma tête et le salut de mon âme, si j'en ai une... Caler, non, n'aie pas peur ! Mais j'ai moins d'espoir que ce matin ; ce matin déjà, j'en avais moins qu'hier... A mesure que l'heure approche, mon espoir s'en va... Ne sois pas dur avec moi, Arrochkoa, je t'aime parce que tu es son frère ; ne me parle pas comme tu fais... Caler, non, sois tranquille. Mais je tremble, vois-tu, je tremble qu'elle ne veuille pas me suivre... Et alors, fini de moi, fini de tout... Tant qu'à m'en aller seul aux Amériques... je prendrai le paquebot quand même, oui, mais pour, à la première nuit de mauvais temps, sauter dans la mer.

ARROCHKOA, *radouci, lui frappant sur la cuisse amicalement.*

Moi, je te dis qu'elle te suivra, j'en suis sûr !... Est-ce que je ne t'ai pas raconté, avant-hier, ce que nous avait dit la bonne sœur qui est venue d'Amezqueta ; qu'elle ne s'habituait pas, qu'on l'entendait pleurer?

RAMUNTCHO

Si.

ARROCHKOA

Alors, si elle n'est pas consolée de toi, quelle chance veux-tu de plus? Moi, je te dis qu'elle te suivra, j'en suis sûr. Si elle hésite, eh bien, laisse-nous faire !... As-tu vu Itchoua manquer son coup quelquefois? Tu te représentes bien ce que ça doit être, ce petit couvent d'Amezqueta où on l'a mise : cinq ou six vieilles bonnes sœurs avec elle, dans une maison isolée, hors du village à ce qu'on m'a dit !... S'il le faut, nous te la porterons jusqu'à ma voiture, et une fois assise avec toi, quand tu la tiendras dans les bras, gentiment... Et puis mon cheval, tu sais qu'il marche ; qui vous rattrapera, je te prie?... Par ailleurs, tout est prêt, me disais-tu?

En parlant, il regarde distraitement un rouleau de papier qui est dans le paquet de voyage de Ramuntcho et il le retire peu à peu de la serviette.

RAMUNTCHO

Tout, ma malle partie hier... (*Montrant le paquet de voyage.*) Je n'ai gardé que ça pour la

route... La clef de ma maison, je te la remettrai en partant ; c'est seulement dans une quinzaine de jours qu'ils viendront te la demander, les nouveaux propriétaires.

ARROCHKOA

Vos billets de passage?

RAMUNTCHO

Ici, dans ma poche. Deux billets pour Buenos-Ayres ; le facteur me les a remis ce matin.

ARROCHKOA

En arrivant à Aranotz, sur les minuit, tu laisseras ma voiture chez Burugoity, l'aubergiste. (*En parlant, il continue de jouer avec le rouleau de papier contenu dans le paquetage de Ramuntcho.*) Car, tu comprends, moi, le coup fait, ma sœur partie, je vous quitte, je ne veux pas en savoir davantage ; je te la confie parce que j'ai foi dans ta parole comme si tu étais déjà mon frère... Nous avons, du reste, un rendez-vous avec les gens de Buruzabal, des chevaux à passer en Espagne ce soir-là même, non loin d'Amezqueta, préci-

sément, et j'ai promis d'y être avant dix heures. (*Il a fini par tirer le rouleau de papier et il y jette les yeux.*) Quoi? Des images, tu emportes pour provisions de voyages... Ah çà ! redeviens-tu en enfance, par hasard? Et des images de piété encore !

RAMUNTCHO, *lui arrachant violemment les images qu'il roule à nouveau.*

Laisse ça, laisse !

ARROCHKOA, *riant, moqueur.*

Ah ! Non, zut !... Pour aller faire le coup que tu médites, emporter des images de sainteté !

RAMUNTCHO

Eh bien, oui, des images de première communion, là ! Oh ! pas par idée religieuse, va, comme tu as l'air de le croire... La religion et moi, à présent... Non, c'est en souvenir... Mais ces choses-là, je le sais, tu n'es jamais capable de comprendre... Maman y tenait plus qu'à tout, à ces pauvres images, je n'ai pas eu le courage de les laisser derrière... L'une était la sienne, à elle... L'autre la mienne. Ce sera pour

mettre dans ma chambre, là-bas... Je dis ma chambre, si j'ai une chambre... si j'ai un toit pour ma tête...

ARROCHKOA

Comment : si tu as une chambre !... Ce n'est donc plus chez l'oncle Ignacio que vous descendez tous deux, toi et Gracieuse, en arrivant ?

RAMUNTCHO

Je n'osais pas te dire... J'ai reçu de lui une mauvaise réponse... Nous avons trop tardé, à ce qu'il m'écrit ; alors, il a pris femme, quoique sur le retour de l'âge, et, un petit lui est né. Je ne sais pas où nous irons... Mais ce n'est pas ce qui m'importe.

ARROCHKOA

Ah ! mais, c'est que ça m'importe beaucoup, à moi, au contraire... Si je te donne un coup de main comme je fais, à retirer Gracieuse de la griffe des gens d'Église, ça n'est pas pour qu'elle se trouve sur le pavé, aux Amériques. Voyons, combien as-tu d'argent devant toi au juste ?

RAMUNTCHO, *lui jetant son porte-monnaie bourré de billets et de pièces d'or.*

Tiens, compte toi-même !... Nos passages payés, quand j'aurai fini de régler à Itchoua la somme convenue, il me restera près de trois mille francs...

ARROCHKOA

Trois mille... En effet, avec cela, à la rigueur, on peut... Je ne te croyais pas si riche... (*Il regarde l'heure à sa montre.*) Alors, ça va bien... Dans une dizaine de minutes, Itchoua nous a promis d'être ici... Je m'en vais atteler, moi, et je reviens vous prendre.

Arrochkoa s'en va par le grand chemin qui passe devant la maison. On entend un grincement d'essieux, des clochettes et un appel de bouvier. Une charrette à bœufs arrive par le même chemin, du côté opposé. Ses roues à l'antique sont des disques en bois plein ; elle est chargée de gerbes. Florentino marche devant, la chemise ouverte sur la poitrine, le long aiguillon sur les épaules et ses deux bras reposent, allongés sur l'aiguillon, comme les bras d'un christ en croix.

SCÈNE VI

RAMUNTCHO, FLORENTINO

RAMUNTCHO

Florentino !

FLORENTINO, *arrêtant ses bœufs.*

Ah ! on te disait parti, mon Ramuntcho ! Aussi, ça m'étonnait, ça me chagrinait... que tu aies quitté le pays comme ça, sans dire adieu à personne.

RAMUNTCHO

C'est que... je te le dis à toi, mon bon Florentino, parce que j'ai confiance... C'est que j'ai besoin, vois-tu, qu'on ne sache pas trop où je suis dans ce moment, et je me terre comme les hiboux. Dans Etchezar, garde-toi de parler de notre rencontre... Oh! je n'ai rien fait de mal, va, sois tranquille.

FLORENTINO, *lui tendant les deux mains.*

Tes secrets ne me regardent pas ; mais je le sais bien, tu penses, que tu n'es pas capable de

mal faire. Et c'est vrai que tu t'en vas aux Amériques ?

RAMUNTCHO

C'est vrai.

FLORENTINO, *grave.*

Ah !... Eh bien, je ne serai pas pour te suivre, non... (*Un silence, désignant ses bœufs.*) Regarde si c'est des belles bêtes, hein ? Ils sont à moi, je viens de les acheter. Et tu sais, j'en ai une autre paire comme ça à l'étable... Ça va tout doucement, notre petit ménage, en travaillant bien tous les deux... Que veux-tu, nous n'avons pas grande ambition, elle pas plus que moi, ni beaucoup d'idées non plus, sans doute... Nous aimons mieux rester dans notre ferme que d'aller là-bas amasser fortune ; comme tu vas faire, sûrement, toi. Et quand pars-tu ?

RAMUNTCHO

Tout à l'heure.

FLORENTINO, *très naïvement.*

C'est donc bien plus beau que chez nous, dis, Raymond, ces contrées de là-bas, pour que tant

de monde du pays basque s'en aille à ces Amériques?

RAMUNTCHO

C'est notre pays qui est le plus beau de tous, Florentino ; et, de nous deux, c'est toi le plus heureux et le plus sage.

FLORENTINO

Alors, pourquoi ne fais-tu pas comme j'ai fait, si tu es chagrin de partir ?

RAMUNTCHO

On t'a laissé épouser ta petite amie d'enfance, toi... tandis que je suis seul au monde... tu l'oublies donc ?

FLORENTINO

Ah ! c'est vrai !... Je suis une bête, moi, de t'avoir parlé comme je viens de le faire, mon pauvre Ramuntcho ; je n'aurais pas dû, excuse-moi... Allons, bonne chance je te souhaite de tout mon cœur (*Il lui presse les mains.*) et bien content de t'avoir serré la main... Que tu sois parti sans que j'aie pu te dire adieu, cela me

faisait trop de peine... Bonne chance, n'oublie pas ceux du pays... (*Il touche ses bœufs ; l'attelage et lui se remettent en marche, Ramuntcho les regarde partir, appuyé à l'un des platanes de la terrasse. Avant de disparaître, Florentino se retourne.*) On se reverra, pas vrai ?... plus tard... dans les temps ?... Peut-être qu'on sera vieux pour se revoir, mais on se reverra toujours... Tous les anciens qui ont travaillé aux Amériques, reviennent au pays avec l'âge... Toi aussi, tu finiras par revenir à Etchezar.

RAMUNTCHO

Qui sait ? Dans les temps peut-être.

Il reste la tête appuyée au tronc du platane pour regarder disparaître Florentino.

SCÈNE VII

RAMUNTCHO, ITCHOUA

ITCHOUA *arrive sans bruit derrière Ramuntcho en enjambant le petit mur de la terrasse.*

Eh bien, mon petit, me voilà à tes ordres.

Et on ne va pas caler au moment décisif, hein, j'espère ?

RAMUNTCHO

Caler!... Eh! vous m'ennuyez à la fin, Arrochkoa et vous ! Du diable si j'ai l'air de quelqu'un qui a envie de caler, par exemple ! Caler, vous dites, un homme comme moi, qui n'a plus rien à perdre... Ah ! Dieu ! non ! C'est ma dernière carte jouée dans la vie, ça!... Et après, la prison, le bagne, n'importe quoi, qu'est-ce que ça peut me faire ?

ITCHOUA

Bravo !... Pour rire, ce que j'en disais !... Maintenant, un conseil, mon petit, avant qu'Arrochkoa revienne, pendant que nous sommes là entre nous deux... Quand tu la tiendras, va de l'avant tout de suite... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre ; pas de marchandage, en amour ! Une fois qu'elle en aura goûté, je veux qu'on me pende si les bonne sœurs la voient revenir.

RAMUNTCHO

Ça, c'est mon affaire, Itchoua! J'entends me

marier d'abord, et son frère a ma parole sur ce point. Et puis, je vous répète, c'est mon affaire et non la vôtre... Parlez d'elle autrement, je vous prie...

ITCHOUA

Oh ! tout beau, mon garçon !... On est bien chatouilleux, ce soir... Eh bien, causons d'une autre affaire, qui est tout à fait la mienne, celle-là. Cinquante louis que tu dois me donner, c'est une somme, j'accorde... Mais enfin, supposons que ça tourne mal, que je sois dans l'obligation de quitter le pays, moi, après avoir fait ce coup pour ton plaisir ; alors, il faudra bien me donner plus d'argent que ça, tu comprends... au moins que je puisse aller chercher mon pain en Espagne.

RAMUNTCHO

En Espagne !... Quoi ? Alors, comment comptez-vous donc vous y prendre, Itchoua ? Vous n'avez pas dans la tête de faire des choses trop graves, au moins ?

ITCHOUA

Oh ! là ! n'aie pas peur, mon ami, je n'ai l'envie d'assassiner personne.

RAMUNTCHO

Dame ! vous parlez de vous sauver.

Arrochkoa arrive avec sa petite voiture.

ITCHOUA

Eh ! mon Dieu ! je disais ça comme autre chose, tu sais... Mais enfin, admettons que ça tourne mal, que la police fasse une enquête... Eh bien, j'aimerais mieux partir, c'est sûr.. (*Arrochkoa, qui vient d'arrêter sa voiture devant la maison, prête l'oreille*), car ces messieurs de la justice, quand une fois leur nez s'est fourré chez vous, ils vont chercher tout ce qui s'est passé dans les temps et ça n'en finit plus.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, ARROCHKOA, *dans sa voiture.*

RAMUNTCHO, *brusquement, à Itchoua.*

Eh bien, tenez, Itchoua, à présent, j'ai envie que vous ne veniez pas avec moi, savez-vous ? Vous avez touché vingt-cinq louis, gardez-les !... J'irai seul avec son frère.

ITCHOUA

Tu plaisantes, mon petit !

RAMUNTCHO, *à Arrochkoa.*

Dis, Arrochkoa, nous irons nous deux seuls, n'est-ce pas ?

ARROCHKOA

Décide suivant ton idée, c'est toi le premier que ça regarde.

ITCHOUA

A ton caprice, mon garçon ; seulement je te préviens, tu vas me compléter la somme ou je ne te laisse pas partir.

Il s'assied au rebord de la terrasse près du pavillon de sortie.

RAMUNTCHO

Vous dites ?... On va bien voir si je ne partirai pas.

ARROCHKOA

Viens vite, alors !

RAMUNTCHO, *désignant sa maison.*

Laisse !... J'ai à rentrer là encore une fois.

ARROCHKOA

Viens donc plutôt... Des adieux, je parie, que tu as dans la tête de faire, des adieux à des chambres, à des murs.

RAMUNTCHO

Mais non... Seulement, il faut bien que je lui ferme les yeux, à notre maison, comme on fait pour les morts... Et puis, il y a une petite personne à en faire sortir ; tu n'as pas oublié ce que tu m'as promis pour elle ?

ARROCHKOA

Ah ! la chatte !

RAMUNTCHO

La chatte, oui... Tu m'as donné ta parole que vous la prendriez chez toi... Ne me cause pas cette peine de la laisser errer dehors... Cela va faire neuf ans qu'elle était avec nous.

ARROCHKOA

Mais oui, mais oui, c'est entendu... Ma femme l'emportera demain dans un panier, va vite !

Ramuntcho rentre dans la maison. On le voit fermer les contrevents. Puis il sort en poussant doucement devant lui une vieille chatte qui ne veut pas s'en aller.

RAMUNTCHO, *à la chatte, tout en fermant à clef la porte de la maison.*

Allons, va, ma pauvre Rosette, va ! moi de même, vois-tu, je n'ai plus de maison... ni personne pour me faire la pâtée ce soir.

Il va prendre les deux petits paquets noués, celui de Gracieuse et le sien, et se dirige vers la voiture.

ITCHOUA

Je viendrai, moi, n'aie pas peur, lui servir des ortolans. (*Il s'approche de la voiture et saisit la bride du cheval au moment où Ramuntcho se dispose à monter à côté d'Arrochkoa.*) Eh bien, et les vingt-cinq louis de reste, mon petit... ou bien du diable si on me fait lâcher cette bride.

RAMUNTCHO, *lui jetant un billet de banque.*

En voilà cinq, si vous n'avez pas honte de les prendre. Mais ce sera tout. Lâchez cette bride, je vous le commande, ou alors on se battra, tant pis.

ITCHOUA. *Il lâche la bride en ricanant et se rassied sur le petit mur.*

Et bonne chance je vous souhaite, mes beaux chasseurs, qui, sans moi, serez fichus de revenir bredouille.

RAMUNTCHO, *sautant dans la voiture.*

Va, Arrochkoa, fouette, enlève ta bête (*Désignant sa maison.*), que je ne voie plus tout ce qui est là, ça me fait trop de mal.

Il se met le bras devant les yeux, se cache sous sa manche. Arrochkoa donne un coup de fouet. La voiture part avec un bruit de grelots. — Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

LE PARLOIR DU COUVENT D'AMEZQUETA

Salle blanchie à la chaux. Chaises de paille, bancs en bois pour les petites filles de l'école. A gauche, une porte ouverte donnant sur l'escalier du couloir qui mène dehors. A droite, une porte également ouverte donnant sur la chapelle ; près du seuil, une grosse cruche en terre. Au fond, deux fenêtres ouvertes sur la campagne pyrénéenne ; petits rideaux de mousseline blanche, cloués, qui ne viennent que jusqu'à la moitié des vitres. Entre deux fenêtres, juste au milieu de la salle, une grande sainte Vierge en plâtre sur une console. Rien d'autre, simplicité absolue. Les fenêtres ouvertes donnent sur des cimes qui s'assombrissent avec le soir, se confondant parmi d'épais nuages. Au lever du rideau, le parloir est vide. Silence. On entend venir de la campagne la musique des grillons. Gracieuse, en costume de nonne, traverse lentement le parloir, portant une brassée de fleurs blanches, et disparaît dans la chapelle. Quand elle a disparu entrent par la porte de gauche, la Bonne Mère et sœur Valentine, toutes deux très vieilles, cassées, chevrotantes, marchant à pas lents, causant à voix basse.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BONNE MÈRE, SŒUR VALENTINE, *puis* GRACIEUSE, *devenue* SŒUR MARIE-ANGÉLIQUE.

SŒUR VALENTINE

Il semblait cependant qu'elle avait trouvé au

milieu de nous la sainte paix pour son âme, les premiers mois qu'elle était ici.

LA BONNE MÈRE

Je n'ai jamais cru cela, moi, hélas !... En tout temps, je l'ai sentie troublée... Ma sœur, le monde nous la tient encore, notre pauvre petite Marie-Angélique. Prions pour elle tout spécialement, chaque jour, plus qu'aucune d'entre nous, elle en a besoin ; moi, je vous le dis. Je l'ai envoyée cueillir toutes nos fleurs dès ce soir, à cause de la grande pluie qui menace. (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Regardez-moi ces nuages... Va-t-il en tomber cette nuit !... Si la très sainte Vierge, demain, pour sa fête, n'avait que de vilaines fleurs mouillées, j'en aurais trop de regrets.. Nous fleurirons notre chapelle ce soir même : il y fait si frais que nos bouquets s'y conserveront bien jusqu'à demain. (*Riant.*) Mais ce n'est pas vous qui les arrangerez, par exemple, sœur Valentine, vous savez ?

SŒUR VALENTINE, *riant aussi.*

Oh ! pour ça, je ne m'y entends guère, je le confesse. Les bouquets que je sais faire, moi, avez-

vous souvenance de ce que notre pauvre défunt curé avait coutume d'en dire : « Les bouquets que notre bonne sœur Valentine m'envoie, ils me rappellent les plus beaux choux-fleurs et les plus ronds du jardin de ma cure. »

Tout en babillant, d'un ton enfantin, les deux vieilles rectifient l'alignement des chaises de paille le long du mur.

LA BONNE MÈRE

Non, nous laisserons ce soin à notre petite sœur Marie-Angélique... Pour composer de jolies gerbes, elle s'y entend bien, elle... Vous rappelez-vous celles du mois de juin, qu'elle nous faisait avec des glaïeuls et des lis; c'était à s'agenouiller devant... (*Le ton change, devient sérieux et profond.*) Trop bien, même, elle s'y entend, hélas !... trop occupée encore de tout ce qui est agréable aux yeux... C'est une vocation qu'on a forcée, pour son malheur, pauvre petite.

SŒUR VALENTINE

Elle était promise, je crois, à ce jeune homme d'Etchezar, ce grand joueur de pelote qui est parti aux îles, comment donc l'appelait-on ?

LA BONNE MÈRE

Ramuntcho.

SŒUR VALENTINE

Ah ! oui, c'est ça, Ramuntcho !

LA BONNE MÈRE

Mais on dit qu'il est de retour au pays, ma sœur, malheureusement pour elle, et je la vois bien plus songeuse depuis qu'elle le sait. (*Reprenant le ton puéril.*) Allons, nous autres, contentons-nous de nettoyer les bouquetiers et de changer l'eau ; c'est tout à fait notre affaire, ça... L'eau fraîche, vous l'avez apportée ?

SŒUR VALENTINE, *montrant la cruche au seuil de la porte.*

Une grande cruche, ma sœur !

LA BONNE MÈRE, *jouant l'indignation.*

Oh ! grande cruche, ma sœur !

SŒUR VALENTINE, *s'excusant avec une profonde révérence comique.*

Oh ! Faites excuse, ma bonne mère ! (*Elles rient*

comme des petites filles, et on entend encore la voix de la Bonne Mère répéter : « Grande cruche, ma sœur ! » *La Bonne Mère vide bruyamment, par la fenêtre, l'eau de ses bouquetiers. A la Bonne Mère.*) Attention, ma sœur, si vous alliez jeter ça sur la tête d'un chrétien, pensez donc !

LA BONNE MÈRE, *en riant.*

Oh ! voilà qui serait vilain, par exemple !... La Bonne Mère d'Amezqueta arrosant les passants par la fenêtre, et avec de l'eau sale encore!... Heureusement qu'il n'en passe guère dans le chemin, à cette heure. Tiens, cependant, on dirait une voiture qui nous arrive.

On entend un bruit de roues et de grelots qui se rapprochent.

SŒUR VALENTINE, *allant à la fenêtre pour regarder aussi.*

Dame, oui ! C'est bien une voiture... qui a l'air de venir chez nous. Ma chère sœur, qu'est-ce que ça peut être ?

On entend la voiture arriver tout près et s'arrêter sous les fenêtres.

LA BONNE MÈRE

Pour quelque malade, sans doute, un remède qu'on vient nous demander... Notre sœur tourière est en bas ; c'est elle notre pharmacienne en chef, elle y pourvoira... occupons-nous de nos bouquetiers, nous autres.

SŒUR VALENTINE, *qui a peine à s'arracher de la fenêtre.*

Tout de même, je serais contente de savoir, à une heure pareille, qui peut ?... Ce ne sont pas des gens du village, bien sûr ; ils se seraient arrêtés au bas de notre mauvais petit raidillon... Et comment vont-ils pouvoir tourner leur voiture, à présent, ces imprudents-là ?

LA BONNE MÈRE

Eh bien, ils tourneront dans notre jardin comme ça s'est déjà passé pour d'autres étourdis comme eux, et ils sortiront par le portail d'en bas : on leur montrera le passage.

SŒUR VALENTINE

Je serais curieuse tout de même de savoir...

LA BONNE MÈRE

Allons, venez vite, la curiosité est un péché, ma chère sœur.

Elles se mettent à remplir d'eau leurs bouquetiers tranquillement. La nuit tombe de plus en plus. On entend frapper à la porte extérieure et pas répondre ; puis des pas d'hommes montent l'escalier, et Arrochkoa paraît, après avoir frappé du doigt contre la porte de gauche, bien qu'elle soit ouverte.

SCÈNE II

LES MÊMES, RAMUNTCHO, ARROCHKOA

ARROCHKOA

Je voudrais voir ma sœur, s'il vous plaît.

Ramuntcho apparaît derrière lui, mais reste dans l'ombre du couloir.

LA BONNE MÈRE, *bien calmement.*

Laquelle de nous, mon ami, voulez-vous voir, quelle sœur ?

ARROCHKOA

Mais la mienne, ma vraie sœur, celle que vous appelez Marie-Angélique.

Gracieuse, qui a entendu de la chapelle, accourt avec un cri de joie, tenant encore des roses blanches dans sa main gauche et l'autre main tendue vers son frère.

LA BONNE MÈRE

Oh ! C'est votre frère, ma chère fille !... Alors, soyez le bienvenu chez nous !... Entrez, mes bons amis, entrez tous deux, car je vois qu'il y en a un autre là dans le couloir. (*Ils entrent. Gracieuse aperçoit Ramuntcho, les fleurs s'échappent de ses mains. La Bonne Mère, à sœur Valentine.*) Emportez les bouquetiers, sœur Valentine, emportez tout ça, que nous n'ayons pas l'air en désordre ici. (Exit *Valentine. La Bonne Mère avance les deux chaises de paille. Aux deux hommes.*) Asseyez-vous ! Asseyons-nous tous. (*La Bonne Mère et Arrochkoa s'asseyent. Gracieuse se laisse*

tomber sur une chaise à côté de son frère, les yeux cachés sous sa coiffe. Un silence.) Mais c'est qu'il fait presque noir, ici !... Demain, le quinze du mois d'août, et comme on sent l'accourcissement des jours ! (*Se levant. A Gracieuse.*) Attendez, sœur Marie-Angélique, attendez, ma fille, que j'allume une lampe, qu'au moins vous puissiez voir sa figure, à votre frère. (*Elle sort, Arrochkoa se lève, fait un pas vers Ramuntcho et s'arrête. Ramuntcho, tourmentant son béret dans ses mains, regarde la statue de la Vierge. Gracieuse reste assise dans sa pose anéantie. Ils ne se disent rien. Silence encore. La Bonne Mère revient avec une petite lampe qu'elle accroche à un clou du mur. La Bonne Mère, gaîment, regardant Ramuntcho.*) Et celui-là, c'est un second frère, je parie ?

ARROCHKOA, *sombre.*

Ah ! non ! C'est mon ami, seulement.

LA BONNE MÈRE, *qui s'est rassise.*

Eh bien, asseyez-vous donc... Le frère à côté de la sœur, là ! (*Elle fait asseoir Arrochkoa à côté de Gracieuse et Ramuntcho en face.*) Allons, causez, mes enfants, des choses du pays, des

choses d'Etchezar... (*Se levant.*) Et tenez, nous allons vous laisser seuls ; peut-être que vous serez plus libres comme ça, pour vous raconter des petites histoires. (*Désignant Ramuntcho.*) Je vais l'emmener faire un tour avec moi, ce grand silencieux-là ! Je m'y entends à faire parler le monde, moi qui suis une vieille bavarde.

ARROCHKOA

Oh ! non ! qu'il ne s'en aille pas. Non, ce n'est pas lui qui nous empêche...

LA BONNE MÈRE

Causez tous les deux avec elle, alors, c'est pour ça que vous êtes venus, je suppose bien. Je parie qu'ils sont fatigués, ces deux grands garçons ; je parie qu'ils ont soif et qu'ils n'osent pas le dire. (*A Gracieuse.*) Venez avec moi, sœur Marie-Angélique, nous allons leur servir un petit souper, je suis sûr que ça les rendra plus parlants après... Venez vite. (*Gracieuse se lève. La Bonne Mère, la voix toujours gaie, aux deux contrebandiers.*) Oh ! ce ne sera pas une grande bombance, je vous préviens ; un petit souper chez les bonne sœurs, vous vous doutez sans peine que... la tête ne vous en

tournera pas. (*A Gracieuse.*) Allons toutes deux préparer ça, ma chère fille !

Gracieuse sort lentement, à la suite de la Bonne Mère.

SCÈNE III

RAMUNTCHO, ARROCHKOA

ARROCHKOA, *avec impatience, s'approchant de Ramuntcho.*

Quand nous étions seuls, ce que tu avais à dire, pourquoi ne le lui as-tu pas dit ?

RAMUNTCHO

Ah !... Est-ce que je sais, moi, pourquoi je ne l'ai pas dit.

ARROCHKOA, *brusque et mauvais.*

Toi !... Toi, tu as peur...

RAMUNTCHO, *de même.*

Peut-être !... et quand ce serait?

ARROCHKOA

Et peur de quoi, je te prie?

RAMUNTCHO

Peur de ce qui fait peur à toi-même. Va, ne joue pas le brave. Ici, tu n'es pas plus fier que moi.

ARROCHKOA

Peuh !... Quelle farce !... Mais si tu ne dis rien, alors, quoi?

RAMUNTCHO

Je dirai ce qu'il faudra dire. Ce que j'ai résolu, je le ferai... Tout ça, c'est mon affaire.

ARROCHKOA

Ton affaire... et un peu la mienne, car enfin, je me suis dérangé aussi et voilà quatre mois que tu nous mets sens dessus dessous... Et puis, je n'entends pas qu'on me la garde, moi non plus, prisonnière ici, chez ces vieilles innocentes... (*Avec plus de douceur.*) Écoute, frère, veux-tu que je m'en mêle?

RAMUNTCHO

Ah ! non ! Je te le défends !... C'est mon affaire à moi tout seul, je viens de te le dire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GRACIEUSE, LA BONNE MÈRE, SŒUR VALENTINE

Les religieuses entrent par la porte de gauche. Gracieuse et sœur Valentine portent à deux une petite table de bois blanc. Sœur Valentine a, dans les poches de son tablier, une bouteille de cidre et deux verres. La Bonne Mère suit, une miche sous le bras et portant des assiettes où il y a un fromage de chèvre, des figues et la moitié d'un lourd gâteau. Pendant le dialogue suivant, elles posent la petite table, la recouvrent d'une grosse serviette de toile et mettent rapidement le couvert.

ARROCHKOA, *d'une voix basse.*

Leur souper ! Au diable, leur souper !... nous sortons de table ! (*Il tire sa montre et regarde l'heure.*) Et puis, c'est que l'heure file !

LA BONNE MÈRE, *débouchant la bouteille de cidre et remplissant les verres.*

Ce cidre-là, par exemple, mes enfants, vous m'en direz des nouvelles. Sans me vanter, je

crois que dans tout le pays vous n'en trouveriez pas qui le vaille. C'est notre bon vicaire, en cas de maladie de l'une de nous, qui m'envoie chaque année quelques bouteilles... Allons vite, à table, mes beaux voyageurs !

Ils hésitent.

RAMUNTCHO, *à mi-voix.*

Non, merci, ma mère !

LA BONNE MÈRE, *toujours gaîment.*

Il n'y a pas de merci, ma mère... à table, je vous dis, moi !... (*Elle les fait asseoir presque de force en face l'un de l'autre.*) Eh ! il me tarde de voir ces langues se délier un peu... car enfin, je n'ai jamais connu des timides comme ces enfants-là... (*Elle coupe le pain.*) Servez-les, sœur Marie-Angélique, ils seraient capables de ne pas oser. (*Gracieuse met dans leur assiette une tranche de gâteau et des cuillerées de fromage de chèvre.*) Et votre cheval en bas, il faut y penser, quoique ce ne soit pas un chrétien. Nous avons notre âne Cadichon qui lui donnera de bien bon cœur un peu de son avoine.

ARROCHKOA

Non, merci. Nous venons de l'auberge. Il en a dans le ventre assez pour trotter toute cette nuit et bon train encore.

LA BONNE MÈRE

Cette nuit ! Vous voudriez repartir cette nuit ! Ça n'a pas de bon sens, par exemple (*Désignant les nuages par la fenêtre.*) avec ce qui va tomber tout à l'heure... A l'auberge, il y a de bons lits bien propres. Et à la cure donc plutôt !... Monsieur le curé, qui est d'Etchezar !... Justement, ne nous disait-il pas l'autre jour (*A Gracieuse.*) qu'il avait été élevé avec votre frère? Il sera enchanté de lui donner une chambre et à son ami aussi, bien entendu.

ARROCHKOA, *regardant sa montre et faisant un signe d'impatience à Ramuntcho.*

Non, merci... on nous attend... et même il serait l'heure...

LA BONNE MÈRE

Comment l'heure ! Et vous n'avez pas seulement échangé trois paroles avec notre petite

Marie-Angélique !... Elle qui disait toujours : « Il ne viendra donc pas me voir, mon frère !... » Tant de choses elle voulait vous demander, au sujet de sa mère, et puis des uns et des autres. (*A Gracieuse.*) Vous n'êtes pas si muette que ça d'habitude, vous, ma chère enfant. (*Elle remplit de nouveau les verres de cidre.*) Allons ! allons !

Pendant le dialogue suivant, la Bonne Mère, causant avec sœur Valentine, commence à observer les deux hommes d'un regard d'inquiétude. Ils mangent à peine, et Gracieuse est debout, immobile comme une statue, la main sur l'épaule de son frère, face à Ramuntcho.

GRACIEUSE, *à Arrochkoa, de la voix d'une morte qui parlerait.*

Et notre mère?... Toute seule au logis, à présent? Cela m'inquiète... pour la nuit surtout... de la savoir seule...

ARROCHKOA

Non, il y a la Cathaline, de chez Arrémandia, qui la garde et même qui couche à la maison... C'est égal, je crois qu'elle se repent à cette

heure, d'avoir agi comme elle a fait... La première punie, du reste, car elle risque de finir comme une pauvre vieille solitaire... et bien par sa faute.

GRACIEUSE, *après un court silence, désignant Ramuntcho.*

Et lui?... Il est revenu se fixer au pays? Vous travaillez ensemble, sans doute!

RAMUNTCHO, *d'une voix lente et sombre, scandant chaque mot et pour la première fois regardant bien en face.*

Non!... moi je m'embarque demain à Bordeaux, pour les Amériques.

GRACIEUSE, *à Ramuntcho.*

Ah! oui, l'oncle Ignacio... J'avais toujours pensé, en effet, que vous...

La voix meurt. Un silence.

LA BONNE MÈRE, *se rapprochant avec un peu de brusquerie.*

Eh bien, c'est toute la conversation? C'est tout ce qu'on trouve à se dire entre frère et sœur,

depuis un an qu'on ne s'est pas vu ? A la fin, ce n'est pas naturel, ça, venir de si loin pour faire tant les silencieux, et se regarder avec des yeux sombres, en échangeant des signes... Et puisque vous ne dites rien, alors je crois que c'est moi qui vais être obligée de parler... (*A sœur Valentine.*) Laissez-nous un instant, je vous prie, ma bonne sœur Valentine... J'ai besoin de m'expliquer en particulier avec ces deux grands garçons qui ne mangent pas et qui causent encore moins... Allez, ma bonne sœur !

Sœur Valentine sort par la porte de gauche et descend l'escalier.

SCÈNE V

RAMUNTCHO, ARROCHKOA, LA BONNE MÈRE

LA BONNE MÈRE, *brusquement.*

Eh bien, tenez, moi, je vais vous dire... (*Désignant Arrochkoa.*) Vous, je crois bien qu'en effet vous devez être son frère, car vous avez les mêmes yeux. (*Désignant Ramuntcho.*) Mais vous, mon enfant, vous vous appelez Ramuntcho !...

Est-ce que je me trompe ? Dites que vous n'êtes pas Ramuntcho.

RAMUNTCHO, *sombrement.*

Si, ma mère... Eh bien, oui, là, Ramuntcho !

LA BONNE MÈRE, *avec une sévérité douce.*

Alors, mon enfant, pourquoi êtes-vous ici ?

RAMUNTCHO, *éclatant tout à coup.*

Est-ce donc un grand crime, après tout, que je sois venu ?... Elle était ma fiancée et je vois que vous le saviez bien, puisque vous avez deviné mon nom. Il ne me reste rien au monde... sans elle, à présent, je n'ai plus ni courage, ni espérance, ni rien du tout. (*A Gracieuse, qui reste immobile et glacée à la même place.*) Depuis que nous étions enfants, j'avais ta parole, dis-lui cela, toi, dis-lui, Gracieuse.

LA BONNE MÈRE, *s'interposant entre eux.*

Il n'y a plus de Gracieuse, mon fils. Quand vous parlez à celle-ci, appelez-la ma sœur,

comme moi, vous m'appelez ma mère... Gracieuse est morte, mon pauvre enfant.

RAMUNTCHO

Ah ! je le vois bien, allez, qu'on me l'a mise dans un suaire ! Elle est là, devant moi, mais ce n'est pas elle, avec cette figure pâle et ces yeux bien calmes qui ne me reconnaissent plus. (*Arrochkoa se lève, regardant sa montre, impatient et mauvais, il commence à marcher de long en large.*) Vous ne pouvez pas comprendre, vous toutes ici, qui êtes des religieuses... des pauvres vieilles bien bonnes, oui, mais jamais vous n'avez souffert, et à présent, vous ne sentez plus rien. Des mortes, comme vous dites: dans cette maison, je parle à des mortes... Vous n'êtes pas méchantes, aucune de vous, oh ! non... mais pas une n'aura seulement pitié !...

Il se laisse retomber sur une chaise, s'accoude sur la table, la tête cachée dans ses mains. Gracieuse prie tout bas en égrenant son rosaire.

ARROCHKOA, *s'approchant de lui.*

Allons, Ramuntcho, au moins, aie l'air d'un homme ! Puisque tu as calé, puisque tu as manqué le coup, lève-toi, et allons-nous-en.

LA BONNE MÈRE, *s'approchant de lui et posant la main sur son épaule.*

Jamais souffert, nous autres, vous croyez cela, mon enfant ! Tenez, celle qui vous parle, avant d'avoir trouvé la paix du Seigneur, si vous saviez !... Peu à peu, le grand âge est venu — le mois passé, j'ai fait quatre-vingts ans — mais je me rappelle encore... Je suis une pauvre vieille morte, oui, mais qui a tout de même un cœur, allez, pour comprendre les souffrances, même celles des tout jeunes comme vous deux.

RAMUNTCHO, *lui prenant les mains dans une exaltation désespérée.*

Est-ce qu'on avait le droit, dites, vous qui êtes bonne, est-ce qu'on avait le droit de me la prendre comme on a fait? Je n'ai pas commis de crimes, moi, pour être si abandonné, et si malheureux.

LA BONNE MÈRE

Mon fils, si j'avais été là dans le temps où on vous l'a prise — je dis cela pour parler comme vous — j'aurais fait opposition sans doute, car il y a des sacrifices que le Seigneur ne demande

pas, s'ils sont trop au-dessus des forces humaines. Mais, quand on me l'a amenée, elle avait déjà prononcé le serment qui délie de tous les autres... *et qui finit tout sur cette terre.*

ARROCHKOA

Allons, mais va-t'en ! il est l'heure, et, à présent, à quoi sert ? Le train ne t'attendra pas, ni ton navire non plus. Qu'est-ce que nous fichons là, tous les deux, comme des benêts ?

RAMUNTCHO, *qui s'était levé pour partir, s'arrête, hésitant. Un silence*

Avant que je m'en aille, je voudrais votre bénédiction, ma mère, et qu'elle aussi me bénisse, et que sa main se pose là, sur ma tête... Vous ne la refuserez pas à celui qu'on ne reverra jamais.

LA BONNE MÈRE

Ma bénédiction, mon fils, est peu de chose, hélas ! bien peu de chose. Oh ! certes, je vous la donnerai de tout mon cœur, mon pauvre enfant, et elle aussi... Mais demandez-la plutôt à celle qui dispense la consolation et la vie, prosternez-

vous devant sa sainte image et toutes les deux alors nous joindrons nos mains au-dessus de votre front pour l'implorer ensemble. (*Ce disant, elle l'entraîne doucement vers la statue de la Vierge.*) Allons, mon fils, agenouillez-vous.

RAMUNTCHO, *prêt à s'agenouiller, se raidit brusquement et se recule.*

Non !... même cela, tenez, j'aime mieux partir sans l'avoir obtenu de vous ! Ce serait vous les voler, vos prières, gardez-les. Car je ne vous ai pas dit vrai, j'étais venu la tête pleine de pensées mauvaises. (*S'exaltant beaucoup.*) J'étais venu pour l'enlever, ma mère, pour l'enlever, à présent, je vous le dis.

Gracieuse frissonne en égrenant le rosaire, mais elle ne relève pas la tête et reste muette en continuant de prier.

LA BONNE MÈRE, *très douce.*

Projets d'enfant, que Dieu pardonnera, mon fils.

RAMUNTCHO, *exalté de plus en plus.*

Projets d'enfant !... Oh ! non, projets d'homme, bien prémédités, bien mûris... Depuis six mois,

je n'avais plus d'autre pensée, ni nuit, ni jour, autant dire, je ne vivais que pour vous la reprendre... Et tout était si bien prévu, tenez, que dans la voiture, en bas, vous trouveriez une de ses robes, à elle, apportée là pour ne pas l'emmener dans son linceul. (*Il tire un papier de sa poche.*) Et voilà son passage retenu avec le mien sur le paquebot pour Buenos-Ayres. (*Il tend le papier à Gracieuse qui reste toujours immobile et muette ; les lèvres seules remuent pour une prière sans voix.*) Tiens, lis. Est-ce qu'il n'y a pas : « Gracieuse Detcharry, là-dessus ! » (*Il déchire le bulletin et jette les morceaux qui tombent aux pieds de la statue de la Vierge. De nouveau, s'adressant à la Bonne Mère.*) Aux Amériques, là-bas, qui l'aurait su qu'elle sortait de votre couvent ? Nous nous serions mariés, comme les autres qui sont libres, et qui ont le droit de vivre. J'avais un peu d'argent devant moi, amassé rien que pour elle, et j'aurais travaillé plein de courage, avec le bonheur pour me soutenir... Est-ce qu'elle m'aurait suivi consentante?... Maintenant que je la regarde, je ne sais plus... Sous ce voile, vous me l'avez comme endormie ; j'ai commencé de me sentir perdu dès la porte de cette maison... C'est déjà presque une morte,

comme vous avouez que vous l'êtes toutes, et elle ne souffrira pas... ou si peu ! (*A Gracieuse.*) Oh ! je ne te veux pas de mal, Gracieuse, je ne demande pas que ton martyre soit pareil au mien... Au contraire, je dis tant mieux que tu ne souffres pas, car je te pardonne. (*A la Bonne Mère.*) Mais vous voyez, vous, ma mère, quel homme vous alliez bénir !... Que je m'en aille plutôt comme un maudit, n'importe, puisque c'est pour aller là-bas, tout seul, crever à la peine.

LA BONNE MÈRE, *infiniment douce et calme.*

Vous aviez projeté cela, mon fils, peut-être, oui... Mais vous voyez bien vous-même que vous ne l'auriez pas fait... On forme ainsi dans sa tête des desseins mauvais ; mais ensuite, il y a la conscience qui se réveille, quand on est loyal comme je vois que vous l'êtes... Or, c'est pour les tourmentés comme vous que Jésus est mort sur la croix et que la Vierge prie... Elle ne demande qu'à vous bénir, allez, notre sainte Mère des douleurs, qui nous écoute parler, qui est ici, partout, dans notre humble petite maison... C'est elle qui nous protège contre les autres et

contre nous-mêmes, c'est elle qui vous a touché de sa main dès que vous avez passé notre seuil. (*Elle cherche à entraîner vers la sainte Vierge Ramuntcho qui résiste encore et détourne la tête.*) Venez, mon fils, elle vous appelle, elle vous attend, elle vous commande doucement de venir. (*Il est près de céder. Elle reprend avec une profonde émotion humaine.*) Allons, mon cher enfant ! (*Ramuntcho cède et tombe à genoux devant la Vierge, en sanglotant à pleine poitrine. La Bonne Mère va relever Gracieuse, l'amène et pose la main sur la tête de Ramuntcho priant.*) « Sainte Vierge Marie, pardonnez-lui, ayez pitié de lui et que votre bénédiction l'accompagne dans son long voyage, nous vous le demandons au nom de Jésus-Christ, notre Sauveur. » (*On entend sonner l'Angélus. La Bonne Mère prend la main de Gracieuse et la pose sur le front de Ramuntcho. A Gracieuse.*) Vous, sœur Marie-Angélique, répétez après moi ce que je viens de dire.

GRACIEUSE, *d'une voix blanche et sans inflexions, la main sur le front de Ramuntcho agenouillé.*

« Sainte Vierge Marie, que votre bénédiction l'accompagne dans son long voyage, nous vous

le demandons au nom de Jésus-Christ, notre Sauveur. »

Raymond embrasse éperdument le bas du voile de Gracieuse et se relève d'un élan brusque, s'éloignant d'elle. L'Angélus continue de sonner.

LA BONNE MÈRE, *reprenant peu à peu son ton détaché de vieille nonne.*

Allons, mon fils, partez maintenant, puisque votre ami a dit que c'est l'heure. Suivez votre destinée. Ici, chaque soir, toutes, nous prierons pour vous. Essuyez vos yeux, et vous, sœur Marie-Angélique, redressez-vous, relevez la tête. L'Angélus sonne, et j'entends nos sœurs qui montent pour le rosaire... Qu'elles ne vous voient pas ainsi tous deux ; il en est de jeunes, parmi elles, qui ne doivent pas être troublées.

GRACIEUSE, *relevant la tête comme on le lui commande.*

Oui, ma mère !

SCÈNE VI

Les Mêmes, SŒUR VALENTINE, Cinq autres Nonnes, *dont deux sont jeunes comme Gracieuse.* Les sœurs *entrent parce que c'est l'heure habituelle de dire le rosaire. Elles s'arrêtent indécises à cause de la présence des deux hommes.*

la bonne mère, *reprenant, devant elles toutes, le ton gai et puéril qu'elle avait au début.*

Ah ! mais j'y pense, il faut qu'une de nous montre le passage par le jardin pour faire tourner la voiture... Voyons, une de mes filles, une jeune, par exemple, qui ait encore de bons yeux, car je crois qu'il fait une nuit très noire... (*A Gracieuse.*) Eh bien, vous, sœur Marie-Angélique, descendez les conduire... Ce sera un moment de plus que vous passerez avec *vos frères*, vous ne les voyez déjà pas si souvent.

gracieuse, *bas, avec terreur.*

Ma mère, par pitié... Si je descends cet escalier avec eux, je suis perdue, je vous dis... perdue !

LA BONNE MÈRE, *bas aussi, mais comme une sainte illuminée.*

Allez, ma fille, si je l'ai commandé, c'est que je le veux. Acceptez jusqu'au bout l'épreuve, votre couronne en sera plus belle là-haut ! (*Reprenant le ton tranquille et à haute voix.*) Vous refermerez bien la grille après eux, en appuyant la main à gauche, vous savez, et revenez vite, nous vous attendons pour commencer le rosaire. (*Elle remet une grosse clef du trousseau, pendu à sa ceinture, à Gracieuse qui se dirige vers la porte d'un pas d'anesthésiée. Aux deux hommes.*) Suivez notre sœur Marie-Angélique, mes enfants, et que la paix du Seigneur Jésus soit avec vous !

Les deux hommes sortent sombrement derrière Gracieuse, par la porte de gauche, et on les entend tous les trois descendre l'escalier.

SCÈNE VII

LES RELIGIEUSES, *seules.*

Dès qu'ils sont partis, la Bonne Mère ébauche un mouvement affolé vers la porte comme pour les retenir, puis revient sur ses pas.

LA BONNE MÈRE, *à elle-même.*

Non, c'est mieux ainsi ! Que le Seigneur seul en décide et nous la ramène ! (*Aux religieuses, avec une exaltation subite.*) A genoux, mes chères filles, à genoux, toutes !... Avant le rosaire, prions ardemment pour une de nos sœurs !... Je voulais vous le cacher ; mais j'ai trop besoin de vos prières... J'ai trop peur, voyez-vous, d'avoir agi comme une pauvre vieille égarée qui n'a plus bien sa tête... Prions comme jamais nous n'avons prié... pour une de nos sœurs qui a l'âme en danger de mort.

Pendant les dernières phrases, on a entendu en bas un portail s'ouvrir, le bruit d'un cheval qui piétine, d'une voiture qui s'ébranle et une voix d'homme dire : « Allez ! ».

SŒUR VALENTINE, *avec un mouvement vers la porte.*

En danger de mort !

UNE AUTRE, *courant vers cette même porte.*

Marie-Angélique, notre petite sœur?

LA BONNE MÈRE, *les arrêtant avec autorité.*

Restez !... Restez ! je vous dis. Laissez-la et priez. Les instants sont comptés. A genoux, toutes !

Toutes tombent à genoux devant la statue de la Vierge. Un court silence. On entend le roulement d'une voiture qui part et s'éloigne à fond de train avec claquement de fouet et bruit de grelots ; alors, la Bonne Mère lève ses deux mains tremblantes vers la Vierge dans un paroxysme de prière. Quelques secondes d'attente, et des pas légers remontent l'escalier en courant.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GRACIEUSE

GRACIEUSE. *Elle entre en courant, les bras levés dans la fièvre et l'extase des anciens martyrs qui, au milieu de l'arène, couraient aux bêtes.*

Me voici, reine du ciel, me voici, sainte mère des anges! (*Elle court vers la Vierge sans voir la Bonne Mère qui lui tend les bras.*) Vierge des douleurs, je suis à vos pieds, secourez votre enfant !

La prière se termine par un long cri d'angoisse. Elle chancelle et vient tomber comme d'un coup de masse au pied de la statue. On entend encore dans le lointain le fouet qui claque et les grelots de la voiture qui s'en va.

FIN

Paris. — Impr. L. Pochy, 52, rue du Château. — 16516-4-08.





